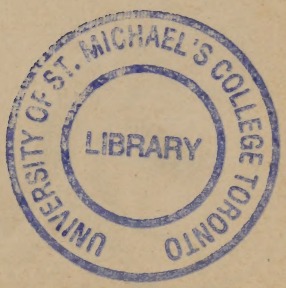
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 05520433 3

Joseph Sablé

Déc. 1938



UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

Il a été tiré de cet ouvrage :

10 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de 1 à 10 ;

50 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés de 11 à 60 ;

100 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à Voiron, numérotés de 61 à 160.

DÉCADI

OU

LA PIEUSE ENFANCE

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

L'Humaniste à la guerre. 10e édition. Un vol. in-16.
(Couronné par l'Académie française, prix Marcelin Guérin.)

Décadi ou la pieuse enfance. 22e édit. Un vol. in-16.

L'Alouette de Pâques. 12e édition. Un vol. in-16.

L'Hôtellerie du Bacchus sans tête. 22e édition. Un vol. in-16.

Lubies. 12e édition. Un vol. in-16.

A L'IMPRIMERIE L. MARCELIN, AUTUN (S.-ET-L.)

Le Siège d'Autun, pamphlet. 7e mille. Une br. in-16.

TRADUCTIONS DE LA LITTÉRATURE POLONAISE

Vie et opinions de Sigismond Podfilipski, roman de J. WEYSSENHOFF. (LIBRAIRIE PLON.)

Les Mémoires de Jean-Chrysostome Pasek. (Soc. d'Édition « LES BELLES-LETTRES ».)
(Couronné par l'Académie française, prix de l'Académie.)

L'Oraison dominicale, par G. ZAPOLSKA. (SANSOT.)

L'Apostolat du Knout, par L. REYMONT. (PERRIN.)

Justice, par L. REYMONT. (PICART.)

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1921.

PAUL CAZIN

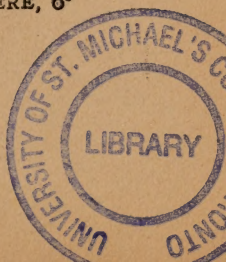
DÉCADI

OU

LA PIEUSE ENFANCE

PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

Tous droits réservés



Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

AU

COMTE ÉDOUARD RACZYNSKI S^r^.

DÉCADI

OU

LA PIEUSE ENFANCE

PROLOGUE

Quand certains hommes de mon âge sont revenus chez eux, après la guerre, mon cher comte, ils n'avaient pas le chef tout saigneux, comme les soldats de la complainte, mais ils étaient si las, si dégoûtés, qu'ils auraient craché leur cœur.

Pour moi, quand je suis rentré dans ma vieille maison toute moisie; quand j'ai retrouvé mes livres que les araignées avaient pris au filet; quand j'ai aperçu mes cheveux grisonnants, derrière la poussière de mes glaces; quand j'ai remis en mouvement le petit cœur des pendules, d'où s'enfuit goutte à goutte le temps irréparable, j'ai senti qu'il fallait continuer à lutter contre la mort, et lui laisser, comme dit l'Ancien, le moins possible à détruire.

J'ai compris qu'il fallait travailler à la place de ceux qui sont restés là-bas. Et sans chercher longuement à

quel ouvrage il me convenait de m'appliquer, ne me sentant point la vocation d'ouvrir des voies nouvelles à nos Lettres françaises, j'ai pris sur le métier une de ces histoires d'enfant, si fort à la mode aujourd'hui, où tant de bons écrivains ont déjà mis la plume.

C'est ainsi que j'ai composé Décadi ou la Pieuse enfance.

Ceux qui voudront flairer, dans ce titre un peu vieillot, une légère pointe d'ironie, en seront libres. Je ne me suis pas fait scrupule de relever, par les moyens d'un art profane, l'écœurante fadeur qui s'est attachée, de nos temps, à ce mot savoureux, formidable, sacré; à cette Pietas *qui, dans les bouches païennes, avait une majesté à nous faire trembler de honte.*

Avez-vous lu Baruch, mon cher comte? Ce Baruch qui transportait La Fontaine de ravissement? C'est une lecture d'après-guerre. Il y est question d'un pays que Dieu console de ses deuils, relève de ses ruines, venge de son déshonneur, et auquel il impose comme nom, pour tous les siècles : Paix de justice et honneur de piété.

J'ai essayé de dire l'honneur souverain de la piété qui nourrit cette enfance. Mais il m'a plu de la montrer dans la réalité humaine, quotidienne, derrière nos petites faiblesses et nos pauvres ridicules, sachant bien qu'au-dessus de ces ombres et de ces petitesses, plane l'immensité et la splendeur de Dieu.

Je me tiendrai pour satisfait si quelques-uns se divertissent honnêtement en me lisant, et si je fais sentir à quelques autres la douceur du foyer chrétien.

Il n'en manquera pas pour prétendre que ce sont là

mes propres souvenirs; que j'en suis réduit à débuter par me raconter moi-même, faute de mieux. Ils le savent peut-être de bonne part, mais ils en savent plus long que moi; car j'aurais grand'peine, je vous jure, à distinguer maintenant ce qu'il y a là d'observé ou d'imaginé. Semblable aux légendaires oiseaux qui venaient becqueter les raisins du peintre Zeuxis, voici que je me prends à mes natures mortes, et je cherche sottement à faire la part du rêve, comme si tout n'était pas rêve, de notre vie écoulée!

C'est en hommage de reconnaissance que je vous ai dédié ce livre, cher protecteur et doux ami. N'avez-vous pas mis le comble à vos bontés en faisant célébrer, dans votre Pologne, un service funèbre pour le repos de mon âme, quand on m'a cru mort à la guerre? Ainsi, vous m'aurez déjà rendu tous les devoirs possibles de l'amitié, et moi, j'aurai reçu, de mon vivant, les honneurs des défunts.

Prenez donc cette poignée de songes que j'ai cueillie pour vous au fond de ma mémoire, comme on cueille, à l'automne, sur la treille défeuillée, quelques grappillons échappés au couteau du vendangeur; ces grappillons ambrés par les derniers soleils, fripés par les premières gelées, et qui vous mettent dans la bouche la douceur de l'été et le froid de l'hiver.

Courcelle, juillet 1921.

I

LE BAPTÊME

Il y avait une fois, mon cher comte, un petit garçon qui s'appelait de tous les noms, les plus doux et les plus baroques, les plus caressants et les plus enfantins que la tendresse peut inventer. Il y répondait avec empressement, étant fort sociable de nature ; il accourait aussi, comme un petit chien, quand on le sifflait, ou même, sans qu'il fût besoin de rien dire, quand on lui montrait de loin un gâteau ou un morceau de sucre.

On lui avait donné au baptême le nom d'un saint de l'Église catholique. Nous l'appellerons Décadi, parce qu'un très vieil homme, ami de son grand-père, se plaisait à l'appeler ainsi. Mais sa maman n'aimait guère ce nom-là.

Il vint au monde sous le signe de la Vierge, en la saison où Pomone verse les fruits à pleins paniers ; où le lait abondant, la crème, le beurre et les œufs encore frais permettent de festoyer aisément la venue d'un enfant nouveau. Celle de Décadi ne fit pas grand tapage, dans cette petite ville ; c'est à peine, comme

disait Socrate à l'Alcibiade de Platon, si les voisins s'en aperçurent.

Son papa exerçait la profession de marchand grainetier.

« Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme? s'étaient demandé les commères. Sera-ce une fille ou un garçon? »

Ce fut un garçon ; il criait très fort et brandissait des poings menaçants. Ses ongles étaient tout pareils à ces petits escargots roses qui se cachent dans les salades.

Quand le parrain et la marraine furent arrivés de leur village, on le mena au saint baptême, doucement assoupi, sous un flot de mousselines et de dentelles, entre les bras de Mme Gicogne, sage-femme jurée de première classe. Elle avait le sourire et les airs penchés de ces bons anges que l'on voit, à la cathédrale de Reims, portant, sur le pan retroussé de leur manteau, les bienheureux dans le sein du Seigneur. Ils marchent avec une extrême prudence, tant ce qu'ils tiennent est fragile et précieux.

Le papa et la sœur aînée, le grand-père et une vieille tante, le parrain et la marraine formaient cortège. Quelques fenêtres s'ouvrirent sur leur passage. La pâtissière leur cria que la croûte du vol-au-vent et la pièce montée seraient prêtes, pour midi et quart, dans une heure de là, exactement.

Sous le porche de l'église, ancien prieuré bénédictin, M. l'abbé Sansonnet, premier vicaire, en surplis et en étole violette, attendait son nouveau paroissien.

Un vieux bedeau minutieusement attentif et de jeunes enfants de chœur prodigieusement distraits lui servaient d'assistants. Une brise chaude faisait palpiter les peupliers de la rivière voisine. Des hirondelles, nichées dans les tours millénaires, tournoyaient en montrant leurs ventres de satin blanc. On entendait le battoir et le jacassement des laveuses.

Après quelques mots de bienvenue et d'explications, l'abbé ouvrit son rituel et entama le formulaire latin qu'il traduisait en français, quand le parrain devait répondre.

« *Que demandes-tu à l'Église de Dieu? — La foi. — Que te procure-t-elle, la foi? — La vie éternelle. — Si donc tu veux parvenir à la vie, observe les commandements. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même.* »

Puis, il fit signe à Mme Gicogne d'écarter le voile qui couvrait le nouveau-né, se pencha sur Décadi qui dormait toujours, et lui soufflant légèrement au visage, par trois fois :

— *Sors de lui, esprit immonde, et cède la place au Saint-Esprit Consolateur.*

De son pouce, il traça une croix sur le front et la poitrine de Décadi :

« *Reçois le signe de la croix, sur ton front comme sur ton cœur, embrasse la foi des célestes préceptes, et sois tel par tes mœurs que tu puisses être déjà le temple de Dieu.*

Puis, étendant la main sur la tête de Décadi :

« *Prions : Tout-puissant, éternel Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, daigne porter tes regards sur ce tien serviteur que tu as daigné appeler aux rudiments de la foi; chasse de lui tout aveuglement du cœur; brise tous les liens de Satan dont il était enchaîné; ouvre-lui, Seigneur, la porte de ta Miséricorde, afin que pénétré de l'onction de ta Sagesse, il ne reste plus en lui aucune puanteur de concupiscence, mais que, au suave parfum de tes préceptes, il te serve avec joie dans ton Église et progresse de jour en jour. Par le même Christ, Notre-Seigneur. Amen.* »

Cette prière achevée, l'abbé Sansonnet prit, sur le plateau que lui présentait le sacristain, une pincée de sel liturgique, et l'introduisant dans la bouche de Décadi :

« *Reçois le sel de la Sagesse; qu'il te soit propitiation pour la vie éternelle. Amen.* »

Du coup, Décadi sortit de son sommeil. Il ne daigna pas ouvrir les yeux, mais un long frémissement le secoua. Sa face devint toute cramoisie ; une mousse blanche parut sur ses lèvres, suivie de grosses bulles irisées. Et, malgré les efforts de Mme Gicogne qui le soumettait aux plus savantes oscillations, et lui imprimait tous les mouvements possibles du roulis et du tangage ; malgré la bonne volonté de la marraine qui lui faisait mille grimaces, en claquant doucement de la langue, des vagissements éperdus allèrent se répercuter de voûte en voûte, jusqu'aux recoins les plus silencieux du sanctuaire. La maison du Seigneur semblait une bergerie, pleine du cri des agneaux printaniers.

Les saints anges qui étaient de garde, ce jour-là, autour de l'autel, en furent troublés dans leur adoration. Mais un vieux séraphin, très au courant des affaires de la ville, leur souffla tout bas :

— Ce n'est rien. C'est un enfant des hommes qui goûte à la sagesse et qui la crache tant qu'il peut. Il lui faudra encore un certain temps, avant qu'il en apprécie la douceur.

Et le brave abbé, accoutumé par un long ministère à ces menus incidents, presque aussi réguliers que les dispositions du rituel, poursuivait imperturbablement ses oraisons et ses exorcismes, sommant les esprits impurs, qui habitaient le pauvre Décadi, de quitter la place sans délai, et de rendre honneur au Dieu de nos pères.

Puis, jetant l'extrémité gauche de son étole sur le poupon apaisé, il l'emmena vers le baptistère, comme on voit les saints des images entraîner, sous la frange de leur vêtement, les monstres qu'ils ont soumis.

« *Entre*, disait-il, *au temple de Dieu, pour que tu aies part avec le Christ dans la vie éternelle. Amen.* »

Tout en marchant, il récitait le *Credo* et le *Pater*, tandis que les assistants récitaient en français le *Je crois en Dieu* et l'*Oraison dominicale*.

Il mit ensuite un peu de salive au bout de son doigt et toucha tour à tour les oreilles et les narines de Décadi, comme fit autrefois le Christ au sourd-muet qu'on lui amena, le jour où, quittant les confins de Tyr, il vint par Sidon à la mer de Galilée, à travers le pays de la Décapole.

A l'oreille droite, le prêtre disait : « *Ephphétha* », à la gauche : « *C'est-à-dire : ouvre-toi* »; à la narine droite : « *en odeur* »; à la gauche : « *de suavité. Hors d'ici, toi, Démon, le jugement de Dieu est proche.* »

Cette fois encore, Décadi montra qu'il n'était pas muet. On lui avait découvert la tête, et le beau soleil qui passait à travers les vitraux de la chapelle faisait miroiter la soie blonde de ses cheveux. Il souffrit impatiemment les douces onctions qu'on lui fit avec l'huile des catéchumènes, sur la poitrine et entre les épaules. Il était empaqueté dans ses langes, comme une chrysalide, et l'on eût dit que l'abbé Sansonnet cherchait à dégager le papillon de son âme immortelle. Ses cris troublèrent la profession de foi que son parrain prononçait pour lui, tandis que le prêtre revêtait l'étole blanche.

Qu'il se tenait mal, ce petit enfant, en cette grande circonstance de sa vie ! Mme Gicogne et la marraine en paraissaient toutes mortifiées. Mais, soudain, une paix bienheureuse succéda à ses transports ; une délectable fraîcheur abattit le feu de sa colère. De l'eau ruisselait sur son front. Les enfants de chœur ne bougeaient plus. Le parrain et la marraine, invités à toucher leur filleul, tremblaient un peu en étendant la main. Les assistants courbaient la tête et regardaient en dessous, timidement. Le prêtre disait d'une voix lente, solennelle :

« *Je te baptise, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit...* »

Alors, l'ange préposé, par décret du Très-Haut,

pour être le gardien de Décadi, prit dans ses mains cette âme nouvelle, comme on prend une fleur éclose sous la rosée matinale, et s'en fut bien vite à tire d'ailes la montrer au Paradis. Un grand concert éclata dans les éternelles demeures, où les trompettes et les cymbales, les lyres et les psaltérions, les sambuques, les sistres, les violes, les cithares et toutes les harpes divines conviaient les cieux à exulter et la terre à se réjouir. Et l'ange gardien, tremblant de joie, montrait l'âme de Décadi à l'auguste Trinité qui lui marquait sa complaisance ; à Notre-Dame, reine du ciel, qui la pressait tendrement sur son sein, à tous les parents du Seigneur, à toute la céleste cour. Il la montra aussi aux patriarches qui lui sourirent dans leur barbe fleurie ; aux prophètes dont les yeux ardents se mouillèrent ; aux apôtres qui la bénirent. Il la montra aux saints Innocents qui voulaient tout de suite jouer avec elle, mais on leur promit qu'ils joueraient plus tard. Il la montra aux martyrs qui lui firent toucher les cicatrices de leurs plaies. Il la montra aux vierges qui s'émurent et joignirent les mains, en pleurant. Il la montra surtout aux saints de France qui se plurent à reconnaître, à certains signes inimitables, l'âme d'un petit Français ; enfin, à tous les confesseurs de la foi qui se récriaient d'admiration, affirmant n'avoir jamais vu si jolie petite âme chrétienne, mais c'était pure politesse, car bientôt après, d'autres anges leur montraient d'autres petites âmes, et ils en disaient autant. C'est ainsi que notre Mère Église dit, dans sa liturgie, de chacun, l'un après l'autre, de ses confesseurs pon-

tifes : « Il n'a pas son pareil ! On n'en a point trouvé qui conservât mieux la loi du Très-Haut. »

Cependant, l'abbé Sansonnet appliquait le saint Chrême sur la tête de son néophyte. Décadi, l'âme ravie au ciel, se laissa très sagement sacrer de l'huile des rois, qui l'apparentait désormais à la lignée royale des enfants de Dieu, puis, coiffer du chrémeau, symbole de l'innocence qu'il devait porter immaculée devant le tribunal de Notre-Seigneur.

Les yeux grands ouverts et noyés d'une vapeur bleuâtre, il contemplait la flamme du cierge que le vicaire venait de remettre au parrain, pour figurer la lampe des Noces éternelles.

Mais le bonhomme tenait ce flambeau de la Foi d'une façon déplorable, et, tout le temps que dura la prière, la marraine fut dans les transes.

Elle n'avait pas appris, chez Huysmans, la symbolique du cierge. Je ne crois pas non plus qu'elle partageât les préventions de Vigilance, premier hérésiarque des Gaules, qui, entre autres erreurs pernicieuses, professait que c'est folie d'allumer chandelle en plein jour. Mais elle regardait tour à tour, avec une extrême inquiétude, les yeux embrumés du poupon et la flamme pâlotte qui luttait contre l'éclat du soleil, comme si elle eût craint que tant de lumière lui devînt fatal...

« *Va en paix, et le Seigneur soit avec toi. Amen* », conclut le vicaire.

Le baptême était fini ; Décadi avait franchi la porte de la Piété. On se rendit à la sacristie, on signa

sur les registres, on plaisanta le bedeau sur les plumes trop vieilles et qui marchaient mal, on se consulta dans les coins, on se passa des porte-monnaie, on distribua des pièces blanches aux enfants de chœur, on laissa des boîtes de dragées pour la cure et les principaux fonctionnaires du culte, et, quand on quitta l'église, un glorieux carillon annonçait à toute la ville un petit chrétien de plus.

Trois cloches de cette sonnerie, donnant les notes la, sol, fa, composaient le début du *Bon roi Dagobert;* mais aussitôt après la première phrase, on eût dit qu'elles se mettaient à l'envers, comme la célèbre culotte, et que le sonneur tournait son carillon avec l'enthousiasme acharné d'un pâtissier qui fouette une crème.

Une troupe de marmots, sortis de tous les coins, accompagnait le cortège en criant : « Aux drou-droux. » Le parrain et la marraine leur lançaient des dragées, comme on jette des poignées de grain à la volaille d'une basse-cour, et la marmaille s'aplatissait par terre pour les ramasser sous les pieds des passants. Décadi, épuisé des émotions de son premier grand jour, s'était rendormi au pas plus alerte de Mme Gicogne. Quelques dames s'approchèrent et demandèrent à le voir. On se rangeait à l'ombre, près des murs, pour le montrer, car on redoutait pour sa tête délicate les ardeurs de midi. Toutes ces dames prédisaient qu'il ferait, sans faute, un beau garçon.

M. le premier vicaire avait bien voulu consentir à être du repas de baptême. On voyait aussi, parmi les

invités, le docteur Dulait, médecin de la famille, et M. Rouquille Isidore, brigadier de gendarmerie.

Le docteur s'appelait, de son vrai nom, Fistolin ou Fistulin ; on l'avait surnommé Dulait pour sa manie de prescrire le régime lacté que lui-même goûtait fort peu. C'était un vieux garçon, entre deux âges, courtaud, presque chauve, avec des yeux à fleur de tête, et bedonnant fortement ; bavard comme une pie borgne, très bon de cœur, assez quinteux, se moquant des pauvres et les soignant pour rien, se moquant des riches et salant leurs notes ; riche lui-même et ne pratiquant que pour l'amour de l'art, il se moquait encore de la médecine. Sa tournure d'esprit se rapprochait plus de la causticité bretonne que de l'enjouement bourguignon. « Ah ! docteur, lui disaient ses clients, que n'en avons-nous une demi-douzaine comme vous ! — Oui, répondait-il, vous pensez que, dans la quantité, il s'en trouverait un de bon. Mais lequel choisiriez-vous, si vous en aviez plusieurs comme moi? »

Les personnes pieuses le mettaient à juste titre au rang des « mauvais esprits ». Quand on disait devant lui : « Quel homme admirable que monsieur un tel ! Il fait deux parts de sa fortune : l'une pour lui, l'autre pour les œuvres... — Et avec quoi paie-t-il ses dettes? » demandait-il.

La maman de Décadi lui reprochait fréquemment de n'avoir pas une foi assez robuste. Il n'en avait pas du tout ; mais il était libéral, ce qui est en même temps plus aisé et plus louable à un incroyant qu'à un croyant. Il recherchait la société des gens d'Église, les seuls,

dans l'endroit, qui lui parussent être à son niveau intellectuel, et, comme disaient les bonnes gens, « donnait très bien la réplique » aux pères jésuites. Il aimait à lire ce que personne ne lit, savait beaucoup de choses, se déplaçait volontiers. Il revenait justement de Paris. Comme il était le seul d'entre les convives qui fût jamais allé si loin, il avait mis la conversation sur les voyages.

— Faites-moi circuler votre garçon, dès qu'il aura a culotte, disait-il au grainetier. Vous n'allez pas, je pense, le laisser moisir dans ce trou de province?

— Laissez donc mon petit gars tranquille, s'écriait le grand-père. Va-t-on me l'enlever au berceau! Et vous, docteur, vous faites le brave, mais vous seriez bien fâché si vous ne deviez plus revoir votre trou.

— Non, parlez-moi de ces grandes villes, continuait l'autre, piqué au jeu. Vous n'avez pas les gens, toute la journée, sur le dos. Pas de cancans, pas de commérages. Tous les Parisiens vous le diront : ce qu'il y a de bon, à Paris, c'est que personne ne se connaît.

— Voilà certes l'idéal de la vie de société! fit le vicaire, qui enlevait soigneusement l'écorce de sa tranche de melon.

— Mais savez-vous bien, monsieur l'abbé, que Paris est la ville du monde où l'on s'embrasse le plus? En plein jour, sur les trottoirs, dans les omnibus, partout vous voyez des couples qui s'embrassent...

— Voilà l'idéal, cette fois ! cria le brigadier Rouquille qui roulait des yeux reluisants et buvait de grands coups de vin.

— Un de mes confrères m'a dit, continuait le médecin, que les passions, à Paris, sont plus fortes qu'ailleurs. Je vais vous expliquer à quoi cela tient...

Mais il n'eut pas le loisir de l'expliquer, car un magnifique vol-au-vent, véritable volcan de quenelles, de champignons, d'écrevisses, d'olives et de truffes en éruption, venait d'apparaître sur la table et subjuguait tous les esprits. On entendit à peine, dans le joyeux brouhaha, la tante protester qu'elle ne tenait pas le moins du monde à ce que son neveu connût des pays où les passions étaient si fortes.

— Avez-vous vu, docteur, demanda le parrain, quand le calme fut rétabli, ces demoiselles Millie-Christine qu'on montrait, voilà quelque temps?

— Oh! dit l'autre, vous retardez. Il y a plusieurs années qu'elles n'y sont plus.

— De quelles demoiselles s'inquiète donc mon compère? demanda le grainetier.

— Très intéressantes, cher monsieur, répondit le docteur. C'étaient deux négresses soudées par le sacrum, des sœurs siamoises. Elles se portaient à merveille. Leur colonne vertébrale était seulement un peu déviée, par l'habitude qu'elles avaient prise de se pencher l'une vers l'autre pour se voir.

— Dieu! s'écria la marraine, imaginez-vous que nous ayons eu, dans la maison, un pareil monstre... Est-ce qu'on les baptise, monsieur l'abbé?

— C'est selon, madame, dit le vicaire. Il y a des cas très compliqués.

— Moi, poursuivait le docteur, j'ai souvent pensé

au triste sort de deux êtres, soudés, mettons par le thorax, et condamnés à se regarder perpétuellement.

— Quelle horreur ! fit la commère en regardant son conjoint d'un air de défiance et de répulsion, comme si l'idée d'un pareil tête-à-tête avec lui l'eût épouvantée.

— Et moi, et moi... cria l'autre, avec dépit, je me ferais opérer tout de suite !

Le tapage recommença si fort que la garde qui soignait l'accouchée vint supplier qu'on fît un peu moins de bruit. On convint unanimement qu'il fallait ménager la mère et le nourrisson, bien qu'on festoyât en leur honneur, et l'on écouta avec plus de recueillement les histoires du docteur Dulait.

Il raconta qu'on venait d'édifier, place Saint-Germain-l'Auxerrois, le premier chalet de nécessité, et qu'on en promettait d'autres, si ce type donnait de bons résultats. Il parla des panoramas, du jeu de la baraque, des théâtres, et les convives admirèrent qu'on appelât « matinée » un spectacle de l'après-midi. Il parla des modes nouvelles, des tournures, des robes collantes qui accusaient crûment les formes, et l'on discuta sur les rapports de l'élégance et de la décence. Pour plaire à l'abbé Sansonnet et se faire pardonner ses propos un peu lestes, il s'étendit longuement sur la basilique de Montmartre dont on venait de terminer la crypte. Je crois même qu'il donna quelques mètres de trop aux quatre-vingt-trois piliers souterrains qui supportent l'édifice, mais on sait qu'en fait de fondations, on ne risque rien à exagérer un peu.

Enfin, il émerveilla son monde en décrivant l'exposition d'électricité du Palais de l'Industrie, la « lumière Edison, venue d'Amérique », le pyrophone Kastner et toutes les applications pratiques de la nouvelle invention. On en attendait beaucoup pour la moralité et la sécurité publiques.

En effet, comme à chaque époque sans exception, on signalait alors une recrudescence de criminalité, une multiplication inquiétante d'attaques nocturnes. Or, l'électricité allait permettre de ne plus laisser, dans l'ombre favorable au crime, un seul recoin de « l'enceinte fortifiée ».

— On parle d'éclairer le peuple ! disait le docteur. Ce sont les bourgeois qu'il faut éclairer d'abord. Il faut projeter sur eux une telle lumière, que le crime, ébloui, chancelle, recule et s'enfuie !...

Cependant le banquet touchait à sa fin. Plus d'un convive s'étonnait que l'on pût dire que l'appétit vient en mangeant. Mais un proverbe, plus juste, dit qu'avoir bu est une raison de boire encore. On déboucha d'innombrables bouteilles. Le vicaire, qui était du Mâconnais, ne répugnait pas aux bons vins ; le docteur laissait le lait aux autres ; le brigadier savait à quoi l'honneur et l'amitié l'obligeaient.

J'ignore quels génies se penchèrent sur le berceau de Décadi, mais je sais qu'un homme d'Église, un homme de science et un homme de sabre burent, ce jour-là, de bons coups à sa santé.

II

LES LIMBES

L'histoire de ce petit garçon, jusqu'à ses cinq ou six ans, est bien facile à écrire ; il ne lui arriva rien de singulier.

Il ne lui arriva rien d'abord, qui n'arrive à tous les bébés, et l'on sentait parfois, en le démaillotant, « je ne sais quelle odeur », aurait dit le bon Rabelais, « autre que de poudre à canon ».

Un célèbre philosophe et médecin anglais a écrit qu'il faut bénir le ciel de n'avoir point laissé aux femmes le soin de façonner elles-mêmes, dans leurs flancs, le corps de leurs enfants ; car, à voir la manière dont elles les entortillent et emberlificotent dès qu'ils sont au monde, elles en feraient infailliblement des monstres. Une saine hygiène inspira les premiers soins que reçut Décadi. On ne l'abandonna pas à ces nourrices qui ont le sot usage de comprimer leurs nourrissons comme des fromages à la forme, et de les secouer, quand ils crient, comme pour remettre en place leur mécanisme détraqué. Il lui fut loisible de vociférer et de gigoter à son aise. Quelques préjugés séculaires, enracinés dans ce coin de province, se mêlaient bien

çà et là aux règles qu'on lui appliquait ; mais ils étaient aussi inoffensifs que sacrés et ne portaient que sur des détails infimes. Du reste, il n'y a pas de recettes infaillibles pour mener à bien les produits de notre espèce. Il suffit d'avoir élevé une seule nichée de lapins, une seule couvée de poulets, pour savoir avec quelle rigueur les arrêts du destin confondent la prudence humaine, et que, si la nature est bienfaisante, elle est encore plus capricieuse. C'est grâce à l'un de ces heureux caprices, aidé de mille tendres soins, que Décadi surmonta tous les dangers du premier âge.

Il montra de bonne heure un esprit alerte. Sans être aussi avancé que ce merveilleux enfant de Zeus et de Maia qui sauta de son berceau, le jour même de sa naissance, pour tuer une tortue, fabriquer une lyre avec la carapace et composer aussitôt des chansons sur les amours de ses père et mère, il enchantait la maison de son perpétuel gazouillis. Mais, au dire des connaisseurs, ses débuts semblaient promettre un orateur plutôt qu'un musicien.

On le baignait dans une grande bassine et on lui mettait en mains, pour l'occuper, une cuiller à pot avec laquelle il s'amusait à faire, comme dit le fabuliste, rider la face de l'eau. Aucun referendum, aucune majorité n'eût fait alors admettre à ses parents qu'ils n'avaient pas chez eux le plus bel enfant de France.

La maman, la sœur aînée, la vieille tante, la Nine et Ferragus, vieux matou sans passions, — car si la paresse est un vice on ne peut dire qu'elle est une passion, — lui composaient une sorte de cour dont la

Nine était comme le chambellan et Ferragus le grand eunuque. Il y avait beaucoup d'autres chats en activité de service, dans les remises du grainetier ; mais Ferragus jouait le rôle de chat d'appartement, somptueux de fourrure, soyeux au toucher, abruti de mou de bœuf, profondément pénétré de sa mission qui était d'être caressé, de manger et de dormir ; chat de tout repos, en vérité, et imposant exemple du sommeil dont un petit garçon nerveux a tant besoin. Quand il mourut de vieillesse, on lui trouva un successeur de même nom et de même tempérament ; le chat est mort, vive le chat ! La lignée des Ferragus ne devait s'éteindre qu'avec la pieuse enfance de Décadi.

La Nine servait de femme de charge. Elle pesait près de cent kilos. Mais aussi, elle valait son pesant d'or, cette femme : consommée en perfection ménagère, habile en tout, s'occupant de tout, pensant à tout, sauf à elle-même, et il fallait lui répéter vingt fois : « Asseyez-vous donc et mangez ! » Elle mettait dans l'éducation des enfants plus de dévouement que de sagacité, et ce fut une chance pour Décadi que d'avoir une mère attentive à corriger ses inclinations. Car il en avait de fort mauvaises. Et en vous disant qu'elle les corrigeait, je n'entends point qu'elle les supprimait, ce qui fût revenu à rayer son poupon des cadres du genre humain et à faire de lui un petit saint pour légende du bréviaire ; mais elle y apportait de salutaires correctifs, lui enseignait la différence du bien et du mal, lui inculquait l'idée et la volonté de résister à ses penchants, et le formait peu à peu à cette habitude.

Les enfants de bonne extraction, élevés dans un milieu honnête, n'ont guère de défauts que ceux qui découlent de leur constitution physique. Quand vous saurez que le jeune Décadi était, par nature, par bécarre et par bémol, ce qu'on nomme, d'un néologisme si distingué, un sensitif, vous aurez l'aperçu de ses imperfections, et nous quitterons ce pénible sujet.

Il connut bien vite tout le quartier. Les gens s'approchaient, en le voyant sur les bras de sa mère, et poussaient des exclamations. Dans ce défilé de visages, uniformément souriants, il en avait remarqué deux, dont l'un faisait son effroi et l'autre son bonheur : le vieux Lô et sœur Trempe-Mouillette.

Le vieux Lô était une manière de géant, simple d'esprit et d'humeur débonnaire, ancien pupille de l'Assistance, préposé à la garde d'un cachot municipal, où l'on enfermait, pour la nuit, les ivrognes trop expansifs. Il habitait un caveau de la tour Saint-Hugues, qui s'élevait au bout de la rue, dominant les toits d'alentour de sa masse chagrine et pesante. La barbe et le bonnet de coton du bonhomme n'eurent jamais, malgré leur pittoresque, aucun charme pour Décadi. Quand la Nine lui eut enseigné le signalement exact de l'ogre qui dévore les petits enfants, ses préventions se confirmèrent, et quand il apprit, plus tard, que le vieux Lô mettait au cachot noir des gens qui chantaient, il en fut d'abord scandalisé.

Sœur Trempe-Mouillette, au contraire, lui inspirait une confiance aveugle. Cette digne supérieure des

Dames du Saint-Sacrement devait son sobriquet à la façon de faire les révérences. Elle esquissait des plongeons, en saluant, comme un morceau de pain qui sautille dans un œuf à la coque. Sans avoir autant de barbe que le geôlier de la tour Saint-Hugues, elle en avait quelque peu, mais son visage menu, aussi rond qu'une pomme reinette, reflétait une mansuétude angélique. Le marmot se laissait prendre, en riant, dans ses bras, et jouait avec la croix luisante qui pendait sur son corsage.

Il eut très tôt le goût des personnes d'église. Les premières impressions qui frappèrent son esprit furent des impressions religieuses. Ses parents n'attendirent pas, pour lui parler du bon Dieu, qu'il fût assez instruit pour le comprendre, assez fort pour le discuter. Ils croyaient que la religion doit être le commencement de l'éducation, et qu'un idéal divin de bonté et de justice est ce qu'on peut offrir de mieux à une intelligence qui s'ouvre. De très anciens philosophes ont cru cela, qui n'étaient point plus sots que nous.

Mais le sentiment religieux revêt des formes diverses ; l'âme de Décadi tomba, des mains du Créateur, droit dans une étuve brûlante de dévotion. Il avait encore la bavette sous le menton, que déjà sa maman le brandissait devant les crucifix, en suppliant le ciel d'en faire un lévite, et, s'il plaisait à Dieu, un illustre prédicateur. Elle était des femmes les plus pieuses de la ville, et la ville, des plus pieuses de la terre.

Un de vos anciens poètes, mon cher comte, parle d'un petit trou de Pologne, où le voyageur découvrait

« trois auberges, neuf couvents, et quelques maisons çà et là ». Le progrès moderne veut que le nombre des auberges l'emporte partout aujourd'hui sur celui des couvents ; la ville natale de Décadi comptait presque autant de couvents que d'auberges. Les prêtres s'y sentaient chez eux et couraient les rues en barrette. Un sanctuaire vénéré attirait, à certaines époques, d'énormes foules de pèlerins ; une partie de la population faisait commerce de piété. Il y avait là de dangereux papelards et d'inoffensifs crétins ; il y avait des dames, férues de ce que Stendhal, mauvais juge en la matière, appelle la dévotion passionnée ; il y avait ce qu'il y a de plus mesquin au monde : des honnêtes gens médiocres, et ce qu'il y a de plus grand : des âmes saintes.

A peine Décadi porta-t-il la culotte, qu'il hanta assidûment les églises et prit part aux cérémonies. Il ne comprenait goutte à ce qui se disait en chaire, ce qui ne l'empêchait pas de répéter les sermons à la cuisine, debout sur une chaise, affublé, en guise de surplis, d'une camisole de sa maman, et déployant une si prestigieuse éloquence, que la Nine oubliait de saler ses potages et que Mme Laubespin, couturière à journées, faisait des points de travers.

Aux solennités de la Fête-Dieu, on le costumait en saint Jean-Baptiste, avec une chemisette brodée, une peau de mouton, une oriflamme portant, en lettres de papier doré : « *Ecce Agnus Dei,* » et des sandales attachées par des tresses rouges. On passait plus d'une heure à le friser ce jour-là, c'était une rude matinée ;

mais quand la procession entrait dans les jardins de l'hôpital, le gravier des allées le blessait si cruellement qu'il en pleurait, sans rien dire, en marchant. Il suivait la Voie douloureuse. Ce fut la première épreuve de sa vie.

Et son premier chagrin fut, un dimanche des Rameaux, quand on lui donna, comme au grand garçon qu'il était désormais, paraît-il, un rameau de buis, tout nu et sévère, sans la belle pomme odorante où l'on enfile la branche, ni les joyeux bonbons de sucre qui sonnent au milieu des feuilles.

Il avait donc des peines, cet enfant; tout le monde en a; mais de soucis point, et aucune fatigue, si ce n'est celle qu'il se donnait à trotter inutilement.

On le mit assez tard à l'étude, le médecin ayant dit qu'il ne convenait pas que sa tête travaillât trop tôt. S'il s'emparait d'un livre, on le lui arrachait des mains, en disant : « Tu vas l'user ! » Et il croyait qu'un livre s'use, quand on le lit, comme une chandelle quand elle brûle. Il ne savait rien. Il ne savait pas qu'en ce même temps, le pape Léon XIII gouvernait l'Église universelle et que M. Jules Grévy était président de la République française; que le général Bréard humiliait le bey de Tunis, que le sergent Bobillot mourait au Tonkin et que l'amiral Pierre bombardait Tamatave. Il croyait que les journaux ne servent qu'à allumer le feu ou à faire des chapeaux de gendarme. Il ne connaissait même pas l'heure. Il regardait, pour se distraire, le cadran de la tour Saint-Hugues, cher-

chant à voir les mystérieux lutins, à cheval sur les aiguilles, et qui les font tourner...

Ah ! Décadi, que ne sommes-nous là-haut, en croupe avec toi, derrière eux, loin de la politique coloniale et même de toute politique, à nous laisser bercer lentement dans les bras des Heures secourables, gardiennes des portes du ciel !

III

LE GRAND-PÈRE ET SON JARDIN

Quelle paire d'amis firent bientôt Décadi et son grand-père ! On les voyait perpétuellement ensemble. Ils avaient à eux deux près de quatre-vingts ans. Mais les parts étaient inégales : l'un en comptait moins de sept, l'autre plus de soixante-dix. Ils ne se jalousaient pas. Le grand-père aurait souhaité que son petit-fils eût toujours six ans, et Décadi que son grand-père fût le plus vieux des vieux de la commune. On pouvait observer en eux, bien qu'à des degrés différents, les mêmes goûts, les mêmes vertus, les mêmes défauts. Ils s'accordaient sur tous les points essentiels. Et, à mesure que le gamin poussait, la haute taille de l'aïeul se courbait, comme si, des deux bouts de la vie, mère Nature eût voulu les rejoindre.

— Grand-père, c'est toi le plus vieux d'ici?

— Non pas ! mon enfant. Il y a encore M. Dupasquier, ce monsieur qui te fait manger des abricots, quand nous allons le voir. Il est de l'autre siècle, de Thermidor. Il y a Mme Cuchenille qui est de 1804, l'année du sacre. Elle a eu un oncle guillotiné pendant la Terreur, cette dame. Il y a Jabin, celui qui allume

les réverbères ; il a un an de plus que moi. Et il y a aussi le père Chinche, le pattier ; nous sommes de la même année. Nous allions apprendre à lire chez le curé Nectoux, sous la Restauration. Il doit être du mois de mars : il est mon ancien. Et il y en a bien peut-être encore d'autres, surtout dans les femmes.

— Alors, quand est-ce que tu seras le plus vieux?

— Hé ! quand les autres seront partis... si je reste, moi.

Et tandis que le bonhomme comptait ses années en lui-même, Décadi supputait tout bas l'intérêt que lui inspirait chacun de ces vieux personnages.

Il aimait bien M. Dupasquier, en la saison des abricots. Il aimait un peu moins Mme Cuchenille qui le tenait, durant de longues minutes, assis devant elle, sur un tabouret à fleurs, pour lui inculquer par des exemples terrifiants, puisés à ses souvenirs de jeunesse, les principes du bien vivre. Il aimait passionnément le père Jabin. Chaque fois que l'occasion s'en présentait, il courait derrière lui de rue en rue, à la tombée du jour, oublieux des défenses maternelles, mais docile à cet antique instinct de vénération et d'enthousiasme, que vous avez sans doute observé chez les enfants, et qui pousse l'homme à en suivre un autre s'il porte quelque chose au bout d'une perche. Sa joie était extrême d'accompagner cette petite flamme qui distribuait la lumière dans la ville. Le père Jabin lui donnait déjà une idée nécessaire et suffisante de la fonction publique : il revêtait un costume officiel, une blouse grise et une casquette sur laquelle

on lisait le mot « gaz » ; il remplissait son office avec une régularité indéfectible. Enfin, Décadi aimait beaucoup moins le père Chinche, le chiffonnier, dont les hottes lui laissaient à penser et qui battait trop souvent sa bourrique Manette. Mais à tout prendre, il aimait assez tout le monde, et n'aurait certes abandonné personne, de gaieté de cœur, à la Parque impitoyable...

— Oh ! je voudrais que tu sois vite le plus vieux.

— Mais tu fais tort aux autres, mon enfant. Et à moi, tu ne me rends pas service. Allons, viens. Ne t'agite pas comme ça. Tu vas t'échauffer. Ta mère nous grondera.

Le grand-père habitait, seul, une petite maison entourée d'un jardin, ni trop loin, ni trop près de ses enfants chez lequels il allait chaque jour prendre son repas de midi.

Décadi passait là le meilleur de son temps, depuis l'époque où les poiriers, semblables à des chandeliers à sept branches, laissent couler sur leurs feuilles vernies la cire immaculée de leurs pétales, jusqu'à l'époque où la gelée blanche mord dans leurs feuilles cuivrées des guillochis d'argent mat, tandis que, au-dessus des brumes scintillantes, le divin Joaillier, qui ferme boutique, épanouit sa face rougeaude.

Et Décadi vivait dans ce jardin délicieux, où il avait permission de toucher à tous les fruits, pourvu qu'ils fussent bien mûrs, ne faisant que s'ébattre et folâtrer.

Il entendait dire autour de lui que nous devons bénir Dieu dans ses œuvres, à mesure que nous en

pénétrons les secrets. Or, il avait une singulière façon de pénétrer les secrets de l'univers.

Il examinait les points noirs que le Créateur a semés sur les élytres rouges des coccinelles, pour s'assurer si le compte s'y trouvait. Il palpait le satin des zinnias et le velours des pétunias, et constatait avec satisfaction que la qualité en était bonne. Il ouvrait la gueule des mufliers pour voir s'il y poussait des dents ; agitait la sonnette des tulipes ; fouillait dans la robe du lis, plus superbement vêtu que Salomon, et se grimait avec sa poudre d'or. Il se mesurait aux dahlias plus hauts que lui, dont le port altier et la tête vacillante lui rappelaient de vieilles demoiselles nobles. Ses yeux s'emplissaient des mouchetures, des marbrures et des bigarrures de toutes les fleurs qu'il contemplait ; ses narines pompaient tour à tour le fumet sucré des prunes chaudes et l'arome épicé des œillets. Il s'appliquait à capturer le lézard dont les Proverbes d'Agur disent qu'il s'appuie sur ses mains ; et le lézard lui laissait le bout de sa queue dans les doigts. Parfois, au détour d'une allée, il rencontrait un colimaçon. Il s'accroupissait devant lui et fredonnait un de ces refrains populaires qui ont une vertu magique : « Caqueraoulette, montre ta cornette... » ou bien : « Escargot, escargot, montre tes cornes, ta mère est derrière la porte... »

Certains jours, il suivait son grand-père pas à pas, désireux de se rendre utile en tenant l'autre bout du cordeau, ou en allant, légèrement, à quatre pattes, pincer la tige d'une citrouille qui voulait courir trop

loin. Et son grand-père lui donnait, avec l'exemple du travail, la grande leçon de la lutte pour la vie ; sur pied, dans ce jardin, dès patron-jacquet, combattant sans relâche la guêpe insolente, la limace incorrigible, le loir perfide, la taupe décourageante et l'horrible courtilière qui ressemble à une paire de ciseaux vivants. Alors que son petit-fils prenait tout en bonne part, prêtait à la nature mille intentions bienveillantes et faisait grand fond de sa munificence, le vieux tenait qu'on doit s'aider en attendant que le ciel nous aide, et, beaucoup moins sensible aux harmonies du monde qu'à ses contradictions, se promenait le long des plates-bandes avec la mine d'un homme qui flaire une trahison sous chaque feuille de salade.

D'autres fois, Décadi grisé d'air, de mouvement et de parfums, comme un bourdon, sentait un invincible besoin de faire des sottises, et devenait aussi turbulent qu'une minorité politique. Il éprouvait alors qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul, sans personne à battre ou à bousculer. N'ayant aucun compagnon de jeu à qui s'en prendre, il bouleversait toute la maison, faussait les outils en les détournant de leur usage naturel, donnait le coup de grâce à de vieux ustensiles invalides, cent fois raccommodés et durant ainsi depuis des ans, sortait sur la route en dépit des défenses, jetait l'épouvante parmi les poules du voisin, ou, tandis que le père Coniaud faisait la sieste sur son banc, il s'approchait à pas de loup, et lui chatouillait les trous de nez avec un brin de folle avoine.

Puis, soudain calmé, soit par un heureux effet de

son humeur, soit par l'intervention d'une force coercitive qui s'exerçait d'ordinaire sur ses oreilles ou sur son fond de culotte, il s'asseyait dans un coin, et regardait les almanachs que son grand-père, plus prévoyant que les parents de M. Jourdain, mettait à sa disposition pour l'instruire.

Il aimait surtout un petit almanach du pays où l'on trouvait les prédictions du temps expliquées par des figures curieuses ; un choix de dictons très utiles, enseignant que « Janvier d'eau chiche — Fait le paysan riche », ou que « S'il pleut à la Saint-Benoît — Il pleuvra trente-sept jours plus trois » ; enfin, un catéchisme de la santé finissant par des réclames de produits vétérinaires, entre autres d'un diarrhéifuge auquel « cent cinquante mille cochons, préservés ou guéris annuellement, conféraient de plus en plus le titre de Sauveur des Porcs ». Une inscription en grosses lettres s'étalait sur la couverture : « *Dieu soit béni, dit Dejussieu, pour l'an de grâce* 1887 » au-dessus d'un soleil stylisé en tournesol, dans lequel Décadi reconnaissait très bien la révérende mère supérieure des Dames du Cénacle qui portait en effet une guimpe tuyautée tout autour du visage. Et il admirait en troisième page, le portrait du sieur Maribas, « grand astronome et mathématicien », coiffé d'une sorte de chaperon et engoncé dans une casaque véritablement plus convenable à un scaphandrier qu'à un observateur des astres, mais comme Décadi établissait un rapport essentiel entre le costume et la fonction, il en concevait une haute idée des sciences exactes.

Ses connaissances en astronomie et en chronologie n'allaient pas encore bien loin. Des chapelles de couvents remplissaient l'horizon du jardin, et il voyait la lune bondir sur la pointe de leurs clochers comme sur autant de bilboquets. Pour lui, Notre-Seigneur était né le premier jour de la première année, qui tombait justement, cette année-là, le 25 décembre ; après quoi, l'ère chrétienne s'était déroulée de Noël en Noël et de jour de l'an en jour de l'an, apportant aux petits enfants mille huit cent quatre-vingts et quelques fournées de polichinelles et de poupées, de cornets de pralines et de jeux de patience.

On l'eût bien surpris en lui apprenant que, à de certaines époques, les hommes avaient oublié de compter le temps, et qu'il s'en était beaucoup perdu.

Lui, ne perdait pas le sien ; il s'éduquait, il s'élevait. Il s'élevait insensiblement, de l'état de sauvagerie naturel à l'espèce humaine, au rang des civilisés.

Et quel meilleur guide pouvait-il avoir que ce vieil homme, parfaitement civil en sa simplicité ; au cœur droit, au solide bon sens, à l'humeur fière, à l'esprit original ; instruit par les épreuves d'une humble condition et par les expériences d'une longue vie laborieuse, passée à rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu et au percepteur ce qui est au percepteur ; professant pour toute philosophie que le monde est plein de braves gens, toujours à deux doigts de devenir des malandrins, mais qu'il faut commencer par le prendre tel qu'il est, puis le connaître, puis le juger, puis s'efforcer de l'améliorer en s'améliorant soi-même.

Décadi apprenait à connaître le monde sur les types de cette petite ville où chacun connaissait son prochain et passait son temps à le juger. Il formait ses jugements sur ceux de son grand-père. C'étaient, chemin faisant, du jardin à la maison où ils se rendaient ensemble, presque chaque jour, pour déjeuner, d'intarissables confidences et de fort instructifs bavardages.

— Dis-moi, grand-papa, s'il te plaît, Mlle Fanny Cuchenille, elle est bien à plaindre, n'est-ce pas?

— Qu'est-ce qui lui manque donc, mon enfant?

— Elle veut mourir. Elle dit qu'elle voudrait être au bout de son calvaire. Qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire qu'elle est folle. Elle parle de mourir, mais si on voulait la tuer, elle aurait bien peur.

— Mais M. l'abbé Trouillon, le second vicaire, disait l'autre jour à maman que c'était une sainte.

— Tant mieux pour la paroisse. Nous avons une sainte à peu de frais. Fais attention. Voilà maître Brice-Baudron, le notaire. Tâche de le saluer poliment. Vois-tu, mon enfant, ce ne sont pas les malheureux, ou ceux qui croient l'être, qui tiennent le moins à la vie. C'est un peu comme les joueurs qui perdent et qui ne demandent qu'à jouer encore. Retiens bien cela.

Mais Décadi n'écoutait plus. Il suivait des yeux Me Brice-Baudron qui s'en allait d'un bon pas, en faisant sonner sa canne sur le pavé, et il se demandait si lui aussi avait hâte d'arriver au bout de son calvaire...

— Fais donc attention, mon enfant. Tu n'as pas salué Mlle Verduron.

— Oh ! tu sais? grand-père, Mlle Angéline, la bonne de cette demoiselle Verduron, elle a quatre poupées.

— Mlle Angéline? Ce sont des poupées qu'elle habille pour les petites de l'orphelinat, sans doute.

— Non, non, c'est pour elle. Je les ai vues. Elle les met à la file sur le canapé, par rang de taille.

— Mais quel âge a-t-elle donc, cette fille? Elle est plus vieille que ta mère, mon pauvre enfant.

— Je te dis que je l'ai vue, grand-père. Elle les fait sauter dans ses bras, elle les met en pénitence, elle chante : « *La p'tite fille à quat' sous, quat' sous, quat' sous, quat' sous!* » C'est drôle, tu sais !

— Oui, c'est drôle, en effet, répétait le grand-père. Et un sourire narquois courait au long de ses rides, depuis ses sourcils broussailleux jusqu'à son collier de barbe.

— Mlle Verduron dit qu'elle est admirable, qu'elle a conservé l'état d'innocence.

— Elle aurait aussi bien fait d'avoir des enfants, celle-là, avec son innocence ! grommelait le vieux entre ses dents.

— Mlle Angéline pouvait avoir des enfants? demandait Décadi, les yeux dans le vague.

— Bien sûr. Si elle s'était mariée... Seulement les enfants ne coûtent pas « quat' sous, quat' sous, quat' sous ! »

— Eh bien, moi, grand-père, je voulais justement marier mon pantin avec une de ses poupées. Elle n'a pas voulu. Elle dit que ce n'est pas convenable.

— Ah çà ! qu'est-ce qu'elle veut encore, cette folle?

Ça n'est pas convenable, maintenant, de se marier?

— Oh! oui, encore une folle! criait Décadi, bondissant de plaisir.

— Petit, veux-tu bien te taire!

— Mais tu le dis bien, toi!

— Moi, je suis vieux, mon enfant. J'ai le droit de juger les autres. Retiens seulement pour plus tard ce que j'en dis. Et puis, je ne lui dois rien. Tu ne la trouves pas si folle que cela, quand elle te donne des confitures. Regarde, tu viens de faire tomber la moitié de tes fraises, en sautant comme un petit fou... Viens vite, viens vite. Nous serions en retard. Ta mère nous gronderait.

Le grand-père pressait le pas, car, de l'autre bout de la rue, s'avançait sur ses grandes jambes, M. César Poualduc, l'huissier, qu'il n'aimait guère à rencontrer, non qu'il méprisât les huissiers, mais parce que celui-là passait pour le plus farouche, le plus sot, le plus stupide anticlérical de la commune, du canton, et peut-être même de l'arrondissement.

« Encore un fou! » se disait Décadi qui prenait les devants. Et, tandis que s'affermissait dans son jeune esprit cet axiome de l'antique sagesse d'après lequel le nombre des fous est incalculable, il entrait le premier, comme un appariteur, annonçant fièrement que grand-père était là et qu'on pouvait servir.

D'après l'éducation qu'on lui donnait, les petits garçons, à table, doivent exercer deux vertus : la douceur et la propreté. De tous les actes humains, c'est le

manger, acte en lui-même sale et féroce, qui dénote le mieux le caractère des individus, et il importe qu'un chrétien apprenne de bonne heure à l'ennoblir. C'est pourquoi il ne faut pas se coucher sur sa nourriture comme une bête qui tient sa proie, ni jouer trop souvent et trop violemment du couteau. Et il ne faut pas dire, quand on se sent beaucoup de goût pour un mets : « Ah ! on s'en ferait taper ! » car on voit des vaches ou des lièvres se crever le ventre pour avoir mangé immodérément, ce qui prouve que les animaux même ne rencontrent pas toujours la sagesse dans leur instinct. Décadi apprenait aussi que manger est affaire d'importance, non pour la satisfaction fugitive de la gourmandise, mais par soin prévoyant et raisonnable de la santé. Il jugeait son grand-père admirable en tout ; il l'admirait encore en le voyant mâcher et remâcher infatigablement, afin de vivre longuement.

Une livre de blanquette de veau ne faisait pas peur à ce septuagénaire, surtout s'il y avait une bonne cuillerée de crème, un jaune d'œuf et une petite pointe de cornichon.

Il aimait à boire, après chaque repas, ce qu'il appelait « une goutte » de ce vieux marc de Bourgogne qui est comme du feu en bouteille, et qui allume un courage nouveau dans les veines où les ans ont fait couler leur glace. Et de même que l'ancien Cyrus, en son jeune âge, servait volontiers d'échanson au roi des Mèdes, son aïeul, Décadi se plaisait à verser cette goutte. Le grand-père ne craignait point qu'il eût la main un peu lourde et que le marc montât jusqu'à

mi-verre. Alors, Décadi riait, en répétant avec une emphase bouffonne ce qu'il avait entendu dire quelque part : « C'est le lait des vieux ! » Et voilà que, tout de suite, ses parents le grondaient, cet enfant, ou lui faisaient les gros yeux, pensant qu'il se moquait. Mais ils en jugeaient très mal, car on peut bien rire de ce qu'on aime, on ne s'en moque point.

Comment Décadi se serait-il moqué d'un homme auquel il devait tant?

Il avait reçu du ciel, de « son astre, en naissant », comme dit l'autre, ce qu'aucune éducation ne peut donner, aucune discipline inculquer : un cœur sensible aux bienfaits. A mesure que sa raison bourgeonnante lui permettait de reconnaître le bien qu'on lui faisait, la vertu de reconnaissance fleurissait dans sa petite âme.

Il touchait alors à ce qu'on est convenu de nommer l'âge de raison.

Les avis diffèrent grandement sur la question de savoir à quel âge nous devenons raisonnables. Chariclès, tyran d'Athènes, le reculait jusqu'à trente ans, moment où les citoyens pouvaient entrer au sénat. L'auteur du *Discours sur les passions de l'amour*, — Dieu veuille que ce soit Pascal ! — le fixe autour de la vingtième année, et voudrait ne compter que de là notre vie déjà si courte.

Décadi était de ces marmots qui, par un sentiment précoce de la responsabilité, confondu à tort avec le sens moral, demandent s'ils ont l'âge de raison, et, apprenant qu'ils ne l'ont pas, s'en autorisent pour

faire des sottises. Il recevait aussitôt une de ces corrections traditionnelles que les gouverneurs de l'enfance administrent où vous savez, comme s'ils pensaient nous infuser la raison de la même manière que Jupiter, au dire d'une horrible fable ésopique, aurait fait entrer dans l'homme la pudeur.

Mais malgré la précocité de son intelligence, Décadi resta longtemps plus jeune que son âge ne l'eût comporté. Il le dut à cette formation où prédomine l'élément religieux ; qui ne fait pas considérer d'emblée ce bas monde comme un comptoir et la vie comme une affaire, mais développe la sensibilité aux dépens de la volonté et le souci de la perfection intérieure au détriment du sens pratique. On lui apprit à fouiller dans sa conscience quand elle était encore en gélatine, ce qui lui donna un extrême affinement. Son caractère offrait un mélange bizarre de puérilité et de sérieux, de candeur et de malice, de naïveté et de finesse.

Le vieux, par sa droiture et sa rondeur, corrigeait très heureusement, d'autant plus heureusement qu'il ne s'en rendait pas compte, ce que pouvait mettre de compliqué, sinon de tortueux, dans cette jeune âme, l'influence d'un milieu dévot, passionné par les problèmes d'une casuistique de bonnes femmes. Il ramenait Décadi aux régions tempérées où la moyenne des humains est appelée à vivre. Il était religieux, sans être dévot ; fréquentait peu les chapelles, mais suivait assidûment les offices de sa paroisse.

On le voyait partir, le dimanche, au premier coup de la grand'messe, paré de sa redingote noire. Ses

cheveux encore drus et bouffants, sous les ailes de son chapeau, prenaient au soleil le ton nacré des lis. Son col à longues pointes, qu'il rabattait pour se mettre au ton du jour, avait la blancheur molle des marguerites des prés.

— Je suis « fashionable » ! disait-il, pour la plus rande joie de Décadi, en clignant de l'œil d'un air goguenard ; car on disait ainsi, vers 1835, au temps de sa jeunesse.

Parfois, il arrivait seul, en retard, au moment où le clergé faisait déjà le tour de l'église. Après avoir touché de ses doigts tremblants le rebord du bénitier, il se hâtait de gagner sa place, trébuchant, mal guidé par sa mauvaise vue, anxieux de troubler la cérémonie, et tombait invariablement au beau milieu de la procession. Comme on voit, les jours de foire, un vieux bœuf égaré jeter la panique dans un troupeau de moutons, ainsi l'ouaille vénérable, bousculant les enfants de chœur, tâtonnait dans une cohue de surplis et de soutanes rouges. Alors, un de ces messieurs les abbés quittait les rangs, le prenait par le bras et le conduisait, avec grande révérence et courtoisie, jusqu'à son prie-Dieu, où il s'agenouillait, en murmurant tout bas :

— Vous êtes bien honnête, mossieu.

Puis, il chaussait ses lunettes et ouvrait son eucologe, aux lettres gigantesques, hautes comme l'ongle.

Ce fut dans cet eucologe romain-éduen que Décadi apprit à lire, sans l'aide de personne, et sans que lui-même s'en aperçût.

IV

MONSIEUR ANACHARSIS DUPASQUIER

Le grand-père n'était pas l'ami du genre humain. Il éprouvait pour certaines gens une aversion manifeste. Ni M. Constantin Bémol, président de plusieurs confréries, ni M. César Poualduc, gonfalonier des anticléricaux, ne lui plaisaient. Ils gesticulaient trop et lui semblaient, l'un et l'autre, ennemis de la paix publique.

Décadi réglait ses sympathies sur les siennes. Aussi, parmi tous les vieux messieurs de bonnes manières et de mœurs douces que fréquentait son grand-père, M. Anacharsis Dupasquier avait-il ses préférences.

M. Dupasquier était « de l'autre siècle ». On l'appelait le Thermidorien ; mais on l'appelait aussi l'Impie, parce qu'on le connaissait pour être infecté des principes de Voltaire. Il ne voyait jamais un prêtre et n'entretenait aucune relation avec le monde dévot. Il ne voyait du reste presque personne. Avec le docteur Dulait, son médecin, le barbier et quelques fournisseurs, le grand-père était à peu près le seul qui eût franchi sa porte, depuis de longues années.

Que ce bon chrétien s'acoquinât ainsi avec un mé-

créant, c'est ce qui étonnait plus d'une âme pieuse, et scandalisait plus d'une conscience délicate. On en parlait un peu. Mais le grand-père se souciait moins de ce qui se disait en ville, que des guêpes qui rôdaient autour de ses raisins ou des limaces qui lui mangeaient ses salades.

Décadi, instinctivement, prenait toujours le parti de son grand-père. Il y avait aussi, dans ces visites, un défi à l'opinion, une démonstration d'indépendance dont il appréciait déjà la secrète douceur ; il y avait, à pénétrer dans cet intérieur si peu accueillant, une distinction dont il se sentait flatté ; mais, plus que tout, l'air de mystère, qui planait autour du personnage, l'attirait.

M. Dupasquier passait pour être le fils d'un ancien curé du pays, marié à l'époque de la Révolution. Décadi, curieux d'éclaircir ce cas singulier, demanda un jour à sa mère si un prêtre pouvait avoir des enfants. Toute la maison frémit d'horreur. On le somma de s'occuper, à l'avenir, des choses qui le regardaient. A quoi il répondit, en tapant du pied, que cela le regardait comme un autre, et qu'il viendrait bien un moment où il en saurait autant qu'un autre.

Pour un Thermidorien, M. Dupasquier se portait à merveille. C'était un petit homme qui avait dû être fort gros et qui semblait avoir fondu dans la lourde vareuse de molleton qui l'empaquetait hiver comme été. Toujours nu-tête, très curieux de son extérieur, toujours rasé de frais et poudré, ses quatre cheveux blancs bien alignés sur son crâne, il avait, dans sa

décrépitude, quelque chose des tons passés, de l'élégance et du parfum du réséda.

Il conservait une lucidité et une verdeur qui faisaient dire à son jardinier : « Monsieur a plus de connaissance que bien des jeunes, et si ce n'était de ses pauvres jambes, il serait aussi agissant que moi. » Les jambes de M. Dupasquier le portaient encore à travers ses appartements, de dos de chaise en dos de chaise, sa main gauche aidée d'une canne qui ne le quittait jamais. Ses yeux ne valaient presque plus rien. Il ne voyait, disait-il, que du noir et du blanc devant lui. Mais son ouïe était restée d'une acuité étonnante, bien qu'il s'en plaignît sans cesse, et il fallait faire grande attention quand on parlait en sa présence.

Dieu lui avait accordé de longs jours, afin de le punir, disaient les uns, afin de lui donner le temps de s'amender, disaient les autres ; car il ne manquait pas de ces gens que Montaigne appelle des contrôleurs ordinaires de la sagesse divine, empressés à découvrir ses dispositions occultes et immuables dans l'infinie variété et la décevante fluctuation des événements. Le docteur, interrogé, répondait :

— Vous dire comment il s'y prend pour vivre, je n'en sais rien. S'il vient à trépasser, je vous dirai de quoi il est mort. Mais il nous enterrera tous. Je le croirais même immortel s'il n'avait jamais vu de médecins.

Décadi aimait beaucoup la maison de M. Dupasquier. Elle était située aux abords de la ville, au lieu dit la Crapaudière, près d'un étang plein de joncs

et de libellules. La façade basse, percée de larges fenêtres à carreaux étroits, ployait sous un comble énorme, où d'antiques lucarnes arrondissaient leurs moulures, pareilles aux bras d'une ménagère qui met ses poings sur ses hanches. Contre le mur, une clématite, de l'espèce appelée Berceau de la Vierge, se chamaillait avec un très vieux rosier qui prétendait garder et embellir la porte à lui seul. Mais la clématite, sachant bien que la coquetterie des roses n'est plus de mise pour la demeure d'un centenaire et qu'un petit air douillet lui convient mieux, finissait par tout couvrir sous ses houppettes de soie blanche.

Le jardin, au bas d'une colline, touchait le parc des Dames Auxiliatrices dont on apercevait le couvent sur la hauteur, près du cimetière. Fort beau jardin, et pourtant, l'Impie qui frisait la centaine et pouvait tout juste faire le tour d'un carré de fraises, au bras de sa cuisinière, quand il n'y avait pas trop de vent, le trouvait exigu et ne s'en consolait pas.

Sa vie s'était épuisée en vains efforts pour l'agrandir, en achetant les terrains de la côte, qui lui auraient donné le parc de ses rêves, avec une terrasse tout au sommet et une vue superbe sur la vallée. Les biens ecclésiastiques demeuraient inexpugnables. Ordres et congrégations s'étaient succédé, hommes ou femmes, suivant les époques ou les législations, et lorsque, à peu de temps de là, les Maristes successeurs des Ursulines avaient été chassés par les décrets, les Dames Auxiliatrices les avaient remplacés, sans que les hommes d'affaires de M. Dupasquier eussent

jamais pu savoir comment elles s'y étaient prises.

La ville en jasait. On plaignait, en riant, la malchance singulière de ce richard qui devait, paraît-il, sa fortune aux biens de l'Église. Certains demandaient si ce n'était pas pitié de voir ce vieillard qui n'avait plus ni yeux, ni jambes, s'acharner ainsi pour une montagne et pour un panorama. Il l'aurait sa côte, il l'aurait sans tarder ! Mais ce serait un peu plus à gauche, avec deux mètres de terre sur le ventre... Lui, tenait bon jusqu'à son dernier souffle. Et Décadi l'entendait souvent gémir devant son grand-père ou se répandre en sarcasmes contre « ces sectateurs de la superstition qui vont élever des murailles comme des bastilles, pour se cacher le soleil, dans des endroits où les citoyens raisonnables pourraient admirer les beautés de la nature » ; contre « ces saintes filles qui font profession de n'aimer que les biens célestes, et qui témoignent tant d'attachement pour ceux de ce bas monde. »

— Va jouer au jardin, mon enfant. Va voir ce que fait Thomas. Va t'amuser avec Mamlouk, disait le grand-père, quand les propos du Thermidorien devenaient par trop hétérodoxes et offensants pour les oreilles pieuses.

Décadi n'aimait guère qu'on l'invitât si instamment à se donner du plaisir. Il sentait qu'il en laissait derrière lui. L'Impie fulminant lui offrait un spectacle qu'il ne voyait pas tous les jours. Mais le grand-père n'avait jamais à répéter un ordre. Sachant ce que signifient les mots, et qu'un enfant gâté est un enfant cor-

rompu, il ne gâtait pas son petit-fils. Décadi apprit de bonne heure à obéir.

Un tour de jardin suffisait à lui faire oublier les Dames Auxiliatrices et leur amour des biens terrestres.

Thomas, le jardinier, connaissait toutes ses fleurs par leurs noms latins. Quand il avait dit avec componction : *salvia rutilans*, les sauges semblaient à Décadi d'un plus beau rouge. Thomas avait pour femme Jacqueline la cuisinière. On les appelait couramment, dans le pays, Thomas et Jacqueline Dupasquier, tant ils appartenaient à cette maison où on les voyait depuis si longtemps. Une grande gamine de douze à quatorze ans, une enfant trouvée, surnommée la Gigue, servait de souillon. Mamlouk, un beau terre-neuve, complétait la maisonnée.

Jacqueline ne pouvait pas voir Décadi sans joindre les mains d'attendrissement sur son exubérante poitrine et faire mine de pleurer. Mais dès que la Gigue l'apercevait, elle lui tirait méchamment la langue et s'enfuyait en montrant ses longues jambes sales. Décadi se tenait à quatre de lui courir sus et de lui crêper le chignon. Puis, il pensait : « Quel dommage ! Si elle avait le temps et si elle était gentille, nous jouerions à Geneviève de Brabant. Je ferais le cruel mari et Mamlouk ferait la biche. » Mamlouk aurait fait assurément tout ce que Décadi aurait voulu, bien qu'il ressemblât aussi peu que possible à une biche.

— Thomas ! criait Décadi.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon petit monsieur?

— Dites-moi à quoi ressemble Mamlouk?

— Mamlouk?... Mais il ressemble à Mamlouk. A quoi voulez-vous qu'il ressemble? D'abord, il n'a pas son pareil, ce chien-là.

— Vous ne trouvez pas, Thomas, qu'il a l'air d'un lion?

— Oui, si on veut... Quand on le regarde, comme ça, de côté.

— Et à un dromadaire, Thomas? Vous ne voyez pas qu'il bave comme un dromadaire du cirque?

— Ça oui... Mais voyez-vous, à bien le regarder, c'est encore à un chien qu'il ressemble le plus.

Si la grande colère de M. Dupasquier durait encore au retour de Décadi, on l'envoyait à l'autre bout du salon ou dans la bibliothèque.

L'immense maison ouvrait devant lui des profondeurs mystérieuses. Il en faisait son domaine, furetant dans tous les coins, explorant chambres, greniers, réduits, escaliers dérobés que n'avaient peut-être pas toujours foulés, du temps de nos grand'mères, les pieds de l'Innocence. Personne n'eût soupçonné du dehors des êtres aussi spacieux. Les architectes de jadis avaient de ces secrets qu'ont perdus nos fabricants de boîtes à mouches.

C'est là que Décadi prit contact avec le plus aimable des arts, celui qui orne et ennoblit la demeure de l'homme. Il n'y avait rien chez M. Dupasquier qui ne fût beau, à sa juste place, dans le cadre voulu et d'un goût parfait.

Les dorures luisaient doucement dans la pénombre solennelle. Une odeur des plus distinguées, entre poivre et vanille, émanait des meubles. Décadi se croyait transporté dans le château merveilleux du marquis de Carabas. Il envoyait des baisers aux bergères de porcelaine qui lui souriaient du haut de leurs pendules. Il tirait la langue aux magots chinois qui lui faisaient la grimace derrière leurs vitrines. Il avait des amis et des ennemis sur les cheminées et les étagères.

Mais tentures, canapés et bibelots le séduisaient moins que les tableaux qui couvraient les murs. M. Dupasquier lui avait depuis longtemps « expliqué » les portraits, presque tous portraits de gens de robe, à mine sévère, portant rabat et barrette, et posant la main sur une pile de livres. On avait beau les lui donner pour des magistrats, il savait fort bien, par la rumeur publique, à quoi s'en tenir : c'étaient des prêtres, et parmi eux, se trouvait le père de M. Dupasquier.

On lui avait encore appris, de certains tableaux, qu'ils provenaient de l'école italienne. Or, pour lui, tous les Italiens portaient un chapeau pointu et jouaient de l'accordéon. Il admirait qu'ils fissent d'aussi belles choses dans leurs écoles.

De violents éclats de voix l'arrachaient à sa contemplation, et il revenait en catimini, écouter la discussion des deux vieux.

Des bruits insolites retentissaient soudain. Le grand-père sursautait et M. Dupasquier criait, en frappant de sa canne les pieds du fauteuil :

— Voilà le Petit Poucet entre les jambes de l'Ogre. J'ai peur, j'ai peur... Je crois aux contes, vous savez. L'Ogre finit toujours mal... Holà ! qui que tu sois, ange ou démon, par la vertu de ma petite baguette, sors !

Et Décadi sortait à quatre pattes, secouant les longues boucles frisées qui lui tombaient sur les yeux et riant de toutes ses dents.

— Je ne ferai jamais rien de ce gamin ! criait le grand-père. Veux-tu te relever? Veux-tu te tenir comme il faut? Je ne t'emmènerai plus avec moi.

— Laissez-le donc. De quoi vous plaignez-vous? J'ai reçu dans ma vie des visiteurs plus gênants. Il y en a que j'aurais bien voulu voir sous les fauteuils... Allons viens, Décadi, enfant de l'Espérance, viens me dire ce que tu feras quand tu seras grand.

— Moi? répondait le moutard, je serai missionnaire.

— Où iras-tu prêcher?

— Chez les sauvages.

— Et tu iras loin pour en trouver?

— Très loin.

— Et tu n'auras pas peur?

— Pas peur.

— On dit « monsieur », mon enfant, chuchotait le grand-père. On dit : « Non, monsieur, je n'aurai pas peur. » On finit ses phrases quand on parle.

— Laissez-le donc. Je ne crains pas la concision chez l'orateur. Et ce sont justement des fins de phrases qu'il me donne... Tout de même, à cet âge-là ! C'est sa mère qui lui... Ce n'est pas vous, Jean-Marie, je suppose?

— Hé ! il fera bien ce qu'il voudra, ou plutôt ce qu'il pourra. Mais j'aime autant, je vous avoue, le voir faire un missionnaire...

— ... qu'un sauvage ! achevait M. Dupasquier, avec un petit rire en bois très déplaisant à entendre.

— Et que fais-tu, en attendant, mon révérend père?

— Je chasse les demoiselles.

— Tu devrais dire les libellules, ce serait plus convenable à ta vocation.

— Mais, continuait Décadi, suivant son idée, il faut d'abord que grand-père me fabrique un beau chapeau avec des joncs, et puis, une carnassière. Maman m'a promis un beau cordon.

— Sans quoi tu ne prendrais rien. Tu me rappelles mon vieil ami, le baron Dureuil, qui envoyait chercher sa veste de chasse, quand il voyait un lapin. Le garde lui tendait son fusil. Impossible. Le lapin devait être tué dans les formes... Ce petit garçon aussi a le sens du rite. Il peut bien devenir ministre des autels.

Le grand-père regardait l'heure et se levait, avec la mine amusée de l'homme qui prépare son coup :

— Il faut faire un petit tour avant souper, disait-il. Le soleil tourne. Et puis, nous fatiguons M. Anacharsis. Viens, mon enfant, n'oublie pas ton béret... A moins que tu ne veuilles rester ici? Mais, au fait, je vous le laisse. Ne connaîtriez-vous pas un sauvage qui aurait besoin d'un missionnaire?

Les deux vieux se serraient joyeusement la main, en gens qui entendent raillerie, tandis que le marmot,

s'élançant vers son grand-père, se blottissait sous les pans de sa redingote.

Il était assez ami du faste et le modeste intérieur de ses parents ne valait pas celui de M. Dupasquier, mais il préférait encore vivre avec ceux qu'il aimait le plus.

V

HISTOIRES VRAIES

Rien ne rapproche autant les hommes que la similitude des occupations. Décadi et son grand-père n'avaient qu'à se promener et à jardiner ; l'un n'ayant pas encore commencé sa vie, l'autre ayant, autant dire, terminé la sienne ; puisque vivre, au sens courant du mot, c'est gagner de l'argent, ou du moins exercer une profession utile.

Décadi serait missionnaire ; c'était chose réglée. Mais avant de s'en aller catéchiser les sauvages, il devait lui-même apprendre son catéchisme. Le grand-père, ancien tailleur, avait amassé un petit avoir et était devenu rentier de l'État. C'est ainsi qu'il se qualifiait en signant ses lettres ; mais il en écrivait très peu.

Ils se promenaient donc à travers ces grasses campagnes et ces embouches savoureuses, où les bœufs charolais se prélassent, dans l'herbe jusqu'au ventre. Décadi poursuivait les sauterelles, fuyait devant les faucheux, cueillait des pâquerettes qu'il jetait quand il voyait des coucous, puis jetait les coucous quand il retrouvait des pâquerettes, grimpait aux échaliers

pour attraper les prunelles des buissons, et, dès qu'il apercevait une de ces grandes pierres plates, au sommet arrondi et poli à l'usage, dressées dans l'ouverture des haies pour permettre aux gens de passer d'une prairie à l'autre, courait s'y mettre à cheval et l'éperonnait furieusement, au grand dam de ses talons.

— Arrête, arrête ta monture ! criait le grand-père. Tu vas trop loin.

— Dis-moi combien j'ai fait de kilomètres.

— Cinquante.

— Dis-moi où je suis?

— A Perpignan.

— Bon ! disait Décadi en descendant. Je ferai le reste à pied.

J'imagine qu'il se rendait à Saint-Jacques de Compostelle.

En chemin, aux côtés de son grand-père, il écoutait des histoires. Le vieux lui racontait sa vie ; les vies bien faites devraient être ainsi divisées, à la manière des poèmes : tant de chants pour l'action, tant de chants pour le récit. Il lui parlait beaucoup de la Révolution dont il avait connu des témoins oculaires.

Décadi savait que le sujet n'était pas en faveur dans la maison de ses parents. On y considérait la *Marseillaise* comme « inconvenante », pour ne pas dire « impie ». C'est que les galopins de l'école laïque la chantaient pour narguer les prêtres ; des éducateurs nouveaux ayant alors trouvé le beau secret de faire d'un hymne national une insulte à la religion du pays.

Mais ce que le narrateur et l'auditeur cherchaient, dans les souvenirs de la fameuse époque, c'était moins des principes politiques ou sociaux, que les émouvantes péripéties d'un grand drame et les nobles exemples du courage humain aux prises avec des événements terribles. Décadi entendait sans se lasser l'histoire de Cadet Michaud, tambour des armées de la République ; ou celle de la pauvre fileuse qui cachait dans sa huche un prêtre insermenté ; ou encore celle d'une certaine demoiselle Melon de Saxy, sous les fenêtres de laquelle on flambait les archives des aristocrates du canton, et qui criait à sa servante, au risque de se faire guillotiner : « Ouvre, ouvre tout grand ! Que je sente une dernière fois cette bonne odeur de noblesse. »

Ces anecdotes assurément prenaient plus d'importance aux yeux de Décadi qu'elles n'en ont gardé dans la perspective historique. Son grand-père ne répondait pas non plus à toutes les exigences de la pédagogie moderne. Il lui parlait, entre autres, d'un certain abbé Nectoux qui tenait école dans la paroisse, sous Charles X, et qui était, paraît-il, janséniste. Or, comme il négligeait de définir le mot, Décadi prenait le jansénisme pour une infirmité naturelle, et croyait qu'on est janséniste comme on est asthmatique ou bossu. Hélas ! qu'il était loin de notre bienfaisante époque, où de savants universitaires expliquent aux petits garçons, dans les éditions classiques annotées, qu'un chêne est un arbre.

Aucune fable, aucun conte fantastique, n'avait autant d'attrait pour lui que les histoires de son grand-

père. Quand le vieux, au bout de son rouleau, voulait passer au Chaperon rouge ou aux aventures d'Ali-Baba :

— Non, non ! grand-père, criait-il, je veux que tu me dises des histoires vraies.

Par quelle orgueilleuse aberration Décadi pouvait-il prétendre n'enregistrer que des histoires vraies dans sa petite cervelle qui fourmillait de chimères, et qui transformait séance tenante en phantasmes vaporeux les plus solides données du monde extérieur?

J'ai honte pour lui de vous l'avouer, mais je compte sur votre discrétion : il voulait des histoires vraies pour en faire des histoires fausses.

L'âme de ce petit garçon habitait trois mondes à la fois : le monde regardé communément comme réel, où les humains s'agitent et donnent des exemples à suivre aux jeunes enfants ; puis, le monde des idées, si j'ose dire ; enfin et surtout, un monde de rêves qu'il formait lui-même d'une combinaison des deux autres, et où il avait la joie de se sentir aussi à l'aise qu'il se sentait à l'étroit dans le monde des idées pures ou des réalités.

C'était un esprit très peu géométrique, trop impatient pour descendre jusqu'aux premiers principes et trop faible pour se tenir fermement aux définitions ; c'était une âme de finesse, pour laquelle sentir et comprendre revenait à peu près au même, une âme fugace et capricieuse, comme celle d'un papillon ou celle du vieil empereur Adrien, *animula vagula, blandula*...

Elle visitait tour à tour, cette âme extravagante,

le paradis et l'enfer. La perfide enchanteresse qui amusait ses veilles, la livrait sans défense, la nuit, au spectre de la Grande Peur. Décadi rêvait que sa maman l'égorgeait !... Et telle était l'horreur de ses cauchemars que, chaque soir, avant de s'endormir, il suppliait son bon ange gardien de l'en délivrer.

Certes, il ne prenait pas le chemin de devenir un brillant réaliste. On eût dit que le grand jour des choses lui faisait mal, et qu'elles devaient être enveloppées dans la pénombre de son âme pour qu'il pût les supporter et en jouir. Les paysages, les impressions de nature lui entraient par tous les pores. Quand il voyait le soleil passer par une fenêtre, il courait au-devant, les yeux clignotants comme un chat, et se laissait chatouiller les cils par sa houppette de rayons. Mais il ne pouvait contempler deux minutes les scènes animées de la comédie humaine, sans avoir envie de s'enfuir, pour mieux les voir.

Avec quelle intensité il voyait les personnages dont lui parlait son grand-père, et avec quelle insouciance de toute saine critique il changeait l'histoire en féerie !

Quand il ne leur convenait pas de se promener à travers champs, ils faisaient un tour de ville, passaient devant le prieuré, le long de la rivière, où le linge des laveuses tremblait au vent frais sous les peupliers, et montaient l'avenue des platanes jusqu'au Trou Gaudin.

On appelait ainsi une sorte de ravine, située entre deux routes, du nom d'un ancien propriétaire, mort

vers 1830 ou 1840, le grand-père n'aurait su dire au juste, — mais cela vous est égal et à moi de même. Les masures les plus sordides qu'on ait jamais vues s'accrochaient aux flancs de cette ravine. Une vague population de bûcherons et de filandières y grouillait, parmi des volées de poules et des monceaux d'ordures. Quelque roulotte de bohémiens stationnait toujours aux environs. C'était un repaire effroyable de concubinage, de discorde et d'ivrognerie. M. le brigadier Rouquille, avec ses fidèles gendarmes, y faisait de fréquentes descentes, Décadi avait défense de jamais s'y aventurer seul.

Cette petite ville n'offrait pas que des spectacles édifiants. Hors du quartier des églises, des couvents et des chapelles, véritable Kremlin de la piété, la faiblesse humaine reprenait ses droits. Le Trou Gaudin était sans conteste *in partibus infidelium.*

La Justice et la Miséricorde y descendaient à tour de rôle, car le brave curé Gennetoye ne craignait pas d'évangéliser ces singuliers paroissiens, mais la Paix ne pouvait y séjourner longtemps.

Je crois que Dieu tenait là en réserve quelques-uns de ces archétypes que Platon a vus dans son sein. On y trouvait le père la Douleur, tout tordu de rhumatismes, et sa femme, la Grande Misère, qui n'avait d'autre métier que de vendre de porte en porte des cornuelles ou châtaignes d'eau.

Tandis que son grand-père, assis sur le dernier banc de l'avenue, causait en échangeant des prises avec le curé Gennetoye et M. Raminague, le juge

de paix, Décadi, brûlant de contempler des symboles face à face, poussait une pointe jusqu'à la ravine. On le rappelait aussitôt et il devait se rabattre sur un autre divertissement.

M. Mouterde, l'organiste, ne tardait pas en effet à survenir. S'il faisait mine de s'approcher, M. Gennetoye quittait immédiatement la place, sous prétexte d'affaires urgentes. Car le curé et l'organiste croyaient avoir à se plaindre l'un de l'autre, et M. Mouterde, à peine installé, entamait ses doléances, en termes parfaitement mesurés, mais sur un petit ton aigre-doux qui rappelait celui de M. Dupasquier parlant des Dames Auxiliatrices.

— Va t'amuser, mon enfant, va, disait alors le grand-père. Seulement, ne va pas au Trou Gaudin.

Comment voulez-vous que cet enfant ne cherchât point à se consoler par des fictions, quand on l'empêchait méthodiquement d'observer la réalité?

Après les promenades, jardinage. Et lorsque notre Décadi avait passé plusieurs heures à tripoter dans la terre, il rentrait si propre au logis, que la Nine emplissait la maison de clameurs et que la maman appelait sur lui les vengeances du ciel. Mais tout finissait par des caresses; dès que le gamin était débarbouillé, c'était à qui l'embrasserait.

Ainsi tout le temps de Décadi s'écoulait, comme celui du Promeneur solitaire, « entre de tendres soins et des occupations champêtres ». Élevé presque en fils unique, sa grande sœur étant en pension, et les

deux autres plus jeunes, qu'il avait encore quelque part au fond d'une chambre, ne tenant pas alors grande place dans sa vie, il croissait et se fortifiait de jour en jour, au milieu de femmes qui criaient très fort, de prêtres qui parlaient très bas, et de vieilles personnes qui étaient toujours polies, même quand elles ne voulaient pas être aimables.

VI

L'ENTERREMENT

Quand Décadi devait rester à la maison, il faisait ses délices de voir passer des enterrements.

Ce n'était point, chez lui, esthétique perversion de symboliste moderne ; ni même touchante morbidesse de ces romantiques polonais qui s'en allaient s'asseoir, pour méditer, sur les tombeaux du Père-Lachaise ; c'était classique et saine pratique d'un bon petit esprit français qui prend simplement, loyalement, son plaisir où il le trouve.

On prétend que les enfants ne s'ennuient pas. Ils s'ennuient à tel point qu'ils ne peuvent supporter ni repos, ni solitude ; que, n'ayant rien sous les yeux, qui ne leur soit cependant nouveau et attrayant, ils en épuisent le charme en un instant, pour voler, avec une frivolité inlassable, à d'autres objets qui les lassent et les dégoûtent aussitôt. En quoi je perçois, mon cher comte, un signe manifeste de la grandeur de l'homme. Avant d'avoir à s'agiter pour remplir le vide de son estomac, il s'agite pour remplir le vide de sa cervelle.

La cervelle de Décadi était insatiable d'images.

Il en avait de bien ternes autour de lui, mais sa vive imagination en rehaussait les couleurs.

Le vieux logis qu'habitaient ses parents donnait par devant sur une cour pavée, où quelques pots de fuchsias souffreteux et de chlorotiques hémérocalles s'étiolaient entre quatre murs, sans pouvoir jamais mourir. Il y avait, par derrière, une autre cour, entourée de remises, animée du roulement des camions et du va-et-vient des commis, avec des montagnes de sacs qu'il eût été si bon d'escalader, au milieu des nuages de poussière ! Mais l'accès en était sévèrement défendu à Décadi. Défense aussi lui était faite de muser ou de jouer dans les rues. Le monde des enfants se divisait, pour lui, en deux catégories : les « enfants des rues » et les « enfants sages » qui restent auprès de leur maman. Il méprisait un peu les premiers et plaignait un peu les autres.

Le matin, quand il ouvrait l'œil, les laitières et les jardiniers menaient grand tapage sous sa fenêtre, puis, trois carrioles passaient et midi venait. L'après-midi, régulièrement, les demoiselles de La Chaponnière se rendaient au salut, et après un certain temps, les mêmes demoiselles revenaient du salut ; puis, une carriole passait et la nuit venait. Et, tout le long du jour et de la nuit, la tour Saint-Hugues sonnait les heures.

Parfois, un homme de mauvaise mine, un balluchon sur le dos, entrait avec des airs sournois et déposait quelque chose sur la table de la cuisine. C'était des allumettes de contre-bande dont les paquets, encroûtés

d'une généreuse couche de soufre et de phosphore, ressemblaient à des champignons violacés. Elles étaient moins rétives que celles du gouvernement. Dès qu'on y touchait, le paquet flambait tout d'un bloc.

Et parfois aussi, au milieu du silence que le sellier semblait avoir peur de troubler, tant il allait doucement à carder son crin devant sa boutique, un glas tombait. La maman disait à mi-voix, sans interrompre ses occupations :

— Un mort...

Puis, quelques réflexions se croisaient, dans la maison active, par-dessus les fers à repasser, les plumeaux et les casseroles :

— Il a bien souffert... C'est une délivrance... On dit que la sœur est venue du Beaujolais... Elle va reprendre le fonds de commerce.

Alors, le gamin descendait les escaliers quatre à quatre, et, blotti derrière la porte de la rue, comme s'il se préparait à jouer à cache-cache, il attendait...

Des chants pleurards éclataient au loin. Quelques pigeons effarouchés voletaient au-dessus des toits. Le sellier rentrait ses chevalets, ses cardes, son crin, ses tire-points et s'enfermait dans sa sellerie. La pâtissière avançait sur le seuil de sa pâtisserie.

Et soudain, au bout de la rue, on voyait paraître un moucheron d'enfant de chœur, coiffé d'une barrette gigantesque qui lui rabattait les oreilles. Il appuyait sur le creux de son estomac une longue croix proces-

sionnelle dont il maintenait l'équilibre à grand'peine. A sa droite, un autre enfant de chœur, beaucoup plus petit, portait un bénitier aussi gros que lui-même. A sa gauche, un troisième enfant de chœur, presque imperceptible à l'œil nu, ne portait rien.

Derrière eux, suivaient le clergé et les chantres ; et parmi les chantres, le père Jolibois, surnommé Barbaro dans la paroisse, parce qu'il était toujours en retard sur le chœur et sur l'orgue, et qu'au plein milieu du psaume *In exitu*, il répétait obstinément *populo barbaro*. On le soupçonnait de faire de longues stations à l'auberge, avant les offices. Je comprends donc maintenant pourquoi il entonnait le psaume *Credidi* avec une telle énergie, que le gamin, croyant qu'il lâchait un juron, sursautait, effrayé et joyeux.

Derrière Barbaro venait le mort. S'il était de qualité, il montait le corbillard des premières classes, qu'un vieux cheval, les jambes empêtrées dans un caparaçon noir à larmes d'argent, les oreilles agacées par des pompons, tirait avec résignation, en se demandant quand on arriverait. Quatre panaches ornaient aussi le corbillard des secondes classes. Mais leur valeur ornementale très inférieure enseignait clairement l'inégalité des conditions humaines. Vous auriez dit quatre maigres volailles qui, après s'être flanqué une tripotée, se seraient réfugiées aux quatre coins du châssis, d'où elles se menaçaient encore en tremblant de toutes leurs plumes.

Si le mort était du commun, on le portait sur une civière, à bout de bras ou à force d'épaules. Comme le

bûcheron porte son faix de ramée, ou le moissonneur ses javelles, ou le boucher le mouton saignant, ainsi les croque-morts portaient le corps défunt. Et, suivant les inégalités du pavé, il tanguait et roulait, en grand danger d'imiter le mort de la fable et de casser la tête à son curé.

Quand le reste du cortège avait défilé, du mouvement mécanique des jacquemarts d'horloge, les femmes se mouchant très fort, les hommes bavardant derrière leur chapeau, Décadi demeurait bien deux minutes immobile. Il goûtait les détails somptueux ou pittoresques de ces pompes ; il en résumait mentalement l'ordonnance et l'économie. Il enviait la gloire de ces jeunes lévites, marchant en tête du peuple fidèle avec de beaux surplis amidonnés ; il rêvait de porter un jour une de ces barrettes vénérables... Puis, dans la rue devenue déserte, deux cris retentissaient soudain :

— Bébé !

— Maman ?

Et le bambin disparaissait de l'embrasure de la porte, comme une marionnette dont le rôle est fini et qui tombe au fond de sa boîte.

VII

LE TRÉSOR DE L'ÉGLISE

Il y avait, dans cette petite ville, une grande maison. Elle paraissait d'autant plus grande qu'elle s'élevait à l'entrée d'un faubourg, en un de ces endroits qui ne sont ni ville, ni campagne, et où les habitations des hommes se font de plus en plus basses, jusqu'à ce qu'elles aient l'air de rentrer sous terre.

L'immense façade alignait, sur quatre étages, un régiment de fenêtres, au-dessus d'une porte unique, monumentale.

Les gens parlaient — les gens parlent toujours ! — et Décadi, qui avait de bonnes oreilles, entendait.

Les uns disaient d'un ton confit que c'était le couvent des révérends pères jésuites, ancien noviciat, florissant jadis avant les décrets, et qu'on jouissait alors d'un spectacle bien doux et bien édifiant à voir cinquante ou soixante petits pères à la file, récitant leurs oraisons et menus suffrages, ou s'entretenant avec modestie. Les autres répondaient d'un ton hargneux que c'était une « jésuitière », qu'elle n'était pas vide, qu'elle ne le serait jamais, car « on avait beau chasser ce monde-là par la porte, il rentrait par la

fenêtre ». Aussi, notre Décadi voyait-il, la nuit, dans ses rêves, une nuée de jésuites s'abattre sur le toit, dégringoler hardiment le long des murs et s'accrocher aux volets, comme les lézards à la treille de son grand-père.

Il fréquentait là volontiers. C'était l'un des rares endroits où on lui permît d'aller seul, sans être accompagné de la grosse Nine qu'on lui donnait d'ordinaire pour garde du corps, à son grand déplaisir, car, infiniment débonnaire à la maison, elle se montrait, dans la rue, d'une tyrannie inexorable. Mais quand quelque roquet venait aboyer aux mollets du marmot, il était bien heureux de se ranger derrière les mamelons de sa garde, qui devenait alors, comme celle de Waterloo, « espoir suprême et suprême pensée ».

La maison abritait cinq ou six religieux. Ils y vivaient, je ne dirai pas sans tambour ni trompette, mais sans cloche ni harmonium ; le silence des jésuites important grandement à la sûreté de l'État.

Rien ne frappait plus vivement l'imagination de Décadi, que leurs muettes bénédictions du Saint Sacrement, célébrées, le dimanche soir, dans la chapelle, sur le parc.

Les dévotes se coulaient une à une par une petite porte entre-bâillée ; l'officiant ouvrait le tabernacle, restait cinq minutes en prière au pied de l'autel, récitait le *Tantum ergo* à mi-voix, puis, quand il avait béni l'assistance avec le ciboire, recouvert du pavillon, tout le monde s'éclipsait à la sourdine, tandis que le frère Moos, le portier, allait, en boitillant, éteindre les cierges.

Au sortir de ces réunions clandestines, la maman de Décadi affirmait se croire transportée à l'époque des catacombes, ce qui provoquait, entre elle et le docteur Dulait, les plus âpres discussions : le docteur soutenant que tout cela lui paraissait d'un burlesque achevé ; qu'il s'agissait de savoir si l'on avait, oui ou non, en France, la liberté des cultes ; que les pouvoirs publics trouvaient le moyen d'unir le ridicule à l'odieux ; que les citoyens ne sauraient bientôt plus distinguer la politique et la justice ; qu'enfin, les chrétiens se seraient bien passé de cette épreuve et qu'ils auraient besoin plutôt d'apprendre à pratiquer la franchise et le courage. Il parlait avec tant de chaleur et de si beaux gestes que le gamin quittait ses jeux pour venir écouter ; mais à peine commençait-il à comprendre de quoi il retournait, que sa maman le mettait à la porte.

Décadi connaissait toute la communauté. Le P. Hautefond, le supérieur, toujours souriant mais pressé, lui tirait, en passant, des coups de chapeau cérémonieux, comme à une grande personne. Le P. Volesvre, toujours de loisir au contraire, lui racontait des histoires de ses missions d'Amérique, que le docteur appelait, pour faire enrager la maman, « des histoires de l'autre monde ». Il confessait dans toutes les langues et les dames de l'Association des Mères chrétiennes ne perdaient jamais l'occasion de l'en féliciter.

— Mesdames, leur répétait-il avec bonhomie, en joignant les mains sur son ventre et en faisant le moulin avec ses pouces, l'abbé Maury disait à Joseph de Maistre que les langues sont une science d'imbécile.

Et un ancien écrivain, Rivarol, prétendait que le plus clair de leur profit est de nous donner plusieurs mots pour une idée. Quant à moi, religieux, si avec toutes mes langues je n'ai pas la charité, je suis comme une cymbale.

Sur quoi les dames :

— O mon père, vous n'êtes pas une cymbale, Dieu nous entend !

Mais le préféré de Décadi, entre tous ces jésuites, c'était le P. de La Sorbière.

Celui-là savait tout, comprenait tout, expliquait tout. Il était à la fois terriblement sévère et infiniment amusant. Quand il parlait, on ne pouvait ni soutenir son regard, ni détacher les yeux de sa grande bouche. La maman disait d'un ton définitif que c'était la distinction personnifiée. Et le jeune drôle qui, dans l'être le plus parfait de la création, finissait tôt ou tard par découvrir je ne sais quoi qui lui suggérait des comparaisons saugrenues et l'emplissait d'une joie maligne, n'éprouvait jamais, en la compagnie du P. de La Sorbière, qu'une joie très pure, faite de tendresse et d'admiration.

Durant une longue scarlatine que fit notre petit garçon, il venait chaque jour prendre de ses nouvelles.

Le patient s'ennuyait au lit. Il copiait, pour se distraire, des images pieuses, des Christs, entre autres, montrant au milieu de leur poitrine un cœur entouré de flammes. Les silhouettes se tenaient assez bien, mais de malheureux coups de crayon donnaient inva

riablement aux figures une expression lamentable d'égarement et de dégoût.

La maman sentait quelque gêne, devant un ecclésiastique, de ces produits d'art religieux, et les poussait prudemment sous l'édredon. Mais le P. de La Sorbière, avec l'aide de l'auteur, ne tardait pas à les découvrir. Il s'en montrait ravi. Il assurait que, au point de vue même de la plus chatouilleuse orthodoxie, on ne pouvait rien voir là de condamnable ; que cet enfant montrait vrairnent des dispositions artistiques étonnantes ; qu'ayant fort mauvaise mine lui-même, pour le moment, il peignait un peu le bon Dieu à son image, mais que c'était une façon comme une autre d'unir à son divin cœur un pauvre petit cœur soulevé par les dégoûts de cette vilaine fièvre et embrasé des flammes d'une sincère piété.

La Nine, ce soir-là, introduisit le père auprès du malade, en le priant d'excuser Madame qui se trouvait momentanément occupée, mais qui ne tarderait pas à venir. Le jour tombait. Elle posa sur la table une lampe allumée et sortit.

Décadi allait mieux. La période de fièvre touchait à sa fin, l'éruption avait cessé, mais il lui restait par tout le corps de grandes taches roses qu'il entendait qualifer de « plaques érythémateuses » et autres noms effrayants. Le régime lacté, que le docteur appliquait triomphalement, n'était plus guère à son goût. La solitude et l'inaction lui pesaient. Il ne souffrait plus de la gorge, il souffrait d'impatience et d'inquiétude.

— Voyons, dit le père, que devient mon petit lépreux de la cité d'Aoste?

— Ah! fit Décadi en branlant la tête, encore quarante jours!

— Eh bien! mon enfant, c'est le temps que Notre-Seigneur a passé au désert.

— Et puis, je vais desquamer! continuait Décadi, la mine sombre. Le docteur a dit à maman que j'allais desquamer! Je l'ai bien entendu. Qu'est-ce que c'est encore?

— C'est que tu vas peler comme un platane, que tu vas faire peau neuve comme un serpent.

— Et qu'est-ce que je ferai de ma vieille peau?

— Tu la vendras au vieux Chinche qui achète les peaux de lapin.

— Ah! soupira Décadi, tout le monde se moque de moi, parce que je suis malade. J'aime mieux mourir tout de suite.

— Mon pauvre petit enfant! Te voilà comme le bonhomme Jonas, comme le bûcheron de la fable, comme Mlle Cuchenille. C'est étonnant ce qu'il y a de gens qui veulent mourir... Mais le bon Dieu est le maître de notre vie et de notre mort.

— Qui c'est, Jonas? demanda Décadi.

— C'est celui qui a été avalé par la baleine.

— Oh! je sais... C'était dans la mer, n'est-ce pas?

— Oui, c'était dans la mer.

— Je voudrais bien voir la mer. C'est beau. C'est une grande rivière qui fait le tour de la terre et qui coule toujours.

Le père sourit, à cette idée que la géographie de l'enfance est aussi l'enfance de la géographie.

— Offres-tu bien au bon Dieu toutes tes souffrances? demanda-t-il.

— Oui, mon père, je les mets là dedans.

— Qu'est-ce que cela? s'écria le jésuite, apercevant sur le lit une boîte que Décadi lui montrait.

— C'est le Trésor de l'Église... Je dis au bon Dieu : « Je vous donne tout. » Mais je voudrais bien guérir vite.

Sans dire mot, le père prit la boîte, une ancienne boîte d'amidon, au couvercle grossièrement percé, à la manière d'un tronc d'église. Il l'ouvrit avec hésitation, comme on ouvre l'écrin d'un joyau très précieux. Elle était pleine de petits ronds de papier, portant des chiffres et des signes inconnus.

Décadi avait entendu parler de la Communion des saints. Il inscrivait ses prières et tenait bon compte de ses souffrances...

Des pas résonnèrent à la porte. Le jésuite reposa vivement sur l'édredon le Trésor de l'Église. Le docteur Dulait entra.

— Voilà le médecin des corps ! dit-il en jetant sa canne sur la chaise longue et son chapeau par-dessus ; puis, se tournant vers le jésuite auquel il tendait la main : Et voici le médecin des âmes. J'ai bien l'honneur, mon révérend père. Madame n'est pas là, me dit-on? Nous allons donc voir ce petit bonhomme.

— Bonsoir, docteur, dit le P. de La Sorbière. Je ne vous demande pas de vos nouvelles. Il me semble

toujours qu'il y a un peu d'impertinence à demander à un médecin comment il va.

— Vous avez raison, mon père. Mais non plus, je n'oserais jamais demander à un homme d'Église où en est la santé de son âme.

— Il serait plus gênant pour lui qu'elle fût mauvaise... Mais si, comme médecin des âmes, je vous demandais des nouvelles de la vôtre?

— De la mienne?... De mon âme? Ne vous en inquiétez pas. Elle cherche ; elle fait ce qu'elle peut... Si vous croyez que je me résignerai jamais à l'enfermer dans vos boutiques !...

Il levait les bras aussi haut que possible et ses breloques sonnaient sur son gros ventre. Mais comme il était bon homme, au fond, bien élevé, et qu'il tenait à l'estime du religieux, il se radoucit vite et conclut d'un ton conciliant :

— Alors, vous enseignez à ce bambin l'usage des maladies, comme dirait Pascal? Moi, j'essaie de lui apprendre à s'en débarrasser... Quel homme, que ce Pascal, n'est-ce pas?

— Très grand ! dit le père, avec un sourire où il y avait une dose égale d'ironie et de bonté. Mais voyez-vous, docteur, sa grande fortune, aujourd'hui, est de fournir aux croyants et aux incroyants l'occasion de se faire réciproquement des politesses.

— Qu'est-ce que je vois là? s'écria l'autre, heureux de trouver une diversion, et s'approchant pour examiner la boîte de Décadi. Un nouveau jouet?

Le P. de La Sorbière le devança. Il étendit la

main sur le Trésor de l'Église, comme pour le défendre d'une profanation.

— Laissez, docteur, laissez. Vous ne comprendriez pas ce jeu-là.

— Dites-moi au moins ce qu'il y a dans cette boîte !

Décadi allait parler. Le père mit un doigt sur sa bouche, lui fit un signe amical, et tendant la main au médecin :

— Allons, il ne faut pas donner plus de temps qu'il ne convient aux œuvres de miséricorde. Veuillez donc m'excuser auprès de madame, si je ne la rencontre pas en sortant. Au revoir, docteur. Soignez bien cet enfant. Le bon Dieu le guérira.

Le lendemain matin, quand le P. de La Sorbière, célébrant sa messe, en arriva au *Memento des vivants*, et voulut recommander à Dieu ceux qui lui étaient chers, il revit en pensée la petite figure de Décadi, toute fripée, sur le grand oreiller, et la boîte d'amidon, et les bras convulsifs du docteur, d'où les manchettes menaçaient de s'envoler...

Et, moitié prière, moitié méditation, il disait en son cœur fervent :

« Si les âmes ne veulent plus de votre boutique, Seigneur, où trouveront-elles un abri, pour s'y cacher au jour des maux? « Car le passereau s'est trouvé une « demeure, dit votre Psalmiste, et la tourterelle un nid « pour y couver ses petits. » Elles monteront très haut sous le grand ciel froid, pensant rencontrer des régions lointaines où les sentiments supérieurs des cœurs

humains se rejoignent et s'unissent en une indicible charité. Mais plus d'une gèlera en chemin... Recueillez-les dans votre maison chaude. Ramenez les égarés à la communion de votre amour. Rendez-les participants de ce trésor précieux que nous enrichissons par nos douleurs.

« Et bénissez ce petit enfant qui vous donne tout. Il vous fait la plus belle prière que vous ait faite le plus grand géomètre de France. Dans l'infini de votre cœur, vous mettez, ô mon Dieu, le cœur du grand Pascal et le cœur d'un petit enfant. Chaque âme a quelque chose à vous donner. Les plus grandes sont celles qui vous donnent le plus ; et, moins difficile que les hommes, vous prenez bénignement tout ce que l'on vous donne... »

Le souvenir de cette boîte naïve le poursuivit tout le temps de l'office divin. Il voyait l'ange du Seigneur la porter sur l'autel sublime, avec les prières des saints et les souffrances des humbles, devant l'ineffable Majesté...

VIII

LA BATAILLE DE LÉPANTE

Décadi avait enfin commencé ses études primaires. Ses parents venaient de le confier aux bons frères de la Doctrine Chrétienne, surnommés par le commun peuple « frères quat' bras » à cause des fausses manches de leur manteau, et « frères ignorantins » par des gens qui, à la vérité, sont plus savants qu'eux mais ne sauraient peut-être pas supporter aussi dignement et utilement un petit savoir. Chaque jeudi, jour de congé, il allait, dans l'après-midi, rendre visite aux pères jésuites.

Il traversait, en gambadant, la cour plantée de tilleuls argentés qui répandaient, sur la fin de juillet, une odeur délectable. Avec la fleur de ces tilleuls sa maman lui faisait des infusions embaumées qu'elle versait dans un bol de lait où il trempait une grosse tartine. Car le médecin avait dit : « Ni café, ni thé, ni rien d'excitant. Vous lui donnerez, madame, du lait : du lait le matin, du lait à quatre heures, du lait avant de le coucher ; du lait, du lait, du lait. »

Il pénétrait ensuite dans un énorme vestibule que surveillait, de son gros œil carré, le guichet du frère

portier. Et derrière la vitre de ce guichet, à croupeton sur un établi de tailleur, semblable à un spécimen de muséum dans sa vitrine, le frère Moos était exposé, grandeur nature, le dos arrondi, ses lunettes au bord du nez, un bout de fil lui pendant au coin des lèvres, et il faisait signe au gamin qu'il lui couperait le cou avec ses grands ciseaux, s'il venait fourrager dans sa corbeille.

L'autre passait avec dignité, sans plus demander de renseignements, puis, après avoir longé des corridors sans fin, fleurant une lointaine odeur de réfectoire, s'arrêtait devant la porte du P. de La Sorbière.

Il examinait d'un air grave la tablette énumérant tous les endroits possibles où peut se trouver un père jésuite, durant son pèlerinage sur la terre : *A la chapelle, Au parloir, En retraite.* Si la bobinette pendait à la ficelle, le père était chez lui. Décadi frappait, le cœur tout à coup barbouillé d'une secrète émotion ; il entrait, et le dialogue suivant s'engageait :

— Bonjour, mon père. Comment allez-vous?

— Bonjour, mon enfant. Merci. Et toi? Six fois six?

— Très bien, mon père. Trente-six.

— Six fois huit?

— Quarante-deux.

— Non, non ! Quarante-huit. Voyons ! Neuf fois sept?...

Et la table de Pythagore voltigeait en morceaux aux quatre coins de la chambre ; les deux champions essoufflés s'approchant et s'éloignant tour à tour l'un

de l'autre, se défiant du regard, et si absorbés par cette joute des nombres, qu'une belle fois ils n'entendirent pas la porte s'ouvrir et le P. Garbasse entrer.

Le P. Garbasse habitait la chambre voisine. Il était aussi gros que le P. de La Sorbière était mince. Un vieil asthme le tourmentait. Il reniflait du tabac en soufflant. Décadi le comparait, en son for intérieur, à une locomotive éternellement sous pression et qui n'arriverait jamais à démarrer.

— Oh ! qu'est-ce qui se passe? cria le nouveau venu. Voilà qu'il me tombe des chiffres sur la tête. Bonjour, mon père. Cet enfant est-il sage?

Et le gamin qui, sous les grands yeux limpides du P. de La Sorbière, dépouillait toute superbe de conscience et n'aurait jamais osé dire s'il était « digne d'amour ou de haine », répondit hardiment ;

— Oui, mon père, je suis sage.

— Tu es sage ! Quel est ton défaut capital?

— La colère ! cria Décadi, croisant les mains derrière son dos.

— Voyez-vous ce petit coq ! Sait-il au moins ses départements? Charente-Inférieure, chef-lieu?...

Mais le P. de La Sorbière s'interposa :

— Il les sait, il les sait, mon père. Je voudrais qu'il fût aussi fort en mathématiques. Mais croyez-vous que l'étude des départements soit un antidote contre le vice de colère?

— Et du latin? En fait-il? demanda le P. Garbasse qui répondait très souvent par des questions.

— Je sais le *Suscipiat,* dit le petit garçon.

— Et qu'est-ce que cela veut dire en français : *Suscipiat?*

Le P. de la Sorbière intervint encore :

— Cela veut dire, expliqua-t-il, en fixant Décadi et en donnant à sa voix des inflexions de majestueuse ferveur : « Que le Seigneur accepte de tes mains ce sacrifice, pour la louange et la gloire de son nom, et aussi pour notre profit et celui de toute la sainte Église. » Puis reprenant son ton habituel : Il ne sert pas encore la messe. On le prend seulement aux bénédictions. Tel que vous le voyez, c'est un des meilleurs thuriféraires.

— Oh ! s'écria le P. Garbasse, c'est là qu'on ne doit pas être étourdi. Il faut bien faire attention avec l'encensoir. Si on allait le renverser, ce serait du joli.

— Certes, murmurait gravement le P. de La Sorbière, la main posée sur la tête frisée du moutard, de tous les appareils du culte c'est le plus difficile à manier. Il ne faudrait pas que cet enfant renversât la braise de son encensoir sur le tapis du sanctuaire...

— Pourquoi ne lui commencez-vous pas son latin?

— Je le lui commencerai sans qu'il s'en doute, n'ayez crainte. Voyez ce que dit Locke... Mais il est encore un peu jeune.

— On ne commence jamais trop tôt. Voyez Montaigne...

Et une discussion s'engagea à laquelle l'intéressé, réfugié dans un coin de la chambre, ne comprenait goutte. Il n'était assuré que d'une chose, c'est que le P. Garbasse devait avoir tort, puisqu'il soufflait en

répétant si drôlement : « Tatata, Locke, Locke... » et que le P. de La Sorbière avait raison puisqu'il discutait avec un sourire si aimable. Il courut à lui, et le tirant familièrement par la manche :

— Mon père, regardons des images.

— Je n'ose pas vous retenir, dit en riant le P. de La Sorbière à son contradicteur. Vous étiez sans doute très occupé. Nous vous avons dérangé avec nos mathématiques.

— Du tout, fit l'autre, moitié figue, moitié raisin. C'est à moi de m'excuser, mon père. Et mon travail qui m'attend! Je me demande ce que je fais là.

Quand il fut parti, le P. de la Sorbière alla chercher derrière le rideau jaune qui cachait sa bibliothèque, un énorme livre, souffla sur les tranches et le posa sur la table.

— Allons, en voilà des images. Tu ne penses qu'à regarder des images. Tu crois qu'il n'y a que des images au monde.

— Montrez-moi encore celle de l'autre jour, cette bataille. Qu'est-ce que c'était?

— Voilà que tu l'as déjà oublié? C'était la bataille de Lépante.

— Oh! oui, la bataille de Lépante.

— Bats-toi donc à ton aise avec les Turcs, mon ami. Je vais m'occuper d'autre chose.

— O mon père, regardez avec moi, s'il vous plaît. Je ne comprendrais pas tout seul. Il faut que vous m'expliquiez.

Et le P. de La Sorbière, inlassable de mansuétude, s'assit à côté de lui, et ouvrant l'in-folio juste au bon endroit, déploya l'admirable tableau. Le petit garçon s'y jeta des deux yeux, comme la mouette affamée plonge sous les flots de la mer, puis, relevant le nez tout à coup :

— Appelons le P. Garbasse.

— Pourquoi?

— Pour qu'il regarde avec nous.

— Il n'a pas le temps. Il travaille.

— Qu'est-ce qu'il fait?

— Il prépare une retraite, je crois. Du reste, les petits garçons bien élevés ne posent jamais de questions indiscrètes. Mais regarde la bataille, toi. Tu ne l'aimes plus?

S'il l'aime encore?... Dieu ! que c'est donc ravissant et terrible, tous ces bateaux qui se canardent à bout portant ! La plupart ressemblent à d'énormes sabots, inclinés en tout sens au gré des vagues. Les galéaces aux voiles aiguës raidissent leurs ailes d'oiseaux de proie. Les poupes pansues des vaisseaux espagnols se dandinent indolemment. Les proues se flairent du museau.

C'est le fort de l'action.

De gros nuages de fumée blanche, accrochés aux flancs des carènes, marquent l'ardeur de l'artillerie. Les galions se soulèvent et gonflent leur voilure comme des poules en colère ; les bancs des chiourmes se hérissent d'avirons comme des porcs-épics qui braquent leurs piquants. La mer tumultueuse gronde du bas

abîme, elle crache sous les boulets qui la criblent, et ses lames montent l'une sur l'autre, aussi pressées qu'une troupe de chiens qui accourent vers une bagarre.

Nauchiers et fadrins s'évertuent à la manœuvre ; les petits mousses se trémoussent, plus agiles que des moucherons, dans la toile d'araignée des haubans. Les bombardes rugissantes rompent les vergues, fracassent les trinquets, font sauter les hunes. Ici, le feu triomphe : tous les Infidèles vont brûler. Là, ce navire est en mauvaise posture, sa coque se fend par le milieu : tous les Fidèles vont se noyer. Les banderoles tournoient, les pavois frissonnent, et les oriflammes, au sommet de la mâture, ouvrent un immense bec d'oie qui claironne l'abordage aux quatre vents du ciel.

Et, sur la galère amirale, portant sculpté en proue un ange qui souffle de la trompette, tout en haut du château d'arrière qui étage ses galeries chantournées jusqu'au couronnement où se dresse le fanal majeur et où se déploie le peneau de l'auguste maison d'Autriche, monseigneur don Juan, sa canne à la main, surveille la bataille et défie le Croissant en tirant sa barbiche.

Et, tout en bas, sur son chébec, entre deux négrillons qui l'émouchent avec une queue de cheval, entouré de ses janissaires, de ses eunuques, de ses muftis et de ses musaphiz, le capitan-pacha Muezzin-Zadé-Ali brave la Croix en frisant sa moustache...

— Pourquoi est-ce qu'ils ont ces bonnets? demanda Décadi. On dirait des pâtissiers.

— Ce ne sont pas des pâtissiers, mon enfant, bien

qu'ils aient le croissant pour emblème. Ils portent des turbans. C'est la coiffure des Turcs.

— Et ça? C'est un canard?

— Non, c'est précisément un turban qui flotte sur la mer. Le Turc est à l'eau. Tu vois?

— Il est mort? C'est bien fait, n'est-ce pas?

— Eh oui ! c'est bien fait ; il n'avait qu'à rester chez lui.

— Est-ce qu'il y en a beaucoup de morts?

— Pas mal. Attends que je regarde... Et le père jeta un coup d'œil sur les pages du texte. D'après cet historien, ils auraient perdu trente mille hommes.

— Est-ce qu'il faudra que je sache tous les morts, quand j'apprendrai les batailles?

— Tu pourras t'éviter cette peine, mon ami. Les historiens même n'en sont jamais bien sûrs.

— Et les Turcs, ils sont méchants?

— Ils l'étaient. Ils se sont un peu corrigés. Mais ils l'étaient beaucoup. Aussi, tout le monde est contre eux, tu vois? Voilà les Tours de Castille, voilà le Lion de saint Marc, voilà les Clés de saint Pierre, voilà les galères du pape.

Le pape? Cette fois, Décadi ne comprenait plus. Certes, il en entendait assez parler autour de lui, mais c'était bien pourquoi il n'arrivait pas à deviner ce que Notre Saint-Père le Pape pouvait avoir à faire au milieu de toutes ces galères.

Et le jésuite, voyant l'effort de sa pensée, inclinait jusqu'à lui sa haute intelligence. Il le guidait habilement par la main dans les régions spirituelles ; le

soulevant un peu, quand ils devaient gravir les sentes ardues de l'abstraction, puis, le posait sur des sommets d'où se déroulaient à perte de vue les miraculeux et consolants panoramas de l'historiosophie sacrée. Le mioche le suivait, ou plutôt l'écoutait jusqu'au bout, amusé par toutes ces figures nouvelles et bercé par la cadence du verbe, avec l'étrange sensation de perdre pied à chaque instant, mais de marcher quand même, de couler, de glisser, sans fatigue et sans but...

— Fais-tu des compositions françaises? demanda brusquement le P. de La Sorbière.

— Oh! pas encore. C'est les grands qui font des compositions. Nous, on fait des rédactions.

— Quelle différence y a-t-il donc?

— Les grands, on leur donne seulement le titre. A nous, on nous lit tout et nous racontons.

— Et qu'as-tu raconté, la dernière fois?

— Nous avions le *Jour des Morts*.

— Tu as eu une bonne place?

— J'ai été le dernier, dit le petit garçon en riant.

— Ah! par exemple. Explique-moi cela.

— Oui, j'ai dit que les arbres étaient plus jolis qu'en été ; que les feuilles sont jaunes ou rouges comme du sang, et que c'est très beau à voir. Et le frère Aventin a dit que ce n'était pas vrai, que la nature est triste, triste, le jour des Morts, parce qu'elle est en deuil.

— Alors, toi, petit malheureux, tu n'as jamais vu la nature en deuil?

— Jamais..., dit l'enfant dont les yeux agrandis se mouillèrent, tremblant de confusion et de sincérité.

Le P. de La Sorbière sourit comme il souriait quand il était content.

— Écoute. Tu vas me faire une rédaction pour moi. Tu vas me raconter la bataille de Lépante.

— Tout de suite ! cria l'autre enthousiasmé. Combien de pages?

Une horloge sonna. La père se leva, ferma le livre ; et touchant de ses deux doigts bénisseurs la joue brûlante du bambin :

— Plus tard. Voilà l'heure de l'examen. Va vite et applique-toi bien.

Il s'appliquait tant qu'il pouvait, mais la bataille de Lépante ne venait pas. Il la tournait de toutes les façons dans sa tête, préparait de grandes feuilles de papier, écrivait le titre à vingt reprises ; peines perdues ; son sujet l'écrasait. Il faut avoir passé par ce supplice pour le comprendre. Heureux, quatre fois heureux, ceux qu'aucun sujet n'a jamais écrasés !

On se demandait avec inquiétude, autour de lui, s'il n'allait pas devenir plus bête en grandissant, à le voir ainsi rester des heures, l'air endormi et parfaitement stupide. Et plus il tardait à faire cette rédaction, plus il sentait les données indispensables lui échapper.

On élevait ce petit garçon avec grande tendresse et grand soin, mais sans aucun raffinement d'esthétique ou de scientisme. Il n'avait ni beaucoup de jouets mécaniques, ni beaucoup de livres d'images. Du reste, comme la plupart des enfants, il préférait encore

trouver son amusement lui-même. Sa famille était abonnée aux *Annales de la propagation de la foi.* Les pauvres illustrations de ce pieux périodique lui paraissaient des plus piquantes. Le dimanche, quand on n'allait pas en promenade, on lui mettait entre les mains, pour apaiser sa turbulence ou assouvir sa curiosité, un indicateur des chemins de fer, un de ces *Livrets-Chaix* qui montrent, en dernières pages, des « palaces » avec vue sur la mer.

La bataille de Lépante se brouillait ainsi peu à peu à travers d'autres visions. Elle se passait en Cochinchine ou sur le lac Victoria, et don Juan d'Autriche logeait au Grand-Hôtel. Parfois, dans la solitude, ou l'obscurité complète, elle reprenait une mine plus authentique. Mais les bienfaisantes impressions d'art, puisées auprès du P. de La Sorbière, s'étaient altérées sous l'action d'une sensibilité trop ardente ; la belle gravure n'évoquait plus que des fantômes effrayants.

Quand il revenait seul de l'école, le soir, après une « retenue », — car il était puni assez souvent, — et qu'il descendait, pour entrer en ville, la grande avenue bordée de platanes séculaires dont les hautes branches formaient une voûte ténébreuse, la peur le prenait soudain. Caché derrière un de ces gros arbres, le capitan-pacha Muezzin-Zadé-Ali le suivait de l'œil. Alors, il filait à toutes jambes, son cartable lui battant le dos, sautait les tas de cailloux, cherchait une lumière à l'horizon, se recommandait chaudement à son ange gardien, invoquait toutes les puissances de l'amour

pour conjurer les terreurs des ombres, et disait entre ses dents : « O petites étoiles, je vous aime, je vous aime... »

Un après-midi d'été, il y avait classe de mathématiques. Décadi n'aimait pas cela. Au bout de dix minutes, il était devenu absolument insupportable. Frère Aventin, ce jour-là, ne plaisantait pas ; on attendait le frère inspecteur.

Le coupable descendit tous les échelons de la pénalité. Peines principales, accessoires et complémentaires, peines pécuniaires, afflictives et infamantes s'abattirent sur lui. Il reçut le maximum de lignes ; il dut rendre tous ses bons points ; il fut mis à genoux le long du mur, à genoux devant la chaire, à genoux derrière le tableau, ce qui correspondait à peu près à la déportation dans une enceinte fortifiée. Là, irrémédiablement perverti et dégradé, il n'avait plus qu'à s'étourdir par la forfanterie du crime et à narguer la justice. Mais chaque fois qu'il avançait la tête pour tirer la langue ou faire une grimace, la baguette vigilante de frère Aventin quittait les chiffres du tableau et lui tombait sur le nez.

Le soleil de juin, dardant par la fenêtre, brûlait ses mollets nus. Doucement, il se retourna et s'assit. Le tableau, posé dans un angle de la classe sur un grand chevalet, descendait presque jusqu'à terre. Les montants de ce chevalet, garnis de quelques bouts de ficelle, pouvaient rappeler vaguement, dans la pénombre, une mâture et des cordages...

Lépante !...

— Je vais gagner la bataille de Lépante. Je suis le capitan-pacha Sidi... Non ! Je suis chrétien... Je commande les flottes chrétiennes... En avant ! mes soldats...

Les opérations faisaient rage ; la craie sautait, volait sur le tableau, crépitant comme une grêle de balles ; frère Aventin criait comme un mufti ; un brouhaha grondait par toute l'école ; un branle de cloche annonçait l'arrivée du frère inspecteur.

Or, au moment précis où ce haut personnage pénétrait dans la classe, entouré de tout un état-major de bons frères, ne voilà-t-il pas qu'à l'effroi et grande admiration d'iceux, le tableau noir s'écroulait avec un bruit épouvantable ! Ou plutôt, la galère amirale sombrait et s'abîmait corps et biens, et le commandant des flottes chrétiennes, accroché au mât d'artimon, courait un extrême péril, car le capitan-pacha Muezzin-Zadé-Ali, qui le serrait de près, allait lui couper le cou avec son yatagan...

On ramassa le tableau et le petit garçon. Les bons frères en l'apercevant donnèrent des signes d'émerveillement. Il était blanc, comme un pierrot, de poussière et de poudre de craie. A sa vue, la classe fit silence, comme le monde à la face d'Alexandre.

Et lui, n'entendant plus le fracas de la bataille, brisé d'émotion et de honte, les yeux cachés derrière sa manche, il pleurait. Il pleurait tant, que le cœur du frère inspecteur s'émut, et que le digne homme lui

caressait les cheveux pour le calmer, ne comprenant rien à cet inconsolable chagrin.

Il eût bien moins compris encore, si on lui avait expliqué que Décadi venait de perdre la bataille de Lépante.

IX

DRAME JUDICIAIRE

Décadi, Grenouilli et Bidolet ne se quittaient pas. Ils faisaient, à eux trois, disait Mme Cuchenille, « le diable à quatre », et, quand elle les voyait de chez elle, au sortir des classes, passer en bondissant sur le trottoir, elle rabattait avec épouvante le rideau derrière lequel elle surveillait la rue.

Gaston Bidolet, fils unique du receveur de l'enregistrement, était de ces enfants dont on dit qu'ils ont poussé comme une asperge. Il avait les yeux morts, un teint de papier mâché, une complexion flegmatique, très éloignée de celle de Décadi. Décadi ne savait jamais combien de billes il avait en poche ; Bidolet le savait fort exactement. Décadi riait à tout propos, ce qui signifie hors de propos ; quand Bidolet jugeait à propos de rire, il prenait une moue douloureuse qui donnait envie de le battre.

Personne n'ignorait que M. Bidolet père apprenait l'anglais à son fils.

— Je le commence ! disait-il d'un air avantageux. Autrefois, j'étais très fort, mais j'en sais encore suffisamment pour le commencer. Voyons, Gaston. Dis-

moi : « Bonjour, papa », en anglais. Comment dit-on?

La froide figure de Gaston descendait au-dessous de zéro.

— Dis : « Bonjour, papa », en anglais, et je te donne un sou.

Gaston reculait de trois pas.

— Veux-tu bien dire : « Bonjour, papa », en anglais, ou je te claque?

L'orage crevait, et, sous une pluie de taloches, Bidolet fils détalait en criant tout d'une haleine : « Bonjour-papa-en-anglais ! Bonjour-papa-en-anglais ! » Il n'alla jamais plus loin. Comme nombre d'ouvrages humains, il fut longuement commencé, mais ne fut jamais fini.

Les Grenouilli habitaient, rue du Puits-Perdu, un immonde rez-de-chaussée sur cour, où huit enfants grandissaient dans une odeur de langes humides, de crasse tiède et de friture à la graisse. La mère portait, perpétuellement pendu à son poitrail flétri, un nourrisson inanimé ; elle ne parlait que sur un ton dramatique ou élégiaque ; d'inguérissables fluxions lui bouleversaient la physionomie.

L'excellente demoiselle Verduron, pleine de charité et de zèle, visitait souvent ce que le docteur Dulait avait surnommé « la mare aux Grenouilli ». Elle y apportait des bouillons et des médailles. Pas un petit Grenouilli qui n'en eût une au cou, très ostensiblement, et qui n'eût l'air d'être primé au concours.

— O ma pauvre dame Grenouilli, disait Mlle Verduron, vous êtes vraiment la mère des Sept-Douleurs !

— Pardon, excuse, mamzelle ! gémissait la bonne femme, j'en ai huit.

Car elle croyait, en sa simplicité, qu'il s'agissait de sa marmaille. Elle ne comptait même pas celui qu'elle attendait ; il y avait toujours anguille sous roche.

Grenouilli père travaillait au bois. Pour Décadi, qui cherchait sans cesse à découvrir dans la réalité les personnages de ses contes, il incarnait le pauvre bûcheron, papa du petit Poucet. Mais il figurait encore plus justement l'ingénieux Chat botté, si habile à combattre la mauvaise fortune. Les Grenouilli mangeaient de la carpe et du lièvre, aux époques de l'année où les bourgeois s'en passaient.

On voit que Lazare Grenouilli n'appartenait pas « au même monde », ainsi qu'aimait à dire Mme Bidolet, que ses deux jeunes camarades. Quand il venait chez Décadi, la Nine, qui osait à peine offrir un gâteau à « monsieur Gaston », taillait un quignon de pain pour « le gros Lazare » et lui faisait saucer l'huile des boîtes de sardines. Et cependant, ces trois enfants étaient aussi égaux que possible ; devant les autels, où ils servaient la messe avec une égale étourderie ; devant le tableau noir, où ils se montraient aussi incapables, l'un que l'autre, de mener à bien aucune opération mathématique ; enfin, dans la cour de récréation, où ils échangeaient un nombre de coups de poing bien compté.

Ils jouaient depuis longtemps « au voleur », mais le jeu, à la fin, devenait banal et fastidieux. Les gen-

darmes poursuivent les voleurs, les voleurs poursuivent les gendarmes ; les voleurs deviennent gendarmes, les gendarmes deviennent voleurs ; on voit cela tous les jours. Ce qu'on voit plus rarement, et qui est bien plus beau, c'est un « drame judiciaire », avec procès, condamnation, exécution « et funérailles ».

L'idée venait de Bidolet. Il était le seul des trois qui prît intérêt aux journaux ; son papa en recevait plusieurs et sa maman découpait les feuilletons. Il avait remarqué quelle place considérable occupent dans la vie publique les affaires de cours d'assises.

Les rôles se distribuaient le plus facilement du monde, sans donner lieu à aucun conflit d'attribution.

Grenouilli faisait le criminel. Nul ne lui aurait disputé cette qualité, tant elle éclatait dans toute sa personne. Il secouait sur son front sa grosse tignasse rude, remontait ses épaules carrées, et roulait des yeux d'une stupidité féroce et triomphante, qui laissaient assez voir combien il était fier d'être le criminel.

Décadi faisait le juge. Il aimait à se donner de l'importance, prenait volontiers des poses présidentielles, et imitait à ravir la manière dont M. Raminague, le juge de paix, prisait son tabac ; il se haussait sans effort à la dignité de la magistrature.

Bidolet faisait l'avocat. La fonction lui plaisait ; il s'y destinait de longue date, comme Décadi se destinait aux missions.

La mise en scène offrait plus de difficultés. On s'était bien procuré quelques vieilles nippes, susceptibles de représenter des toges des rabats et des toques, mais il

importait de réduire au strict minimum l'appareil de la justice, car toute l'école, attirée par une curiosité malsaine, aurait aussitôt envahi le prétoire. On se contentait d'une ancienne monture de lunettes, sans verres, dénichée Dieu sait où, que le juge et l'avocat se passaient à tour de rôle.

Donc, en un coin reculé de la cour de récréation, près des barres parallèles, ou même, — soit dit en vous respectant ! — près des cabinets d'aisance, Grenouilli que les gens de robe avaient réduit en leur pouvoir, après une chasse effrénée, comparaissait en jugement, les mains attachées par son mouchoir de poche. Décadi chaussait la monture de lunettes, reniflait une prise, et, fixant l'accusé avec des yeux terribles, car il allait sans dire que l'accusé était coupable, demandait :

— Qu'avez-vous fait?

Grenouilli possédait le physique d'un criminel, mais là se bornait tout son mérite. Le ciel lui avait refusé le génie inventif du mal. Il se souvenait vaguement d'avoir tué ou volé, sans trop pouvoir dire qui ou quoi.

Devant la déplorable médiocrité de son client, l'avocat haussait les épaules.

— Si c'est tout ce que tu trouves, t'es pas malin.

— Trouvez donc quelque chose, vous autres ! ripostait le criminel vexé.

— Enfin, c'est bon, déclarait le juge. Vous êtes un brigand, vous serez puni. Toi, Bidolet, défends-le vite, que je le condamne. Tu vas voir ce que je vais trouver comme condamnation.

L'avocat prenait alors les lunettes du juge et prononçait sa plaidoirie. C'était, par la clarté et la concision, le plus parfait modèle de ce genre oratoire.

— Il ne l'a pas fait exprès ! disait-il.

— Oh ! ça, je m'en moque ! s'écriait le juge.

Et, remettant les lunettes :

— Puisque vous êtes un brigand, Grenouilli Lazare, au nom de la loi, je vous condamne... je vous condamne...

On touchait au point délicat. Le jeu allait devenir vraiment intéressant et le drame entrer dans une phase qui comportait plus d'action que de discours. Or, l'avocat, le juge et le criminel, pleinement d'accord sur la condamnation capitale, différaient d'avis sur le mode d'exécution.

Du consentement des siècles, c'est à coup sûr le supplice du feu qui offre aux amateurs le plus réjouissant spectacle. Mais, outre que nos âmes affadies et nos mœurs débilitées ne nous permettent plus d'en goûter la saveur, les trois gamins n'auraient pu frotter une allumette sans attirer l'attention.

Bidolet et Grenouilli étaient partisans des tortures. Décadi n'en voulait pas. Sans avoir lu ni Beccaria, ni Montaigne, il sentait d'instinct que « tout ce qui est au delà de la mort simple est pure cruauté ». Il aurait dû savoir que les autres avaient les traditions pour eux. Une vieille histoire de France, qui traînait dans le bureau de son père, leur aurait fourni de bonnes recettes. Décadi passait des heures sur ces gravures pathétiques, plein d'effroi, de remords et de délecta-

tion. C'était, depuis le meurtre des enfants de Chilpéric jusqu'au supplice d'Urbain Grandier, en passant par les Pastoureaux, les mauvais Garçons, et les Camisards, un défilé, à faire dresser les cheveux, de gens égorgés, étripés, lardés, flambés, bouillis, rôtis, grillés, braisés, pendus par la tête ou par les jambes, tandis que le bourreau entretenait au-dessous un petit feu très doux...

— Peut-on laisser des choses pareilles entre les mains des enfants! s'écriait la Nine. On dirait la fin du monde.

Ce n'en était que le commencement. Du moins, le commencement de notre monde moderne qui, de progrès en progrès, dans l'art d'assassiner, nous a conduits jusqu'aux gaz asphyxiants.

Décadi ne voulait pas non plus qu'on jouât à la guillotine; la qualité d'émotion dramatique qu'elle procure lui semblait inférieure. Il trouvait la pendaison ridicule et finit par faire admettre le noble châtiment de la décollation.

Une simple trique servit de hache et Grenouilli fut décapité plusieurs fois avec un manche, jusqu'au jour où Bidolet, qui avait le secret des trouvailles heureuses, apporta en cachette un superbe morceau de carton neuf. On le découpa artistement; il en sortit une hallebarde aussi imposante que celle de M. Vernusse, le suisse de la paroisse. Ce devait être un régal que d'en recevoir un grand coup sur la tête.

Ce pauvre Grenouilli n'avait pourtant pas une tête

de gentilhomme. S'il avait vécu au bon temps, on l'aurait branché haut et court.

Son procès ne fut pas long. L'avocat et le juge le prirent bien vite entre eux, et le tenant chacun par un bras, le menèrent à la mort. Il marchait d'un pas assuré, semblable à un officiant, flanqué de son diacre et de son sous-diacre. Tous trois avaient une égale impatience d'inaugurer la nouvelle hache.

Arrivé au lieu de l'expiation, Grenouilli se jeta par terre, en suppliant qu'on prît soin de sa femme et de ses enfants. Ce n'était point là, de sa part, un mouvement très original ; Décadi le lui avait suggéré, chemin faisant, pour donner une note touchante au tableau.

— Ayez du courage, mon ami, dit le juge, avec une émotion mal contenue.

— T'inquiète pas, j'ai l'habitude ! répondit le condamné.

Puis, il s'agenouilla dévotement devant le tas de sable qui figurait le billot, mais tandis que Bidolet, transformé d'avocat en bourreau, retroussait sa manche d'un air inexorable, il se redressa encore, comme s'il eût oublié quelque chose, et cria impétueusement :

— Français ! Je suis innocent des crimes...

L'avocat-bourreau le saisit à la gorge, et, le secouant rudement.

— Misérable ! Tu as mérité vingt fois la mort.

Pendant ce temps, Décadi ronflant des joues et battant des poings, imitait les tambours qui cou-

vrirent les dernières paroles de Louis XVI, mais il se ravisa soudain.

— Tout de même, s'il est innocent, il faudrait peut-être attendre avant de l'exécuter... C'est bien facile à savoir. Je ne suis plus le juge, je suis l'aumônier des prisons ; je vais le confesser. Va-t'en un peu là-bas, Bidolet. L'avocat n'écoute pas.

— Mais si ! Je reste, l'avocat doit tout savoir.

— Jamais de la vie ! Et le secret?

— Mon papa dit que les avocats et les notaires, c'est comme les curés : ils sont tenus au secret. Et puis d'abord, je ne suis plus l'avocat, je suis le bourreau.

— Non, non, qu'il s'en aille ! criait Grenouilli, ou je ne me confesse pas.

Bidolet dut se résigner. On le vit se retirer à l'écart, l'air dépité et soupçonneux, puis, il se mit à siffler à tue-tête pour montrer qu'il se souciait comme d'une guigne de la confession de ce criminel.

Décadi s'assit par terre. Grenouilli s'agenouilla près de lui.

— Mon enfant, récitez votre « Confesse à Dieu ».

Et après un semblant de « Confesse à Dieu », le criminel entama une interminable série de menues fautes vénielles, sans qu'il fût question le moins du monde du grand crime pour lequel il avait mérité la mort.

— Hé ! là-bas ! criait le bourreau impatient. C'est bien long.

— Fais pas attention, il est bête ! murmurait l'au-

mônier. Allons, mon enfant, ouvrez-moi votre cœur.

— Eh bien, déclara le pénitent, tout ça c'était des blagues. J'ai rien fait du tout.

— Oh ! mais alors, mon cher enfant, si vous n'avez rien fait, il ne faut pas vous laisser couper le cou... Vois-tu? Bidolet ne regarde pas. Nous allons nous cacher. Il sera bien pris...

Sur quoi, le bourreau apercevant l'aumônier et le criminel prendre la poudre d'escampette dans une direction tout opposée à l'échafaud, courut vite ramasser la hache et se lança à leur poursuite en vociférant :

— Arrêtez, arrêtez ! Au nom de la loi, je vous arrête.

A l'instant, la cloche retentit. L'immense brouhaha de la cour se changea aussitôt en un bourdonnement étouffé d'où fusaient çà et là quelques piaulements aigus. Les deux fugitifs s'évanouirent dans le tourbillon de bambins qui s'engouffrait par les portes des classes.

Et Bidolet à bout de souffle, vint tomber criant encore : « Arrêtez ! Je vous arrête ! » dans les jambes de frère Aventin qui l'arrêta, lui, par les oreilles, empoigna la hache et en examina le fer avec une stupeur joyeuse.

— La voilà, ma feuille de carton dans laquelle je découpais mes bons points !... Nous en reparlerons, petit effronté. En attendant, vous me ferez cent lignes, pour vous apprendre à bavarder après la cloche.

Bidolet, ce soir-là, fut donc en retenue. Mais Décadi y fut aussi et Grenouilli n'y manqua pas.

L'avocat, le juge et le criminel purgeaient leur peine, côte à côte, seuls dans la grande salle triste, sous l'unique bec de gaz allumé. Et de temps à autre, à la porte, apparaissait la tête de frère Étienne, le cuisinier, un long cher frère, à figure de pierrot, qui surveillait les petits garçons punis, du même œil mélancolique dont il surveillait ses marmites.

Par une piquante coïncidence, dont je vous conjure de ne pas rapporter l'honneur à mon ingéniosité, car je vous fais là un conte véridique, l'avocat écrivait : « Je bavarde », le juge écrivait : « Je vole », et le criminel : « Je suis innocent. »

Décadi, en passant au tableau, avait aperçu, au bord de la chaire, la hache confisquée. D'un leste mouvement de chat, il avait essayé de l'escamoter. Mais frère Aventin voyait clair. Cent lignes !

Grenouilli, à la leçon d'histoire, interrogé sur les dernières paroles de Louis XVI, avait répondu sans hésitation :

— A moi, Auvergne ! Voilà les ennemis.

Frère Aventin avait parcouru toute la classe d'un œil sévère, mais comme personne ne bronchait :

— Non, c'est le chevalier d'Assas qui a dit cela avant de mourir. Voyons, Grenouilli. Dites-moi au moins pourquoi le chevalier d'Assas est mort. Il est mort pour... pour...?

— Pour l'Auvergne ! avait achevé Grenouilli, déchaînant cette fois sur tous les bancs un vacarme aussi

scandaleux que ceux du Palais-Bourbon. Cent lignes !

Il se prononçait beaucoup d'erreurs, dans la classe de frère Aventin, mais il avait la sagesse de ne tenir pour punissables que les erreurs ridicules, et pour ridicules que celles qui font rire trop fort.

X

L'ANESSE DE BALAAM

Le père Chinche, le chiffonnier, était un homme très dur à lui-même et à sa bourrique.

On racontait qu'il dormait sans draps, tout habillé, roulé dans une vieille couverture pouilleuse ; que les rats étaient maîtres absolus chez lui, trottaient à travers sa masure en plein jour, et qu'il leur mettait le reste de son écuellée de soupe, pour la nuit, sous son grabat.

La bourrique recevait, dans sa journée, plus de coups de bâton que de picotins. Elle allait au pas, humble et patiente, devant son maître qui parcourait les rues en criant tour à tour d'une voix plaintive : « Au pattier ! Au pattier ! » et d'une voix furibonde : « Hue ! bougresse. »

Elle s'appelait Manette. Les gens bien mis s'écartaient avec dégoût des hottes qu'elle portait accrochées à son bât. Les domestiques de bonne maison la toisaient d'un air méprisant. Les enfants de chœur la suivaient de loin, à prudente distance de la trique, en chantant : « Manette, *manet in æternum*... » sans se douter qu'ils faisaient d'un psaume de gloire une

injure atroce, car si l'injure la plus sensible est celle que l'injurié ne comprend pas, quand l'injuriant lui-même en ignore le sens, c'est alors qu'elle doit atteindre la plénitude de sa malice.

Décadi se mettait rarement de la bande. Il n'était guère injurieux de nature et, tout tapageur qu'il fût, éprouvait peu d'attrait pour les démonstrations publiques. Et puis, il se serait fait scrupule d'offenser un homme qu'il savait l'ami et le contemporain de son grand-père. Enfin, aussi haut que remontaient ses souvenirs, il entendait l'éternelle menace :

— Si tu n'es pas sage, on va te donner au père Chinche.

Et sans doute, il n'en était plus à croire qu'on pourrait le jeter dans les hottes de Manette, et qu'il s'en irait faire du papier de luxe avec les vieux linges, vieux drapeaux, hardes, chiffons, drilles et guenilles, mais il ne lui semblait pas encore invraisemblable d'être réduit, loin de sa maman, au service de ce terrible vieux, qui le nourrirait de pain sec et d'eau claire, en l'appliquant à des travaux pénibles, comme Peau-d'Ane ou Cendrillon.

Le sort de Manette l'apitoyait vivement. Il le comparait à celui de son chat Ferragus qui menait, à la maison, la vie la plus commode et la plus enviable qu'un chat puisse mener. Son grand-père lui expliquait alors qu'il en est des bêtes comme des hommes : les unes travaillent, les autres s'engraissent, et lui faisait remarquer que le chiffonnier était encore plus maigre que sa bourrique.

— A-t-elle froid, l'hiver? demandait le gamin.

— Elle n'a pas froid aux pieds, répondait le grand-père, elle a des sabots. Pour le corps, le bon Dieu lui a donné une pelisse qui commence un peu à se râper, mais qui tient tout de même. Et quand son patron la tape, ça la réchauffe.

Car l'hiver était venu, l'admirable saison où Dieu « donne la neige comme une laine et répand la brume comme une cendre ».

Quand on demandait à Décadi ce qu'il préférait du froid ou du chaud, il disait : le chaud.

— Et de l'hiver ou de l'été?

— L'hiver. Parce qu'en hiver on se chauffe.

Il était encore loin de cet âge malheureux où le froid se fait plus âprement sentir à la peau de l'homme et la pauvreté à son cœur. Il ignorait le prix du charbon et trouvait les feux allumés, le matin, en se levant. Surtout, il n'était pas de ces âmes sensuelles, qui se recroquevillent dès que le soleil se cache, qui ont besoin pour s'épanouir de voir les quatre éléments en goguette et regardent comme une prison maussade le coin de la cheminée, si propice aux rêveries ou aux méditations.

Décadi aimait l'hiver comme il aimait d'instinct tout ce qui lui semblait mélancolique ou souffrant. Et l'hiver le payait en retour du charme de ses joies intimes et des splendides surprises de sa magie. Car la nature hivernale est semblable à ces pauvresses des légendes qui sont des princesses enchantées ; elle jette

tout à coup les haillons de ses brumes, pour apparaître rayonnante de diamants, de dentelles et d'hermines.

Qui dira la jubilation de cet enfant, quand il pataugeait dans la première neige et la faisait sauter autour de lui, comme un moineau qui s'ébroue ; quand il s'y étendait tout du long, pour imprimer un bonhomme, ou qu'il la piquait de place en place, du bout de ses doigts réunis, pour imiter les pas du chien?

Qui dira son enthousiasme, lorsque, après avoir couru à travers le jardin, où les asperges, montées à graine, formaient de délicats entrelacs de filigrane, où les feuilles rouges des fraisiers, décorées des nielles du givre, scintillaient comme des bijoux, il revenait, ébloui et grelottant, le cœur en fête et le nez cramoisi, près du petit poêle de son grand-père, sur lequel grillaient des marrons et mijotait une boisson chaude?

Et qui dira les extases de son âme lorsque, au milieu de l'austère et chaste saison, les cierges de Noël s'allumaient? Noël, mystère de justice et d'amour, fête de la divine enfance, fête du monde entier qui tressaille devant l'avènement du Seigneur, apportant la rédemption à toute créature gémissante et asservie...

Or, vous savez bien, mon cher comte, qu'à Noël, les animaux parlent.

Décadi le savait, l'ayant appris, aux veillées, de la bouche même de la Nine. Son imagination aidant, il en était venu à se persuader que l'ânesse du père Chinche devait avoir beaucoup de choses à dire.

Aiguillonné par la curiosité et plus encore par le

secret désir de justifier une escapade dont le plan mûrissait peu à peu dans sa cervelle, il rôdait à travers la maison, de cette allure molle qui annonçait chez lui les équipées audacieuses, comme la bonace précède la tempête. Sa maman se trouvait alors en conférence avec Mlle Verduron au sujet de la messe de minuit. Il s'approcha.

— Maman, est-ce que les animaux parlent, la nuit de Noël?

— Oui, mon enfant. On le dit, du moins... Mais laisse-nous tranquilles, n'est-ce pas? Va t'amuser.

Deux minutes après, Décadi revenait à la charge.

— Dis, maman, si les bêtes parlaient, ça serait-il un miracle?

— Sans doute, mon ami.

— Un grand miracle?

— Oui, oui, oui, un très grand miracle. Presque aussi grand que si tu te taisais jamais, toi. Oh! que cet enfant me crispe! Je vous demande pardon, mademoiselle... Mais veux-tu bien aller à la cuisine!

A la cuisine, la Nine repassait. Des piles de linge tiède, d'une merveilleuse blancheur, s'érigeaient autour d'elle. Soufflant et suant à grosses gouttes, elle allait du fourneau à la planche, portant son fer à son oreille comme pour écouter s'il était chaud à point, et le linge s'écrasait sous sa poigne robuste en répandant une petite vapeur aigre-douce. Ferragus, juché sur une chaise, raide, la tête en arrière, dans une attitude de haute approbation, suivait chacun de ses mouvements par-dessous ses longs cils clignotants, et

semblait ronronner : « En vérité, cette femme a un coup de fer unique ! »

Décadi fit plusieurs fois le tour de la table, puis, demanda soudain, d'une voix doucereuse :

— Aurez-vous bientôt fini cette boîte d'amidon, ma bonne?

— Jésus Dieu ! je viens à peine de l'entamer. Pensez-vous que l'amidon ne coûte rien à votre maman? Que voulez-vous faire de cette boîte?

— C'est pour mettre mes bons points.

— Vous en gagnez donc tant que cela?

— Non, mais si vous me donniez cette boîte, j'en gagnerais pour la remplir.

Et il continua sa promenade d'un air si rêveur, que la bonne femme finit par lui demander :

— A quoi songez-vous donc, mon beau?

— Je me demande, repartit le gamin, en dévisageant Ferragus, si les animaux parlent.

— Sûr qu'ils parlent !

Et comme Décadi restait interloqué par l'énergie de cette affirmation qui aurait dû le satisfaire pleinement s'il avait cherché la vérité avec un cœur droit, elle ajouta :

— Voyez donc les chiens, les chats... ça aboie, ça miaule.

— Ma pauvre Nine ! riposta le gamin, avec une moue de pitié. Ils parlent, si vous voulez, mais ils ne disent rien. Ça ne veut rien dire ce qu'ils disent.

— Oh ! alors, pour ça ! s'écria la Nine, y a plus d'un homme qui sont comme eux.

Décadi vit bien qu'il n'en tirerait rien de sensé. Mais le P. de La Sorbière possédait certainement sur la question des lumières spéciales.

Il le trouva au bas du grand perron, arrêté par M. Bémol qui lui expliquait quelque chose en manœuvrant ses dix doigts, comme s'il eût montré les marionnettes. Le bon jésuite l'écoutait, courbé en avant, les mains faufilées sous ses manches, battant la semelle dans la neige pour se réchauffer les pieds, et acquiesçant par de grands signes de tête qui auraient dit à tout autre : « Oui, entendu, parfait, compris, mais de grâce ! laissez-moi filer. »

M. Bémol, vieux garçon riche, quoique non certes désœuvré, car il était au contraire « dans les œuvres » jusqu'au cou, jouait un rôle des plus actifs parmi les papelards de l'endroit. Il offrait le type du militant qui milite par la parole. Vous l'auriez cru sujet à la glossolalie de ces premiers chrétiens dont l'Apôtre contenait les accès indiscrets. Il ne faisait pas bon, quand on avait à faire, être happé par lui dans la rue. Le P. de La Sorbière avait accoutumé de dire, à son sujet, que l'une des pratiques les plus méritoires de la charité évangélique est la condescendance envers les importuns, conformément à ce précepte du Sermon sur la montagne : « Si quelqu'un te contraint d'aller mille pas avec lui, fais en deux mille autres. *Si quis te angariaverit*, etc. » Et il convenait, en plaisantant, que le brave homme s'entendait, comme pas un, à « angarier » le monde, expression fort recommandable

entre toutes celles dont on use quand le prochain met notre patience à l'épreuve. Mais pour comble, M. Bémol faisait encore traîner les mille pas en longueur, s'arrêtant à chaque moment, comme si la marche eût contrarié l'éruption de ses discours et qu'il eût eu besoin de pauses fréquentes pour se débonder à son aise.

Décadi attendait donc à l'écart, en enfant bien élevé qui sait ce qu'il doit aux grandes personnes. Le père l'avisa tout à coup. Il l'appela d'un geste joyeux, la mine aussi rayonnante que saint Pierre, en sa prison, quand l'ange du Seigneur vint le tirer des mains d'Hérode Agrippa. M. Bémol dut lâcher prise, et Décadi, tout fier, monta l'escalier aux côtés de son jésuite.

— Mon père, je voudrais savoir une chose. Est-ce vrai que les bêtes parlent le soir de Noël?

Le père se mit à rire, frappé malgré lui d'un rapprochement peu charitable qu'il se garda bien d'exprimer.

— Mon petit enfant, dit-il, ne pensons pas aux bêtes. Pensons au saint Enfant Jésus qui va naître pour notre salut. Demande-lui de bénir ta chère maman. Prie-le pour toi, pour moi, pour M. Bémol aussi, que tu viens de voir... Tu demandes si les bêtes parlent? Mais tu as bien lu dans tes contes : « Du temps que les bêtes parlaient... » Je suis trop pressé pour t'expliquer cela. Socrate disait à son disciple Phèdre qu'il fallait beaucoup de loisirs pour approfondir les fables. Aujourd'hui, je n'ai pas le temps,

— Mais tout de même, mon père, si la bourrique

de Chinche se mettait à causer, ce serait un grand miracle, n'est-ce pas?

— Tu voudrais l'entendre? Qu'as-tu encore besoin de cette bourrique? Tu as déjà de la peine à retenir ce que les personnes raisonnables te disent tous les jours.

— C'est la Nine qui m'a dit qu'elle parlerait peut-être à minuit.

— Allons, suis-moi jusqu'à ma porte. La Nine est une bonne femme et ces légendes sont bien touchantes. On a voulu signifier sans doute qu'en cette bienheureuse nuit où Dieu vient nous délivrer de la servitude du péché, les pauvres animaux eux-mêmes, qui ont la vie dure, sortent un moment de leur condition. Il y a là une idée naïve mais généreuse. La parole est un don précieux, quand on sait en user. Et si les bêtes parlaient, elles donneraient peut-être des leçons à monsieur... je veux dire à plus d'un. Sais-tu l'histoire de Balaam?

Ils étaient arrivés devant la chambre du père. Décadi, qui tenait à rester, affirma n'avoir jamais entendu ce nom-là.

— Tu n'étudies donc pas ton histoire sainte? Allons, entre... A côté de qui es-tu en classe?

— Je suis près de Lazare Grenouilli et de Gaston Bidolet.

— O pauvre frère Aventin! gémit le P. de La Sorbière.

— Mais vous savez, mon père, c'est toujours Grenouilli qui commence.

— Et Bidolet continue, et toi tu finis. Trio parfait. *Omne trinum perfectum.* O pauvre, pauvre frère Aventin ! Je te souhaite, mon petit, de faire la classe, plus tard, à des garnements de votre espèce... Écoute donc vite ce qui est arrivé à ce Balaam. Tu t'en iras ensuite.

« Il était un roi qui s'appelait Balac et qui faisait la guerre aux enfants d'Israël, aux Hébreux, au peuple de Dieu. Comme il n'avait pas assez d'artillerie pour en venir à bout, il imagina de leur faire lancer des malédictions par un devin, un sorcier, du nom de Balaam. Ce Balaam était un individu peu recommandable. Il finit très mal. Mais il parlait bien, le coquin. Il avait un certain talent poétique, et le bon Dieu se servit de lui pour ses desseins, comme tu le verras. Quant à l'idée de ce roi, elle n'était pas sotte. On voit cela dans nos temps modernes, sous une autre forme, assurément. On fait maudire ses ennemis, non plus par des sorciers mais par des journalistes, qui mènent ce qu'on appelle des campagnes de presse, de propagande, calomnient, salissent, vilipendent, démoralisent à tour de bras. Et la conviction d'être maudit d'avance n'est pas très encourageante pour des gens qui ont à se défendre, tandis que ceux qui sont persuadés, à tort ou à raison, que Dieu est avec eux, ont un grand courage.

« Les envoyés du roi Balac arrivent donc chez Balaam, avec un gros sac d'argent, pris sur les fonds secrets du royaume, parce qu'ils pensaient bien qu'il ne prophétiserait pas gratis. Balaam leur demande à réflé-

chir, — il avait raison, il faut toujours réfléchir avant de maudire les gens, — il leur donne à coucher, et voilà que, pendant la nuit, le vrai Dieu lui apparaît et lui dit : « Que font ces hommes chez toi? Tu penses à maudire mon peuple? Je te le défends bien ! »

« Ah ! ouiche ! dès le lendemain matin, le sorcier embâte son âne et part. Mais l'ange du Seigneur se tenait là sur la route, avec sa grande épée. Balaam était trop endurci pour le voir. L'ânesse ne le voyait que trop. Elle file à travers champs. Il la ramène à coups de bâton. Or, il y avait des vignes, en cet endroit, et le chemin courait entre deux murs de pierres, comme nous en avons en Mâconnais. L'ânesse, épouvantée par l'ange, frôlait le mur en baissant les oreilles et râpait la jambe de son patron. L'autre continuait à la rouer de coups, la croyant aussi maligne que celle de la vieille dame de Beaumont, qui jouait de ces tours à sa maîtresse, quand elle passait au long des murs du parc pour la mener à la messe de Mornay. Enfin, la pauvre bête, n'en pouvant plus, s'abat, et, par la permission de Dieu qui voulait confondre la méchanceté de ce sorcier, elle prend la parole et lui dit ce que tu dis souvent, toi, mais moins à propos, quand on te corrige : « Qu'est-ce que j'ai fait? Avez-vous pas bientôt fini de m'assommer, moi, votre pauvre vieille bourrique, qui vous sers depuis si longtemps ! N'est-ce pas la première fois que cela m'arrive? » Et Balaam lui répond...

— Hue ! bougresse ! » acheva Décadi, peu scrupuleux sur les interpolations bibliques.

— Il se peut bien qu'il ait répondu cela, continua le P. de La Sorbière toujours plein de condescendance, — il n'était guère plus civil que le vieux Chinche, pourtant l'histoire n'en dit rien. Nous lisons qu'il lui répondit : « Je ne t'ai pas donné la moitié de ce que tu mérites. Si j'avais une épée, tu verrais. » Mais ce fut lui aussitôt qui vit l'ange du Seigneur qui lui mettait sa grande épée sous le nez et lui disait : « Abruti ! Traiter ainsi les animaux ! Tu es plus bête que ta bourrique. Si elle ne s'était garée, je te tuais. Continue ton chemin, mais prends garde à ce que tu diras ! Je te surveille. » Alors Balaam...

Quelqu'un heurta la porte. Décadi, haletant, courut sur la pointe des pieds vers le père et lui souffla à l'oreille :

— O mon père, je vous prie, dites que vous n'y êtes pas. C'est le père Garbasse, je vous assure. J'ai reconnu sa façon de frapper. Il attendra bien un petit moment. Achevez-moi l'histoire, là, debout. Je m'en irai tout de suite après, je vous promets.

— Alors, continua le P. de La Sorbière, un peu plus vite et baissant la voix, — Balaam arrive chez Balac et lui dit : « Rien à faire. Quand vous me donneriez une pleine maison d'argent, je ne maudirai pas ceux que Dieu bénit. » Ils montèrent sur une montagne d'où l'on voyait tout le peuple d'Israël, campé en bas dans la plaine. Et au lieu de le maudire, Balaam se mit à le glorifier par un beau cantique, que je te lirai plus tard, où il annonce cette étoile qui sortira de Jacob et qui est notre divin Messie. C'est dans cette

partie de la Sainte Écriture qui s'appelle le livre des Nombres. Le roi le conduit ensuite sur une deuxième montagne, et Balaam bénissait encore ; il le conduit sur une troisième montagne, et Balaam bénissait toujours. Il y a là, mon enfant, un bel enseignement ; tel était parti pour maudire notre sainte Église, qui, en fin de compte, lui a rendu justice... Le roi regrettait bien l'argent qu'il lui avait donné pour parler ; il aurait voulu lui en donner maintenant pour le faire taire. Ils finirent par se dire des choses désagréables, comme il arrive toujours entre coquins, et chacun s'en retourna dans sa maison. Toi, mon petit, fais vite comme eux. Et tâche de plaire au saint Enfant Jésus. Sois obéissant, doux, travailleur comme lui. Je pars demain soir. Que j'apprenne, à mon retour, que tu as bien passé les fêtes.

Décadi filait sur la neige, emportant dans son cœur les exhortations du bon père, sage s'il les eût suivies.

Il se tint assez mal pendant la séance où M. l'abbé Sansonnet fit répéter les cantiques aux enfants du catéchisme. Il fut distrait. C'était son défaut capital et qui engendrait tous les autres. « Tu es dans la lune ! » lui disait-on sans cesse. Et quand on voulait le faire descendre de la lune, il se fâchait : colère. Et pour remonter dans la lune, il bravait tout commandement, négligeait ses études, donnait des entorses à la vérité : insoumission, paresse, fourberie, « et infinité d'autres vices », comme dit le terrible Pascal. Ce funeste penchant aurait pu l'engager dans

les plus tristes désordres et le conduire même tout droit au romantisme, si son grand-père n'eût été là.

Il rentra un peu avant l'heure du souper. On ne pensait guère à lui dans cette maison enfiévrée par les apprêts du réveillon. Il demanda, d'un air détaché, si l'on ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'il fît un tour chez le grand-père, qui sortait de moins en moins le soir, surtout par les temps froids ; puis, sans attendre la réponse ni les instructions de la maman, il s'éclipsa, emportant sous sa pèlerine un paquet de sucre prestement raflé au bord d'un buffet. C'était pour Manette qui devait parler, mais qui, pas plus que Balaam, ne devait parler pour rien.

Les chalands se bousculaient aux portes des magasins ; une bonne odeur de pâte chaude sortait par les soupiraux des boulangeries ; des troupes de marmots, le nez écrasé aux vitrines, contemplaient les étalages rutilants ; toutes les séductions de la ville semblaient s'offrir à Décadi. Le rêve, plus puissant, l'entraîna.

Il entraîna sous son charme ce petit garçon délicat et peureux, vers les solitudes glacées de la campagne, où la pâle mousseline des brumes s'enroulait silencieusement aux crêpes obscurs de la nuit. Il l'entraîna, par les chemins les plus déserts, jusqu'aux abords redoutés du Trou Gaudin.

Décadi allait où ses pieds le portaient, bâtissant en imagination un invraisemblable roman, dont il débitait tout haut les dialogues, et dans lequel, mêlant le sacré au profane et la légende à l'histoire, il donnait

des rôles à Balaam, aux rois Mages, à la fée Carabosse et au prince Charmant.

Le temps était si voilé que les lumières des maisons perçaient à grand'peine le brouillard. Quelques lanternes passaient au ras du sol, suintant des lueurs rosâtres qui fondaient aussitôt dans la neige. Décadi marchait toujours.

Des voix partant du Trou Gaudin, et qui ne chantaient pas des cantiques, lui firent tout à coup rebrousser chemin. Il pensa qu'il était temps de se rendre chez le chiffonnier ; la nuit avançait.

Les difficultés de l'entreprise lui apparurent alors. Semblable à ces hommes d'État, entre les mains desquels reposent nos destinées et dont l'office principal est de prévoir, il n'avait rien prévu.

Comment verrait-il Manette en particulier, et que dirait-il au père Chinche? Comment pourrait-il entrer dans l'écurie et qu'adviendrait-il, si on le surprenait? Et puis, cette bête parlerait-elle? Les animaux parlent entre eux, sans doute, mais il ne faut pas que les hommes, et moins encore les petits enfants, viennent se mêler de leurs mystères. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles parlaient, autrefois... Décadi vivait dans un monde où rien ne semblait plus commun que les merveilles, rien de plus courant que les prodiges, rien de plus naturel que le surnaturel, mais où, par sentiment de respect, de prudence et de modestie, on avait tendance à rejeter tout cela aussi loin que possible, dans un passé rassurant et vénérable.

Enfin, il était dehors ; il avait du sucre pour Manette ;

il s'était assez compromis pour savoir ce qui l'attendait au retour ; que perdrait-il à tenter l'aventure jusqu'au bout?

L'habitation du chiffonnier s'élevait au milieu des prés, non loin de l'étang. On longeait, pour y arriver, le jardin de M. Dupasquier, puis la ferme de la Crapaudière. Elle comprenait une maisonnette d'une seule pièce, attenant à une écurie et flanquée d'un hangar sous lequel des loques sinistres pendillaient parmi des tas de fripes. Décadi ne se représentait pas autrement le mystérieux cabinet de Barbe-Bleue.

Il trouva la porte du logis entre-bâillée ; un long rais de lumière jaune fusait à travers la nuit et refluait en bouillonnant sous la poussée du brouillard. Il appela. Personne ne répondit. Comme les pauvres pêcheurs de Théocrite, le père Chinche n'avait pas de chien ; sa pauvreté le gardait. Le gamin entra.

Il entra et resta cloué sur place, de saisissement, d'épouvante. La pièce, faiblement éclairée, était déserte. Au fond de la cheminée, charbonnait une énorme bûche, sous laquelle le feu mourant se berçait doucement dans les braises. Sur la table, une écuelle fumante, une bouteille, une tranche de petit salé et une assiette de noix. Derrière la table, un banc vide. Mais, au-dessus du banc, par la porte entr'ouverte de l'écurie, pointaient deux longues oreilles, et l'ânesse, dame de céans, fixait Décadi de ses gros yeux ronds.

Certes, quand le héros de Cazotte aperçut, dans les ruines de Portici, l'horrible tête du Diable amoureux,

il se sentit plus à l'aise que cet enfant. Décadi comprit qu'il était perdu si la bête ouvrait la bouche ; qu'il mourrait de peur si elle lui disait un seul mot. Il la regardait d'un air suppliant, les lèvres tremblantes, les yeux en larmes, serrant sous son bras son paquet de sucre, quand il entendit soudain derrière lui le bruit d'un fagot qui s'écroule à terre, tandis qu'une poigne rude le happait à la nuque et le ramenait vers la clarté de l'âtre.

— Ah ! mais... C'est le petit-fils à Jean-Marie !

— Bonsoir, mon Chinche, dit le gamin, revenant à lui et s'efforçant de reprendre assurance. Je pensais justement que grand-père pouvait être chez vous.

Le vieux, sans lui répondre, alla faire un tour dans l'écurie, jeta un coup d'œil au dehors, revint considérer son visiteur d'un air soupçonneux, puis, concluant sans doute que ce galopin ne se serait pas embarqué ainsi, tout seul, à pareille heure, pour lui jouer quelque mauvais tour, il ranima son feu et se remit à table en grommelant :

— Ces sacrés bouts de gosse, c'est bon pour embêter les chrétiens.

Décadi, peu fier de la réception, mais ne sachant comment prendre congé, s'assit. Les terribles rats dont on parlait en ville lui revinrent alors en mémoire ; il releva bien vite les jambes ; il se trouvait sur une escabelle qui n'avait pas de barreaux.

Une belle flamme illuminait maintenant le triste taudis. La bûche venait de se casser dans un tourbillon d'étincelles, et ses deux morceaux, basculant sur les

chenets, comme des canons sur leurs affûts, restaient braqués en l'air en fumant du bout. Le père Chinche taillait méthodiquement son petit salé. Il avait la tête de ces vieux saints d'église auxquels on plante, au hasard, quelques touffes de cheveux autour d'un crâne en calebasse. Il rappelait aussi les figures de moines que peignait, pour le prieuré, une artiste de l'endroit, Mlle Priolette, élève très distinguée de Ducobalt, peintre lyonnais.

Décadi regardait le crâne du père Chinche, et les rides de son front, et les plis amers de ses joues, auxquelles les ombres vacillantes donnaient encore une expression plus dure, mais il regardait aussi le pain et les noix en se disant que son hôte ignorait probablement les bonnes coutumes de l'hospitalité.

— Vous ne faites donc pas Noël, mon Chinche? demanda-t-il.

— Noël?... Tout ça c'est des histoires inventées par les calotins pour faire godailler les riches.

— Oh! ne dites pas cela, mon Chinche! s'écria Décadi scandalisé. Le père de La Sorbière n'est pas un calotin. Voulez-vous que je vous raconte une histoire pour votre Noël? J'en sais une jolie, celle de Balaam.

— Balaam? Encore un jésuite, celui-là?

— Pas du tout! Balaam n'était pas jésuite. Je crois même qu'il était franc-maçon. Écoutez donc...

Des pas résonnèrent au dehors.

— Qui va là? cria le chiffonnier.

— Ohé ! Chinche, vous y êtes? répondit une voix bien connue.

— Grand-père ! souffla le gamin en se levant d'un bond, et il courut se cacher dans l'écurie.

Le chiffonnier venait d'ouvrir.

— C'est donc vous, Jean-Marie? A cette heure-là !

— Bonne nuit, Félicien, disait le grand-père. Il n'y a pas de verglas, on peut marcher. J'avais dans un coin une vieille bouteille de marc. Je me suis dit qu'on pouvait bien y tâter ensemble pour la Noël.

— Ah ! Jean-Marie, vous avez toujours été brave homme, disait l'autre, en jetant du bois sur son feu qui lui servait d'éclairage. Mais aussi vous en avez de la chance, vous. Moi, je suis tout seul ici comme un vieux rat... Vous êtes rentier, vous, maintenant. Je serai toujours une misère de pattier, moi.

— Eh bien ! tenez ! Il faut que pour la Noël, les rentiers trinquent avec les pattiers. Donnez un tire-bouchon, frère, si vous êtes malin.

Et quand on eut rempli les verres :

— Ah ! Félicien, comme le temps passe ! Vous vous souvenez du curé Nectoux, avec son œuf et sa perruque? Vous lui en faisiez des tours !... Ne dites pas non ! C'est toujours vous qui commenciez. Et moi, je continuais, et ce pauvre Baudron finissait. Il a tristement fini. Dieu ait son âme ! Il est mort à la guerre de Crimée. Vous savez bien qu'il avait épousé une des demoiselles Vernouilli, dont le père était procureur du roi, sous Philippe, et qui avait bâti cette maison, tout près de chez mes enfants...

— Mais à propos de vos enfants, Jean-Marie, s'écria le chiffonnier, tournant la tête du côté de l'étable, votre petit-fils était là tout à l'heure. Où diable a-t-il passé? Il a dû se cacher pour vous faire une surprise.

— Le petit était là ! Seul? Où est-il?

Il était derrière la porte, écoutant de toutes ses oreilles une conversation qui le dédommageait de celle des animaux. Il tenait toujours son sucre, n'osant le donner à Manette, car elle aurait pu le mordre dans l'obscurité ou le trahir en croquant trop fort. Mais quand il entendit les deux hommes se lever, il ne pensa plus qu'à fuir et laissa tomber le paquet. Il tournait autour de l'étable, battant les murs de ses deux mains, comme une hirondelle emprisonnée. Un verrou lui vint sous les doigts ; il le tira. Il était dehors et filait à toutes jambes.

— Petit, petit, criait le grand-père du seuil de la maison, ne va pas vers l'étang !

Décadi ne savait plus où il allait Son béret et sa pèlerine étaient déjà restés au milieu d'un tas de fagots. Il courait droit devant lui, à l'aveuglette, culbutant dans les fossés, se heurtant aux barrières, sans autre idée que d'éviter le chemin où l'on aurait pu le rejoindre. Puis, la crainte d'aller se perdre sur l'étang dont la glace n'était pas sûre, le faisait brusquement virer de bord ; il s'arrêtait pour appeler et revenait sans le savoir sur ses pas, noyé, perdu dans ce brouillard trouble qui éteignait toutes les étoiles, toutes les lumières, engloutissait les maisons et les arbres. Soudain, il perdit jambe et poussa un grand cri de

détresse et d'horreur, car au même instant une grosse forme noire s'abattait sur lui et lui barbouillait la figure comme avec un torchon d'eau tiède...

— Mamlouk !

C'était le terre-neuve de M. Dupasquier. Décadi le reconnut vite à son odeur et à son poil. Il le saisit par l'échine, par le cou, par les oreilles, et se laissa traîner jusqu'au chemin sur lequel le grand-père attendait, jetant des appels désespérés.

Le chien bondissait en aboyant, comme pour célébrer son sauvetage, puis se mettait à ramper en grondant comme si l'on eût voulu lui arracher une proie.

— Mandrin ! Vagabond ! criait le grand-père. Nous jouer des tours pareils !... Oui, bon chien, Mamlouk, bon chien. Coucher ! Allez coucher !... Toi, enfant de malheur, ton père te donnera ce que tu mérites. File devant moi. Je vais te ramener de champ.

Mais voyant ce gamin exténué qui se serrait près de lui en grelottant, il s'apitoya bientôt, le prit dans ses bras sans mot dire et finit par le jucher sur ses épaules.

Et Décadi, penché sur le cou de son grand-père, l'embrassait de tendre amour et lui soufflait à l'oreille :

— O grand-père, je t'aime bien. Je ne le ferai plus. Est-ce que je ne te pèse pas trop?... Surtout ne dis pas à maman que j'étais chez le pattier... Elle craint tant les puces !...

La colère du vieux fondait plus vite que la première neige au premier soleil, et les noirs soucis s'envolaient de son front, comme on dit que les chouettes

s'enfuient devant le babil des moineaux. Il disait :

— Allons, c'est bon... Nous tâcherons d'arranger les choses. Mais ne fais plus cela, mon enfant, ne fais plus cela...

Oh ! quand ce Bon Pasteur apparut au bercail, ramenant cette brebis perdue, quel cri ce fut, et quel émoi !

Toutes les connaissances du voisinage étaient là qui veillaient pieusement sous les lampes : Mlle Verduron avec son crochet, Mme Bidolet avec sa tapisserie, et Mlle Fanny Cuchenille qui n'avait jamais d'autre ouvrage que de conter ses épreuves et ses tribulations. La maman versait le punch. Le papa jouait aux dominos avec MM. Bémol et Bidolet père. Bidolet fils montrait à la grande sœur de Décadi la belle trompette qu'il venait de recevoir en étrennes.

Tout ce monde se leva en tumulte devant la piteuse figure du fugitif.

La maman se jeta sur lui en renversant deux ou trois bols. Neuf heures et quart ! Il était neuf heures et quart ! Elle voulait savoir sur-le-champ à quelle heure exacte le misérable était sorti, ce qu'il avait fait, ce qu'il avait mangé. Et le misérable se trouvant bien en peine de fournir aucune explication, tiraillé comme il l'était entre Mlle Verduron qui le jugeait plus pâle qu'un linge et Mme Bidolet qui affirmait au contraire le voir plus rouge qu'une pivoine, la maman sautait sur le grand-père en l'accablant de reproches, tandis que l'autre jurait ses grands dieux qu'il séparait

à jamais sa cause de celle de ce galopin. Et M. Bémol, trépignant sur la tapisserie de Mme Bidolet, réclamait sans retard des sinapismes, mais Mlle Cuchenille tenait véhémentement pour le papier Wlinsi. Et M. Bidolet suppliait qu'on servît sans attendre une bonne soupe chaude à cet enfant, mais Mlle Verduron protestait que dans un pareil état elle lui tournerait sur le cœur. Alors, M. Bémol désespérant de placer un mot, demandait son chapeau, pour s'en aller, à la grande sœur qui éclatait en sanglots convulsifs ; Bidolet fils, à la faveur des troubles, soufflait à pleine bouche dans sa trompette dont il tirait des sons déchirants ; cependant que, du fond d'une chambre lointaine, arrivaient des clameurs aiguës, et que, au seuil du corridor, la Nine, les bras au ciel, implorait le silence en hurlant « qu'on menait une police à faire venir les pompiers, qu'on avait enfin fini par lui réveiller les petites, et qu'elle ne répondait plus de rien !... »

Vous vous seriez cru pour un peu dans la salle à manger de l'antique Pirithoüs, où se livra l'effroyable combat des Lapithes et des Centaures.

— Assez, messieurs ! mesdames, calmez-vous ! dit enfin le papa. Voilà plus de bruit que n'en mérite ce garnement. Au lit ! toi. Nous causerons demain.

Le garnement décampa sans demander son reste, mais arrivé à la porte, il retrouva tout à coup la parole :

— Est-ce que je peux mettre mes souliers dans la cheminée?

Un murmure favorable parcourut la salle apaisée et qui semblait, en grande partie, incliner à l'indul-

gence. Décadi était au moment de recueillir une majorité. La justice paternelle l'emporta :

— Tu n'aurais pas honte de montrer au père Noël tes souliers de vagabond, sales, trempés, dégoûtants ! Au lit, j'ai dit. *A schlof!* A la chapelle blanche !

Décadi se coucha, dans le noir, en un clin d'œil. Heureux s'il eût eu le quart des soins et des douceurs dont on voulait l'accabler un instant auparavant. Ah ! quel Noël !

On lui permettait, quand il avait été sage, de se déshabiller auprès du feu ; puis, son papa l'emportait, à califourchon sur ses épaules, et Décadi s'imaginait cheminer par le grand désert, sur la bosse d'un chameau, tandis qu'au fond du corridor, l'étoile des Mages brillait au bout d'une petite lampe. Cette fois, il avait dû traverser le désert à la course, et il allait s'endormir sans que personne l'eût embrassé, en cette nuit d'allégresse et de pardon. Ah ! quel Noël !

C'était le moment de réfléchir, là, tout seul, de mettre les choses au point, de méditer sur la rigueur de l'existence et la dureté des hommes. Il y passerait la nuit ; il ne dormirait pas. Et l'on verrait quelle mine il aurait, le lendemain ; il tomberait malade ; tant pis pour les autres !...

Mais le dieu qui trompa jadis le vigilant Palinure, et qui s'est fait marchand de sable aujourd'hui, parce qu'il faut bien que les dieux vivent, alla s'asseoir en tapinois sur l'oreiller de Décadi. Il lui secoua sur les tempes un pavot tout humide des eaux de la Crapaudière, délia ses membres fatigués, appesantit ses

paupières languissantes, et le précipita traîtreusement, comme le pilote virgilien, dans le flot écumant des songes...

Il dormait déjà de tout son pouvoir, quand la maman aux aguets s'approcha en retenant son souffle, pour lui empiler sur le ventre une montagne d'édredons.

Il était en esprit dans le taudis du pattier, qui rappelait étrangement la chambre d'un père jésuite. Des murs blancs, des rideaux jaunes, une bibliothèque bourrée de théologie ; mais une cheminée à manteau, où des grillons chantent en sourdine, et sous laquelle Décadi glisse timidement ses souliers... Et voilà qu'un grand bruit se fait dans la cheminée. Manette dégringole au beau milieu de la chambre, fraîche, fringante, le poil tout neuf, les sabots passés au vermillon, comme les quadrupèdes savants du cirque. D'un bond, Décadi l'enfourche. Les voilà partis... « Ils vont, l'espace est grand ! » dit le poète. — Où vont-ils? Où ils veulent, parbleu. C'est la souveraine félicité. Mais il y a toujours, même en rêve, des gens assez dénaturés pour empêcher les petits garçons et les ânes des chiffonniers d'aller où bon leur semble. Toute la ville est à leurs trousses, les faubourgs et le Trou Gaudin. En tête de la bande infernale, M. Bémol gesticule, frère Aventin agite sa baguette. Tout ce monde menace Décadi de lui appliquer des sinapismes...

Grâce à Dieu, les difficultés s'aplanissent. Manette a compris où était le salut. Elle emporte son cavalier, plus fier que Bellérophon sur Pégase, vers le ciel res-

plendissant qui leur ouvre ses champs d'étoiles. Et quand il est parvenu au-dessus des couches atmosphériques, Décadi respire enfin, à pleins poumons, la liberté.

C'est Noël au paradis. Ivresse de lumières et de musiques. Sous une allée de sapins, aux branches étincelantes de bougies roses et chargées des jouets les plus beaux du monde, les chameaux des rois Mages suivent majestueusement une piste de sciure de bois, conduits par les négrillons, les moricauds et les bonnes sœurs que représentent les illustrations des *Annales de la Sainte Enfance*. Dans un coin, le P. de La Sorbière s'entretient confidentiellement avec le bon cardinal Lavigerie. Quelle chance pour notre Décadi, qui a toujours rêvé de devenir missionnaire ! Mais à peine va-t-il commencer son labeur apostolique, qu'un angelot l'accoste en lui donnant un bon coup de poing dans l'estomac, un angelot aux ailes chiffonnées, aux ongles barbouillés d'encre, et qui ressemble, à s'y méprendre, à Gaston Bidolet. Ils s'en vont faire un tour de fête, bras dessus bras dessous, et tirer des berlingots. Les petits garçons en paradis, possédant la science infuse, ils ne risquent rien à manquer une classe. Décadi joue, Décadi gagne, Décadi gagne à tout coup. Il gagne l'étoile des Mages, que le marchand lui décroche, du bout de sa grande perche, aux acclamations de la foule émerveillée. Une étoile d'or, en pain d'épice, toute fraîche, toute embaumée d'anis et d'angélique...

S'il avait fait le réveillon en famille, il n'aurait rien mangé de plus exquis.

XI

LE BRIGADIER ROUQUILLE

Le jour de Noël, après la grand'messe, Décadi comparaissait devant son papa et sa maman.

Il croyait l'affaire classée. On n'en avait soufflé mot, de tout le matin. Aussi, parut-il fort surpris quand on l'appela « pour lui demander quelques petites explications ».

Le papa étalait devant lui une pèlerine en lambeaux ; la maman tenait au bout de son poing un béret tout fangeux : Décadi examinait cela de l'air d'un client peu disposé à faire emplette.

La Nine tournait autour d'eux. La Nine n'était pas contente. Défiant les œillades sévères que lui jetait Madame, elle joignait les mains, haussait les épaules, regardait le coupable avec une anxiété aussi douloureuse que s'il se fût trouvé à l'article de la mort, marmottait que « ce n'était pas Dieu possible de tourmenter ainsi des enfants », bref, laissait entendre, par tous les moyens, combien on la scandalisait en violant l'immunité spéciale attachée à ce saint jour.

— Mon enfant, disait le papa, qu'est-ce que ces manières-là? Tu t'en vas courir à des heures impossibles.

Tu nous mets la mort dans l'âme. On nous rapporte ensuite tes effets dans un état à faire honte. Mais tu as donc le diable au corps ! Quelle conduite tiens-tu là?... Ah ! Nine. Vous commencez à m'agacer, vous savez?

— Demande-lui donc, mon ami, où il a mangé, disait la maman. Demande-lui s'il n'est pas allé sur l'étang... Voulez-vous bien vous taire, Nine?

— Je n'ai rien mangé, répondait Décadi. Je suis allé sur l'étang. J'ai manqué de me noyer... Et j'aurais bien fait. On ne m'ennuierait pas comme cela aujourd'hui !...

La Nine poussa un gémissement sourd. Mais Monsieur et Madame marchèrent aussitôt sur elle si résolument, qu'elle battit en retraite et disparut dans sa cuisine en faisant claquer la porte.

— C'est toi, mon enfant, qui ennuies les autres, riposta le papa, revenant à Décadi. Et tu voudrais encore nous donner l'ennui de t'enterrer? Tu sais ce qu'on dit des gens qui meurent bêtement? Toute la peine est pour les survivants... Ne fais donc pas la mauvaise tête. Tu as tort. Avoue-le. On t'ennuiera jusqu'à ce que tu l'aies avoué... Qu'est-ce que c'est encore que ce sucre qui disparaît du buffet et que le père Chinche retrouve sous les pattes de sa bourrique? C'est toi qui l'as pris?

— C'est moi.

— Pourquoi?

On attendit longuement la réponse.

— Mais mon pauvre enfant, dit la maman, dési-

reuse de terminer l'affaire à l'amiable, on ne prend pas ainsi sans rien dire. Te refuse-t-on quelque chose? Est-ce que tout n'est pas à toi, ici?

— Puisque tout est à moi... je le prends.

Il y a des cas où l'on peut opposer la logique à la justice. Mais il y faut une grande prudence, et les innocents eux-mêmes ne s'en trouvent pas toujours bien. Décadi n'avait rien de bon à en attendre.

— Malheureux! criait la maman, ose répéter cela. Ose le répéter en regardant ton père.

— Oh! dit le papa, ne nous fâchons pas. Tu vois bien qu'il ne se met pas en colère, lui, pour nous débiter ses insolences... Écoute, toi. Tu sais ce qu'on fait des gens qui prennent ce qui... ce que... ce qu'ils ne doivent pas prendre? On les met en prison. Je vais te mener en prison, tout de suite. Mets ton béret.

— Mais mon ami, s'écria la maman toute tremblante et cherchant les yeux de son mari, tu sais bien que les prisons sont fermées, le jour de Noël.

— Eh bien, nous irons demain, répondit le papa, aussi tranquillement que s'il eût été question des Nouvelles Galeries ou du Grand Bazar. Pose ton béret... Au cabinet noir! Jusqu'au déjeuner.

Décadi tourna les talons, et, à la stupeur de ses père et mère, se rendit tout droit au cabinet noir.

D'ordinaire, il fallait le traîner, hurlant, trépignant, morvant, inondé de larmes, jusqu'à ce réduit aménagé au fond d'une remise; sorte de cabanon à cloisons vitrées, dont on avait oublié depuis longtemps l'usage originel. D'énormes toiles d'araignées le tapissaient du

haut en bas ; des madriers vermoulus et des bouteilles vides y gisaient dans la poussière. La porte, de mémoire d'homme, n'avait jamais fermé. On la tirait, avec fracas, en ébranlant toute la boutique, pour donner à entendre qu'il était procédé aux formalités d'écrou, et Décadi restait là, retenu, jeune Socrate, par le respect des lois, n'ayant pour chandelles, comme dit une chanson de l'Empire, que celles qui lui coulaient du nez. Mais quand ses yeux, perçant les ombres, arrivaient à distinguer les madriers et les bouteilles, ses sanglots et ses cris redoublaient. Et veuillez bien ne point vous moquer de cet enfant, vous autres mes bons compagnons, qui appréciez tant nos vins de Bourgogne, car je ne sais trop si, à la vue de toutes ces bouteilles vides, vous auriez pu retenir vos larmes...

C'était vers ce lieu d'épouvante, de pleurs, de grincements de dents, que Décadi se dirigeait alors d'un pas tranquille et le front haut. Comme il traversait la cour, il croisa un inconnu d'assez chétive apparence, qui venait d'entrer par la porte de la rue, monta jusqu'à la maman arrêtée sur le palier, la salua d'un air très humble et lui remit une lettre, en prononçant quelques mots à voix basse. Décadi remarqua aussitôt qu'il avait le nez long et portait une gibecière de toile. Il eut grande envie de se retourner pour l'examiner à loisir ; l'orgueil le retint. Il se devait à lui-même de bien montrer que tout ce qui se passerait désormais dans cette maison lui était souverainement indifférent. Il entra au cabinet noir, poussa du pied un bloc de bois et s'assit.

Au cachot, un jour de Noël ! Cette pensée occupait toute son âme ; elle était, pour l'instant, son seul remords et sa seule affliction. Ah ! le P. de La Sorbière en apprendrait de belles, à son retour ! Décadi aurait passé de jolies fêtes ! Le père demanderait bien vite : « Que devient mon petit ami? — Il est en prison, mon révérend père. » Fiez-vous donc à vos petits amis !... Car c'était sérieux : personne ne riait ; la maman ne criait pas... Décadi avait observé depuis longtemps que sa maman ne faisait du bruit que pour des choses qui n'en valaient pas la peine. Il mesurait ainsi la gravité de ses actes à l'éclat qu'ils provoquaient ; quand on ne disait rien, il fallait s'attendre à tout...

Par la porte entr'ouverte de la remise, un grand jour blanc venait frapper les vitres sales du cachot. Le reclus, pour chasser l'ennui, s'était mis à compter les araignées, en se demandant de quoi elles pouvaient bien vivre dans ce trou noir... Petit commerce, petite industrie ! Comme ces échoppes, perdues au fond des ruelles, où il se fait tout de même de bonnes affaires... Puis, il essaya de chanter par bravade, mais sa voix lui parut sonner si étrangement qu'il en eut peur. Le froid le pinça. Et, comme à chaque fois qu'il souffrait, sa première pensée était pour sa mère, il eut envie de pleurer.

— Tu as contristé ta maman, lui soufflait le bon ange qui se tenait à sa droite.

Mais le mauvais ange, qui se tenait à sa gauche, répliquait :

— C'est toi qui es le plus à plaindre. Tu leur as mis

la mort dans l'âme, disent-ils? Ils avaient, ma foi, l'air d'avoir la mort dans l'âme, hier, quand ils buvaient leur punch ! Quel mal as-tu donc fait?

— Tu as contristé ta maman ! répétait l'ange de Lumière.

— Tu as dérangé des gens qui sirotaient du punch et mangeaient des gâteaux, ripostait l'ange de Ténèbres. C'est pour cela qu'on t'a puni. Gaston Bidolet a plus de chance que toi. On lui permet de veiller. Il a déjà reçu ses étrennes. Penses-tu qu'on te donnera le clairon que tu demandes? On ne te donnera rien. On ne t'aime pas.

— Tu as contristé ta maman qui t'aime.

— Il n'y a que ta Nine qui t'aime, dans cette maison. Tu es bien nigaud de rester là à te geler, au lieu de la rejoindre dans sa cuisine, où elle prépare la dinde aux marrons et les œufs à la neige. Elle t'a mis un peu de crème de côté. Il fait chaud, là-bas. Cela sent le vieux champignon par ici...

— Tu as contristé ta maman. Tu as contristé ta maman !... répétait toujours le bon ange. Car les inspirations du bien sont simples et sans artifices, tandis que celles du mal sont disertes et fertiles en raisonnements.

Ainsi, Décadi écoutait les voix intérieures, dans un silence si effrayant que les cœurs qui veillaient sur lui s'inquiétèrent.

La maman et la Nine partirent, l'une par l'escalier du fond, l'autre par l'escalier de la rue, et, comme les vieillards coupables à l'affût de la chaste Suzanne,

se rencontrèrent nez à nez devant la porte du cabinet noir.

— Que faites-vous là, Nine?

— Et vous-même, madame?

— Moi, c'est mon affaire. Avec cette petite mauvaise tête, sait-on ce qui peut arriver? S'il était malade!...

— Vous voyez bien, madame, que vous êtes inquiète. Avouez que vous mourez d'inquiétude et que ce n'est pas une façon de traiter des enfants.

Elles poussèrent toutes deux la porte du cabinet. Il était vide.

— Vous voyez, Nine, vous voyez, s'écria la mère en se tordant les bras, ce qu'on gagne à gâter ce misérable! Avouez que c'est votre faute. Nous aurons une belle scène si son père le rencontre. Courez vite. Cachez-le. Voilà midi qui sonne. Ah! que je suis malheureuse avec cet enfant!

La Nine retrouva Décadi derrière le fourneau de la cuisine, assis sur le coffre à charbon et serrant Ferragus dans ses bras. Il le couvrait de baisers sonores, signifiant à qui voulait les entendre qu'il n'aimait plus aucun être humain, et qu'il reportait désormais sur ce chat toute sa tendresse.

On se mit à table. Décadi était assez sur sa bouche, et tenait que l'art culinaire doit se proposer d'autres fins que notre stricte conservation. Il se promettait merveilles de ce festin de Noël avec sa dinde farcie.

C'est un volatile très estimable que la dinde et très supérieur à sa réputation. On lui reproche de manquer

de finesse, parce qu'on la juge sur la mine. Buffon nous apprend qu'elle fut apportée en Europe par les disciples de saint Ignace, auxquels on fait le reproche inverse. Il ne faut juger sur la mine ni les jésuites, ni la dinde. Elle a, de son vivant, un défaut qui était celui de Décadi : elle aime à battre la campagne et se laisse surprendre dehors par la nuit ; aussi, nos villageois de Bourgogne disent-ils, quand ils s'attardent en visite : « On ne sait pas rentrer, on est comme la dinde. » Mais quand elle est morte et cuite à point, on rend justice à toutes ses qualités. Qu'elle est belle, sur un grand plat, bardée d'un lard très précieux, dont un feu doux a fait une cuirasse d'or ! Et qu'un père est digne de l'admiration de ses enfants, lorsque après avoir levé avec respect les ailes qui sont les morceaux les plus honnêtes à présenter, il la saisit par les pattes de derrière, lui fait de profondes entailles entre les cuisses, lui rompt hardiment la carcasse et soulève tout l'arrière-train, semblable à une mitre d'évêque, bourrée de chair à saucisse et de marrons fumants !

Décadi, à ce spectacle, sentait s'évanouir sa rancœur et son irritation s'apaiser.

L'inconnu, rencontré dans la cour, avait pris place au milieu de la famille. Il se comportait d'une façon fort civile mais avec la timidité des gens qui ne sont pas riches et n'ont guère chance de le devenir. Il s'entretenait uniquement avec le maître du logis, des récoltes de l'année, du mouvement des affaires, d'un certain M. Dupuy qui lui avait donné une lettre

de recommandation ; tout sujet politique ou religieux était soigneusement éludé.

Décadi le surveillait du coin de l'œil. — Qui est-ce? se demandait-il. Un pauvre mangerait à la cuisine. Un invité serait plus à son aise. Personne ne lui parle ; c'est papa qui fait tous les frais... frais de charité, plutôt que de politesse.

Il eût bien voulu interroger son grand-père, mais le vieux semblait lui tenir rigueur de l'aventure de la veille et ne paraissait pas en veine de confidences. La sœur aînée, alors dans l'âge où les filles font l'orgueil et les délices des mères, tandis qu'à la même époque les jeunes gens sont la honte de leur sexe, se tenait comme une brave petite femme, et, au moindre mouvement de Décadi, lui faisait signe en souriant qu'il fallait être sage. Le gamin dut se rabattre sur sa petite sœur Lolotte.

— Sais-tu qui est ce monsieur? lui murmura-t-il à l'oreille. Je vais te le dire.

Lolotte leva sur lui deux yeux noyés de rêve. Rien n'existait pour elle au monde, en cet instant, que l'assiette de bouillie dans laquelle elle godillait mollement de sa cuiller, en attendant qu'une main charitable lui vînt en aide.

— C'est un voyageur, continua Décadi. Tu sais ce qu'on dit dans la prière? « Bénissez les voyageurs, les prisonniers, les malades, les agonisants... » C'est un pauvre voyageur. On le reçoit pour faire plaisir au bon Dieu et à monsieur Dupuy... Tu ne comprends donc pas, petite dinde!

Lolotte n'entendait point qu'on le prît de ce ton. Elle frappa un grand coup sur son assiette et cria tout fort au beau milieu d'un silence :

— Eh bien, moi, je dis que ce monsieur est un agonisant !

Tous les convives se regardèrent. La maman fit des yeux terribles. Le nez du voyageur sembla plus long que jamais.

— Vous avez là de bien charmants enfants, dit-il, avec un sourire pénible, comme pour pallier l'effet de cette étonnante révélation.

— Oh ! pas tous les jours, s'écria le papa.

— Vraiment ! Je voudrais bien avoir un petit garçon comme celui-là.

— Si vous y tenez beaucoup, je vous le donne.

— On ne peut pas me donner, cria Décadi d'un ton sarcastique, puisque je dois aller en prison.

Il était temps que le repas s'achevât.

— Écoute, dit la mère prenant le révolté à part et lui arrangeant nerveusement son nœud de cravate. Va-t'en, et que je ne te revoie plus, si cela doit continuer ainsi... Mon pauvre enfant, tu passes un beau Noël ! Le petit Jésus doit être content de toi !... Allons, sois raisonnable, va demander pardon à ton père. Tu iras ensuite chez M. l'abbé. Tu entendras les vêpres, tu chanteras, cela te fera du bien...

Elle attendait qu'il se jetât dans ses bras. Mais Décadi partit sans l'embrasser, ce qui était le plus triste signe de son endurcissement. On s'embrassait toute la journée dans cette maison : le matin, à midi, le

soir, avant la classe, après la classe, en allant en commission jusqu'au premier coin de rue, comme si l'on se fût embarqué pour un voyage au long cours ; on s'embrassait à tout propos, et sans qu'il y eût aucune raison plausible de s'embrasser.

Décadi ne chanta pas de grand cœur aux vêpres. Il évita ses camarades, à la sortie de l'église, et s'achemina mélancoliquement du côté de M. Dupasquier. Il voulait remercier Mamlouk. Mamlouk était absent. Sa niche vide, couverte de neige, comme la maison et le jardin, avait une mine morose. Des cris furieux et des lamentations retentissaient dans le silence glacé. La Gigue, ayant commis quelque sottise, recevait une correction de la sévère Jacqueline... Là encore, crime et châtiment ! Le monde entier, ce jour-là, devait foisonner en catastrophes. Décadi eût appris sans le moindre étonnement qu'il y avait des troubles en Irlande, ou que le Vésuve se mettait en éruption, ou qu'on venait d'assassiner une demi-douzaine d'archiducs.

Il fut donc peu surpris, en rentrant, de sentir une atmosphère chargée de mystérieuses menaces. Des éclats de voix, étouffés brusquement, sortaient d'une chambre fermée.

— Il ne faut pas qu'on le sache... J'ai fait prévenir M. Rouquille par le commis... Où as-tu mis cette lettre?... Ne crie donc pas... Il faut qu'il soit pincé... Attendons M. Rouquille... Pas un mot devant les enfants... Mais ne crie donc pas, la vieille va t'entendre !...

M. Rouquille allait venir pour emmener Décadi en prison !... et la Nine n'en saurait rien?... Il fallait voir ce qu'elle en dirait !

Elle ne semblait guère s'en douter, pour l'instant Elle était à lire ses vêpres, dans sa cuisine aux batteries reluisantes, au carrelage d'un rouge impeccable, assise près du poêle, le dos à la lumière, son beau caracc noir des fêtes légèrement déboutonné sous le cou, et les longues brides de son bonnet blanc pendant jusqu'au tabouret sur lequel dormait Ferragus. Et tandis que la Nine priait de toute son âme, Ferragus pionçait de toute la sienne. Qui donnera aux cœurs inquiets un peu de la foi de cette simple femme, et aux pauvres poètes un peu du sommeil de ce vieux chat !

— Dites-moi, Nine. Qu'est-ce qu'on fait en prison? demanda Décadi sans autre préambule.

La bonne femme abattit son livre sur ses genoux et regarda le gamin par-dessus ses lunettes.

— Oui, expliqua-t-il, qu'est-ce que font les prisonniers dans les prisons?

— Ma foi, dit la Nine, je n'en sais rien. Je n'y suis jamais allée. Je crois pourtant avoir entendu dire qu'ils fabriquent des chaussons de lisière, ou des espadrilles, ou des galoches...

— Et ceux qui ne savent pas?

— Ils apprennent.

— Mais dites-moi, Nine, les prisonniers doivent être bien malheureux.

— Malheureux? s'écria la Nine, c'est bien le moins !

Alors, nous autres aussi, pour avoir de l'argent, on n'aurait plus qu'à se mettre voleurs, quoi?

Toute sa grosse personne tremblait d'indignation, et les brides de son bonnet s'étaient mises à danser si lestement, que le vieux Ferragus, éveillé en sursaut, sentit un regain de jeunesse et leva la patte gauche pour jouer.

— Mais ma bonne, dit le gamin, essayant d'apaiser cette honnêteté farouche, le bon Dieu bénit aussi les prisonniers. On prie pour eux dans la prière du soir...

— Pas pour ceux-là ! cria la Nine, avec un signe éloquent de son index. On prie pour ceux qui sont prisonniers chez les Infidèles. J'ai lu l'histoire dans un livre que votre maman m'a prêté. Les frères de Saint-Jean s'en occupent. Mais il n'y en a plus guère aujourd'hui...

— Parbleu ! fit Décadi, il n'y a plus guère d'infidèles. On le sait bien... Mais dites-moi, Nine, est-ce qu'on est déshonoré quand on va en prison?

— Oui, dit-elle gravement, on est déshonoré.

— Et si on n'est pas coupable?

La Nine réfléchit un instant.

— On est déshonoré tout de même, puisqu'on est en prison.

Décadi tenta le grand coup de l'apitoiement :

— Alors, moi, Nine, dit-il d'un ton pleurard, je serais déshonoré si j'y allais?

La Nine éclata d'un gros rire qui mit encore en mouvement les brides de son bonnet et la patte de Ferragus.

— Ah ! vous riez, Nine, vous riez. Ce n'est pas bien, s'écria le gamin désolé.

— Mais qui parle de vous mettre en prison, mon beau?

— Papa, maman, tout le monde...

— Ces gens perdent la tête ! s'écria la bonne femme. Mais elle mit bien vite la main sur sa bouche et contempla Décadi d'un air hébété.

— Et qu'est-ce que je mangerai en prison? continuait-il, les yeux au ciel.

— Pour ça, mon beau petit, ne vous inquiétez pas. Est-ce que la vieille Nine n'est pas toujours là? C'est moi que je vous porterai à manger.

— Bon ! fit Décadi dont le front s'éclaircit. Mais ne mettez pas trop de gras surtout.

— Entendu, on ne mettra pas trop de gras. Mais si au lieu de raconter des bêtises, vous me laissiez finir mes vêpres?

Décadi parcourut du regard la rangée des casseroles, tira la queue de Ferragus en guise d'adieu, pirouetta, ouvrit la porte, et se trouva face à face avec M. le brigadier de gendarmerie Rouquille.

Avez-vous jamais vu dans un ciel orageux, un gros nuage barrer la figure de la lune? Telle, vous auriez vu, sous le nez de ce gendarme, la plus effrayante moustache qui se puisse imaginer.

C'était un gendarme sans reproche et sans peur. Il descendait intrépidement dans le Trou Gaudin ; il aurait fait une descente dans le Maelström. Sa physionomie reflétait l'intelligence du devoir. Ses mains ressemblaient à des battoirs à linge.

Décadi le voyait souvent à la maison, comme ami

et client de son papa. Il ne l'aurait jamais cru si terrible. Plutôt que de tomber sous cette poigne redoutable, combien il aurait préféré devenir prisonnier du Grand Turc, de ceux pour lesquels on prie et que rachètent les Frères de la Merci !

Le brigadier Rouquille passa en lui faisant un sourire paternel où le pauvre gamin ne vit qu'un sarcasme atroce. Il sentit, toute la soirée, sur son cœur, « le poids de cette grimace où brillait l'artifice » ; puis, il s'endormit, la nuit venue, sans avoir encore embrassé personne, de ce lourd sommeil des criminels qu'envient, avec tant de raison, les justes qui ont bonne conscience mais mauvais estomac.

Et le lendemain matin, comme il s'apprêtait à partir pour l'école, son papa lui dit froidement :

— Laisse ton cartable. Tu n'iras pas en classe ; j'ai fait prévenir frère Aventin. Je vais te mener en prison.

Décadi éprouva d'abord l'agacement d'une plaisanterie qui dure trop, puis, la terrifiante appréhension d'une calamité inéluctable, puis, un délicieux frisson de curiosité, et tous ces sentiments, peints à la fois sur son visage, lui composaient la mine la plus drôle du monde. Il releva son capuchon pointu qui le faisait ressembler à un petit kobold, prit la main de son papa, et se mit en route. — Allons, pensait-il, allons-y ! On n'en parlera plus... L'important est de ne rencontrer personne.

A peine arrivés devant la tour Saint-Hugues, ils

rencontraient le P. Garbasse, M. Bémol et Manette.

Il neigeait, en ces temps-là, comme il ne neige plus de nos jours. La tour semblait emmitouflée de fourrures, son dôme coiffé d'une calotte blanche, ses moulures bordées d'hermine, et, à voir le tuyau de poêle qui sortait, en bas, par une meurtrière, de la casemate du vieux Lô, on eût dit qu'elle fumait sa pipe. D'énormes glaçons pendaient à la fontaine muette ; des remblais de neige couraient au long des trottoirs. D'un côté de la rue, entre un de ces remblais et la vitrine d'un magasin, M. Bémol tenait le P. Garbasse. De l'autre, devant la porte d'une maison où son maître venait d'entrer, Manette attendait placidement, heureuse d'une charge légère, et bénissant en son cœur l'hiver qui fait mourir les mouches.

Le P. Garbasse ne fut pas long à prendre congé de M. Bémol.

— Bonjour, cher monsieur, dit-il en venant à eux. Cet enfant est-il sage?

Décadi le regarda d'un air de défi rageur et se retint à quatre de répondre : « Mon père, je suis si peu sage, que je m'en vais en prison tout droit ! »

Mais le papa répondait déjà à voix basse. Il racontait sans doute l'équipée de Noël : Mamlouk, l'étang et le reste, car le jésuite faisait entre deux souffles :

— Oh ! oh ! *Canis ex machina!*

Ce latin ne plaisait point du tout à Décadi. Le P. de La Sorbière aussi parlait latin, mais de telle manière que tous les bons Français le comprenaient. Décadi traversait la rue pour aller caresser Manette, quand

son père le rappela et ils poursuivirent leur chemin.

Alors, l'ânesse de Balaam ouvrit la bouche, dressa la queue, et lança aux échos de la place le braiment le plus lamentable qu'ânesse ait jamais poussé. Vous auriez cru entendre les petites orgues de la paroisse, quand M. Mouterde l'organiste lâchait tour à tour le jeu de trompettes et la flûte céleste.

Elle disait :

— O pauvre, pauvre, pauvre Décadi ! Suis ton destin, comme je suis le mien. Va en prison, mon enfant, va en prison, mais ne te fais pas trop de bile pour ton honneur. Thomas Corneille en juge mieux que la Nine : Le crime fait la honte et non pas la prison.

Quand ils furent arrivés dans la cour de la gendarmerie, le père dit à son fils :

— Attends-moi là, et il entra seul chez M. le brigadier Rouquille.

Décadi, laissé à lui-même, tournait autour des bâtiments, cherchant avec une impatience fébrile le local où il devait être écroué. Il ne le trouva pas. Il vit des bureaux, des appartements, des écuries, des remises, des poulaillers ; il vit une cahute suspecte qui lui donna un fugitif espoir, mais c'était une cabane à cochons ; il ne découvrit point de prison dans cette gendarmerie... C'est que, probablement, on l'expédierait à la sous-préfecture. Qui sait même? A la préfecture, à Lyon, à Paris, à Cayenne... Décadi savait qu'on allait là-bas. Il entendait dire, des gens de mauvaise mine : « C'est un échappé de Cayenne. » Un paysage de palmiers, de chameaux, de négrillons et de

bonnes sœurs, se déroulait dans sa tête. Ses connaissances géographiques les plus solides lui venaient des *Annales de la propagation de la foi;* il ne distinguait pas très nettement les missions catholiques des colonies pénitentiaires... Mais pourquoi son papa tardait-il à revenir? Il faisait froid dans cette cour.

Le papa, en cet instant, ne pensait guère à son fils. Il s'agissait bien d'incarcérer Décadi ! Il fallait mettre la main sur un malfaiteur plus dangereux. On s'était aperçu, la veille, après le départ de l'étranger, que certaines pièces d'argenterie avaient disparu. Lui aussi aurait pris à ses hôtes charitables ce qui... ce que... ce qu'il ne devait pas prendre. Ces petits inconvénients n'arrivent point d'habitude à ceux qui savent fermer leurs portes et leurs cœurs. Mais quand ils se produisent, on doit faire le nécessaire dans le plus grand secret possible, car dès qu'une canaille triomphe des honnêtes gens, l'opinion commence par blâmer la faiblesse des honnêtes gens...

Enfin, le papa se montra, en compagnie du brigadier Rouquille ; ils se quittèrent de fort bonne humeur. Décadi prit la main que lui tendait son père et le suivit à la maison, tête basse.

— Tu crois, disait le papa, chemin faisant, que tout cela n'est qu'une comédie? Ce n'est pas du tout une comédie. Il est parfaitement vrai qu'on enferme les enfants dont les parents ne peuvent pas venir à bout. Et puis, quand on s'accoutume à prendre du sucre à ses parents, on finit par prendre n'importe quoi à n'importe qui. C'est comme cela qu'on va en prison.

J'ai voulu que tu fasses les réflexions que l'on fait quand on y va... Car je suppose que tu réfléchis, maintenant que tu as l'âge de raison?

Si Décadi avait pu réfléchir, il eût certes conçu une piètre idée de notre raison humaine, puisque c'est au moment précis où les humains en sont doués, qu'ils commencent à faire des bêtises sérieuses et qui leur coûtent cher... La raison est de peu pour notre amendement, et si nous n'avions souvent que l'intelligence pour tenir tête à nos passions, nous ne vaudrions pas grand'chose. Expliquez-le comme vous le voudrez, moi, je dis que Dieu changea le cœur de cet enfant.

Il courut se cacher dans une chambre solitaire, et, debout près de la fenêtre, regardait la neige sur les toits.

La maman ouvrit la porte. Elle vit, du premier coup d'œil, qu'il avait humilié sa superbe. Elle attendit.

— Maman, je t'ai fait de la peine, dit-il.

— C'est d'abord au petit Jésus que tu en as fait, répondit-elle. Mets-toi à genoux et demande-lui pardon.

Car elle savait qu'il convient de hâter, par les mouvements appropriés du corps, la contrition de l'âme.

Décadi se releva, les yeux rouges. Il s'élança vers sa maman qui, tout en le regardant avec une miséricorde infinie, s'éloignait à reculons, et, les deux bras tendus, semblait autant l'appeler que le tenir à distance.

— Cours vite embrasser ton père, dit-elle.

XII

LA LETTRE ET LE CLAIRON

Il y avait beau temps que l'aventure de Noël était oubliée. Elle datait de six jours. Décadi ne pensait plus qu'aux lettres et aux cadeaux du nouvel an.

Depuis qu'il savait écrire, il composait, chaque année, à la sueur de son front, deux épîtres : l'une à ses parents, l'autre à son grand-père. L'usage, l'affection, l'intérêt lui en faisaient une obligation inéluctable. A ta famille écriras, à tout le moins une fois l'an.

Cela se fabriquait en classe. Les bons frères mettaient à la disposition de leurs écoliers, moyennant cinq, dix ou quinze sous, des feuilles de « papier à bouquet », ornées de fleurs au vif coloris ou de sujets symboliques. On consacrait à la rédaction des lettres toute la journée de la Saint-Sylvestre. Frère Aventin corrigeait les brouillons, surveillait les copies, donnait des idées. On s'en allait quand on avait fini. De pauvres malheureux peinaient du matin au soir et devaient « finir au gaz ».

Quelques modèles calligraphiés d'art épistolaire circulaient de table en table. Il était recommandé de ne pas transcrire servilement, mais de suivre, autant

que possible, l'impulsion du cœur, sauf en ce qui touchait l'orthographe. Quant à copier le voisin, défense absolue ! On aurait violé des secrets de famille.

Il y avait très peu de modèles, et ceux qui les tenaient ne les lâchaient pas vite. Les autres rongeaient leur porte-plume, impatients d'échapper aux affres de l'invention, à la dure nécessité d'être original.

Décadi choisit pour son grand-père une hirondelle bleue, portant dans son bec une enveloppe blanche à cinq cachets rouges au travers d'un semis d'étoiles jaunes ; pour ses parents, une « main d'amitié » sortant d'une touffe de myosotis. C'était ce qu'il y avait de plus beau. Il paya les deux feuilles trente sous, revint à sa place, écrivit d'un trait les adresses, les dates, les en-têtes, et resta le nez sur son papier, invoquant l'inspiration.

L'intérêt entrait pour une part dans ces lettres de bonne année. En payant, suivant les formules, son « tribut de reconnaissance » pour « les bienfaits dont on le comblait », « les bontés qui ne s'effaceraient jamais de sa mémoire », « les principes qui seraient la règle de toute sa vie », Décadi pensait aux étrennes.

Les destinataires trouvaient leur lettre sous leur serviette, au repas du soir. Ils s'écriaient d'un air d'extrême étonnement : « Oh ! oh ! voilà des nouvelles importantes. Il faudra lire cela à tête reposée. » Mais ils cédaient bien vite à la curiosité, et, au milieu des rires et des embrassades, le papa disait d'un ton sérieux : « On doit répondre aux lettres ponctuellement. Je répondrai demain matin, sans faute. »

N'y aurait-il pas moyen de glisser, parmi les compliments, une allusion discrète aux étrennes désirées? Décadi voulait un clairon. Il n'avait jamais pu l'obtenir. On craignait qu'il n'en tirât de trop mâles accords qui eussent mis le quartier en émoi, cassé la tête aux grandes personnes et enlevé le sommeil aux petits enfants. Sans compter que cette musique guerrière convenait peu à sa vocation. Un futur apôtre de la Foi devait s'adonner à des jeux plus pacifiques... Comment vaincre tant de scrupules? Comment décider le père Janvier?

Tandis que notre gamin rêvait à ce clairon, Grenouilli, son voisin de droite, se creusait le cerveau en attendant le modèle. Avec non moins de piété et de recueillement que M. Maurice Barrès, inventant devant son papier blanc des pages de pure imagination, mais avec plus de fièvre, il écoutait, en se tétant le pouce, les bruissements de son âme. Comme il aurait voulu pouvoir ramener à la surface de son être ses trop vagues sensations! Rendre ses émotions contagieuses, les faire passer directement dans l'âme de M. et de Mme Grenouilli, les leur communiquer telles quelles, connaissances confuses, sans noyau solide, à l'état gazeux! Essayant en vain, depuis trois quarts d'heure, de saisir l'insaisissable, il recopiait à l'infini, sur son brouillon : « Je saisis l'occasion... Je saisis l'occasion... »

A la gauche de Décadi, Gaston Bidolet, plié en deux, croupe en arrière, bras allongés, tête basse, dans la posture du canotier qui remonte un courant à force

de rames, écrivait de tout son courage. Décadi finit par s'apercevoir qu'il avait un livre ouvert sur les genoux et qu'il y faisait de larges emprunts. Bidolet avait trouvé dans la bibliothèque de son père un vieux *Secrétaire universel :* une mine d'idées, un trésor.

Mais tout n'était pas utilisable, dans ce vaste recueil, pour des petits garçons en peine de compliments. Les demandes en mariage, les pétitions aux autorités, les correspondances administratives y tenaient une grosse place. Avant de découvrir ce qui lui convenait, Bidolet avait pataugé longtemps à travers le chapitre des nourrices : *Lettre d'une nourrice qui ne peut continuer l'allaitement. — Lettre d'une nourrice dont le nourrisson a fait sa première dent — dont le nourrisson est malade — dont le nourrisson est en danger — dont le nourrisson se meurt — dont le nourrisson est mort.* Et de plus belle : *Lettre d'une nourrice qui réclame son dû. — Lettre d'une nourrice qu'on ne paie pas du tout. — Reproches à la nourrice...*

— Je veux bien te le passer, souffla Bidolet, mais prends garde au frère. Et surtout, perds pas la page. Si on tombe dans les nourrices, on n'en sort plus.

Décadi, en voyant tous ces modèles de demande, demande d'une place de facteur, demande d'un bureau de tabac, demande d'un permis d'exhumer, n'osait trop espérer qu'il trouverait là, de toutes pièces, la bonne manière de demander un clairon, mais il comptait bien s'approprier quelque tournure d'un si beau français que sa famille entière en serait éblouie, quelque

phrase d'un style si parfait que son grand-père n'y résisterait pas.

Dix minutes après, il avait bâclé ses deux brouillons et les soumettait à frère Aventin. C'était la même lettre ; au pluriel pour les parents, au singulier pour le grand-père.

Frère Aventin suivait ligne après ligne du bout de son crayon, et sabrait à droite et à gauche, en remuant de façon inquiétante ses mandibules mal rasées. Décadi, anxieux, penché sur son œuvre, la regardait fondre à vue d'œil. Il avait ingénieusement combiné ses inspirations personnelles avec celles du *Secrétaire;* l'ensemble lui plaisait assez.

« ... Accusez ma plume et non mon cœur, concluait-il, si cette lettre rend mal mes sentiments. Je ferai mieux plus tard. Quand je serai chez les sauvages, je vous écrirai tous les jours. Je ne serai plus jamais méchant et, si on me donne un clairon, je ne ferai pas de bruit. Je vous souhaite une bonne santé. J'espère que vous n'aurez jamais la scarlatine. Je prie Dieu pour votre prospérité. Le bonheur n'est attaché ni aux trésors, ni aux plaisirs, il dépend d'un esprit juste et d'une conscience pure. Je suis votre petit garçon chéri, votre affectionné et dévoué fils. »

Le bon frère, qui n'avait aucune curiosité critique, ne s'inquiéta pas outre mesure des sources de Décadi ; le temps pressait ; une longue file d'épistoliers attendait, au bas de la chaire, brouillons en main. Mais il discerna aussitôt ce qui était de style soutenu et ce qui n'en était point. Quand sa correction fut achevée,

il avait rétabli, dans toute sa pureté, le texte du *Secrétaire universel*.

Décadi regagna sa place, tout penaud, examina mélancoliquement l'hirondelle et les myosotis, puis, après un instant de réflexion, au lieu de mettre ses lettres au propre, les recopia sur une autre feuille dans leur teneur primitive. Il rangea ensuite ses papiers dans son cartable, expliqua au frère qu'il pourrait finir le travail à la maison, et sortit, le premier de la classe, très fier, au milieu d'un murmure admiratif, laissant le pauvre Grenouilli qui s'escrimait toujours à « saisir l'occasion » sans pouvoir saisir autre chose.

Comme il dévalait sous les platanes, cherchant les endroits de la route où la terre gelée permettait des glissades, une voix joyeuse lui cria :

— Où court-on, petit bonhomme? Déjà en vacances?

C'était le docteur Dulait, accompagné de Me Brice-Baudron, notaire.

— Pas encore, répondit le gamin, je n'ai pas fini mes lettres.

— Tu écris donc des lettres? Montre voir.

— Ah ! non, monsieur le docteur. Ce sont des secrets de famille.

— Mais, mon pauvre ami, les médecins et les notaires entrent dans vos secrets comme au moulin. Montre donc. Tu peux te fier à moi.

Décadi fouillait déjà son cartable. Il avait le tempérament d'accorder tout ce qu'on lui demandait, aussitôt après l'avoir refusé.

Les deux messieurs continuaient leur chemin. Décadi trottinait près d'eux. Le docteur parcourait la lettre, d'une mine égayée, tandis que Me Brice-Baudron, penché vers lui, sortait de son gilet un pince-nez retenu par un cordon de soie noire et le faisait danser devant ses yeux.

— Holà ! holà ! que vois-je? s'écria le docteur, Regardez-moi cela, maître, je vous en prie. « Le bonheur n'est attaché... » Tu as trouvé cela tout seul, mon petit ami?

— Oui... répondit le gamin qui n'enrageait pas pour mentir à l'occasion. Ça m'est venu, comme ça, en réfléchissant.

— Malheureux enfant ! Qu'est-ce qui te viendra, quand tu seras en rhétorique? Mais non. Tu te fais plus méchant que tu n'es. C'est le bon frère qui t'a soufflé cela. Et ce n'est pas vrai ! Voyons, maître. Si le bonheur n'est attaché ni aux trésors, ni aux plaisirs, dites-moi où les hommes vont le chercher?

— Tout n'est que vanité ! fit le notaire en clignant de l'œil.

— Qui vous a dit cela?

— Mais c'est dans la Bible, dans Corneille, dans les opéras et dans les sermons, partout.

— C'est dans le cantique, ajouta Décadi. « Tout n'est que vanité, mensonge et fragilité, dans tous ces objets divers qu'offre à nos regards... »

— Tais-toi, blanc-bec ! cria le docteur. Tu n'en sais rien. Personne ne le sait. Tout est vanité? Ils me font rire ! Je ne demande qu'à en faire l'expérience com-

plète. Passez-moi la coupe, que je la vide : trésors, plaisirs, science, honneurs, tout. Que je sois malheureux en connaissance de cause... Mais dis-moi donc. Si tout est vanité, pourquoi demandes-tu un clairon?

— Je ne le demande pas.

— Mais tu voudrais bien l'avoir. Ton bonheur est attaché à ce clairon. Tiens, voilà ce qu'il faut écrire à ton papa. Tu auras ton clairon par ordonnance de la Faculté.

Le facétieux docteur tirait déjà le crayon de son calepin quand Décadi sauta prestement sur sa lettre.

— Non, non, merci! vous allez encore m'abîmer mon style.

Et il courut chez le P. de La Sorbière.

Le père connaissait bien le style de Décadi; il vit du premier coup ce qui n'était pas de son cru.

— C'est toi qui as composé tout cela?

On ne mentait pas au P. de La Sorbière. Décadi avoua qu'il avait copié quelque part, sans parler cependant de Bidolet.

Et, sous le crayon du jésuite, l'épuration recommença. Mais ce fut, cette fois, le texte de Décadi qui reparut dans son intégrité.

— « Le bonheur..., le bonheur... » bougonnait le P. de La Sorbière. Tu emploies là, mon enfant, une forme gnomique, sentencieuse, qui n'est pas du tout dans ton caractère. Et je ne dis rien de cette belle phrase. C'est à la fois rond et plat; c'est une vessie dégonflée. Laisse-moi cela. Il faut que chacun écrive suivant son caractère.

— Alors, mon père, vous pensez que mes lettres feront plaisir?

— Ce qui vient du cœur fait toujours plaisir, parce que c'est vrai et que le vrai est aimable. Pourquoi te sers-tu de mots que tu ne comprends pas? Qu'est-ce qu'un « fils dévoué », ou pis encore un « dévoué fils », par exemple. Es-tu un fils dévoué, toi, je te demande? A qui, à quoi te dévoues-tu? C'est ton papa qui est dévoué : il travaille pour toi. C'est ta maman : elle reprise tes chaussettes. Toi, tu es leur « petit garçon chéri ». Tu le sens, tu le dis ; c'est vrai, c'est bien écrit.

— Alors, mon père, vous pensez qu'on pourrait me donner un clairon?

— Et ainsi, continuait le P. de La Sorbière qui s'était levé et marchait d'un bout de sa chambre à l'autre, on n'aura plus à « accuser ta plume », comme dit ton éloquent modèle. Quand une lettre rend mal les sentiments c'est au cœur qu'il faut s'en prendre. Je n'aime pas les petits garçons qui écrivent mal leurs lettres...

— On ne leur donne pas de clairon ! proclama Décadi, d'un ton vengeur.

— ... et c'est encore plus regrettable de la part des grandes personnes. C'est un triste signe des temps que la façon dont on bâcle les lettres, aujourd'hui. Il semble qu'on n'ait plus assez de politesse, plus l'esprit assez fin, plus le cœur assez bon pour s'appliquer à écrire dignement ou aimablement, tous les jours et à tout le monde. Toi, ne néglige jamais de t'appliquer. Et non à copier des phrases, mais à rendre

sincèrement et poliment ce que tu sens. On doit perfectionner son style, mais il faut commencer par perfectionner son âme. Penser juste d'abord, sentir fort et en avant !

— Oh ! s'écria Décadi, les mains jointes, si je pouvais dire comme je sens que je voudrais un clairon !

— Encore ce clairon ! fit le jésuite en riant. Au lieu de m'écouter, tu me le cornes aux oreilles. C'est à faire tomber les murs de Jéricho...

— Maman prétend...

— Je sais, je sais... Elle a raison et tu n'as pas tort. C'est une très belle chose qu'un clairon, à voir, et même à entendre, mais pas de trop près... Comment arranger cela? Va donc chez Mlles de Bourbince. Vous êtes bons amis, n'est-ce pas? Elles me parlaient de toi, hier précisément. Tu leur montreras ta lettre. Elles en seront bien aises.

Mlles de Bourbince étaient de nobles voisines qui marquaient en effet à Décadi le plus bienveillant intérêt. Elles l'attiraient souvent chez elles, s'inquiétaient de ses progrès en catéchisme et le comblaient de friandises.

Les parents du gamin ne les fréquentaient pas. Il y avait de grandes distances entre la noblesse et la bourgeoisie. Les hommes ne se voyaient que pour affaires ; les femmes, qui se rencontraient aux réunions pieuses ou charitables, échangeaient dans la rue un sec et rapide signe de tête. La grave question des toilettes divisait irrémissiblement les deux classes. L'aris-

tocratie souriait de la bourgeoisie endimanchée.La bourgeoisie reprochait à l'aristocratie d'affecter, dans sa mise, une simplicité provocante. C'est que, à cette époque déjà, les bonnes croyaient n'être jamais assez belles ; sans porter encore des bas de soie, elles se mettaient sur le dos tout ce qu'elles gagnaient, et les dames de condition voulaient qu'on les distinguât de leurs bonnes.

La maman de Décadi surveillait ses relations d'un œil assez jaloux. Elle tolérait ses visites aux demoiselles de Bourbince, mais ne cessait de lui recommander la plus grande discrétion. Décadi, peu embarrassé des préjugés sociaux, allait, chaque fois qu'il le pouvait, manger les confitures de ces demoiselles de haut lignage, sans rougir le moins du monde de l'obscurité de ses origines.

Les deux vieilles filles avaient à peine entre elles cet air de famille qui, d'après le poète, convient à des sœurs. Elles différaient au physique autant qu'au moral. L'une, Mlle Béatrice, toute fluette et ratatinée avec des mines effarouchées de bigote et des yeux de chèvre morte ; l'autre, la plus jeune, Mlle Henriette, grande et grosse, à tournure hommasse, si spirituelle qu'on ne remarquait pas qu'elle était peu jolie, et d'une verdeur de langage, d'une liberté d'allures, qui contrastaient plaisamment avec le ton austère et compassé de son milieu.

Décadi se serait jeté par la fenêtre pour elle.

— Mademoiselle, lui demanda-t-il un jour, après avoir vu, dans la vieille histoire de France dont les

gravures terrifiaient la Nine, le portrait de la belle Agnès, c'est bien à partir de Charles VII, n'est-ce pas, que les rois ont commencé à avoir des maîtresses?

Mlle Béatrice pensa tomber de son haut, mais Mlle Henriette ne perdit pas la tête.

— Non, mon petit ami, dit-elle, c'est une institution qui remonte à la plus lointaine antiquité. On peut même dire qu'elle se perd dans la nuit des temps.

— Et qu'est-ce qu'elle faisait, la maîtresse du roi?

— Dis-moi donc ce que faisait le connétable de France.

— Je n'en sais rien ; je ne l'ai pas encore appris.

— Eh bien, quand tu sauras ton histoire, quand tu connaîtras le connétable, le grand prévôt, le grand bouteiller et tous les offices de la couronne, je t'expliquerai celui-là. Il faut apprendre les choses par ordre d'importance.

Mlle Henriette était, à coup sûr, excellente chrétienne, mais elle n'avait pas le même tempérament que sa sœur. Sous des dehors un peu bourrus, elle cachait un cœur très sensible, et surtout cette pudeur que donne à certaines âmes le sentiment de l'effrayante distance qui sépare des platitudes de la réalité, l'idéal altier de la perfection. Elle apportait dans les choses de religion tout le bon sens humain qu'est en droit de garder un esprit soumis à la foi, et dans toute question morale, cette lucidité qui permet de discerner avec franchise le mobile de nos actions. Quand on les invitait à quelque fête, Mlle Béatrice n'y allait que « pour faire plaisir

aux autres » ; Mlle Henriette avouait sans détours qu'elle se promettait du plaisir à elle-même. Si elle s'ennuyait, elle était trop polie pour le dire, mais s'en apercevait fort bien, — tant de gens ne s'en aperçoivent pas ! — et l'acceptait en expiation de ses péchés. Mlle Béatrice ne parlait que de « s'oublier » ; sa sœur estimait qu'on doit penser à soi, ne fût-ce qu'afin d'épargner aux autres l'embarras d'y penser pour nous. Mlle Béatrice se délectait aux exemples les plus raffinés de l'héroïsme chrétien et aux manifestations les plus extraordinaires de la puissance divine ; sa sœur trouvait déjà bien méritoire l'accomplissement des devoirs journaliers et préférait découvrir la main de la Providence dans le cours ordinaire des choses. Enfin, Mlle Béatrice se préoccupait énormément du diable et de ses influences, tandis que Mlle Henriette pensait beaucoup plus à Dieu qu'au démon ; encore y pensait-elle plus qu'elle n'aimait à en parler.

— Le bon Dieu par-ci, le bon Dieu par-là ! disait-elle, on finit par le mettre à toutes les sauces. Si ce n'est pas prendre son saint nom en vain, je n'y comprends rien. J'ai moins de peine à entendre jurer un charretier.

— O Henriette, Henriette !... gémissait Mlle Béatrice.

Décadi montra donc à ses bonnes amies le brouillon corrigé par le P. de La Sorbière, et profita de leur hospitalité pour transcrire ses lettres au propre. On ne lui fit aucune réflexion sur le clairon et les étrennes,

mais il put conjecturer, à certains signes, que le prévoyant jésuite ne l'avait pas adressé là pour rien.

Vers le soir, il y eut grand remue-ménage à la maison. Décadi, à peine revenu de chez M. l'abbé Sansonnet, flaira qu'il s'était passé quelque chose. Des conciliabules se tenaient dans les coins ; on chuchotait, on évitait son regard. Il ne semblait pas cependant qu'on eût rien à lui reprocher ; au contraire, tout le monde l'embrassait avec plus de tendresse que de coutume. Ses lettres remportèrent un beau succès d'estime. On le combla de compliments et de cajoleries. Il alla se coucher plein d'espérance.

Sa petite cervelle, fatiguée par les calculs de l'ambition et le rude labeur de la prose, fermenta toute la nuit en cauchemars saugrenus.

Il se voyait devant son papier blanc, sans modèle, sans « secrétaire », livré à son seul génie, pourchassant des phrases fugaces qui lui glissaient entre les doigts. Puis, quand il avait matagrobolisé, limé, fignolé une lettre comme on n'en voit point, une lettre à gagner le cœur de tous les papas, à ouvrir la porte de tous les bazars, voilà que le vieux Chinche, le pattier, s'en emparait en trahison et lui défigurait son style !... Jamais, non jamais il n'aura ce clairon... Et il l'a, il le tient !... Mlle Henriette de Bourbince vient de le lui donner, dans la rue, à l'heure de la première messe. Bien des gens dorment encore, et mon Décadi va se charger de vous les réveiller dès l'aube... Mais à peine a-t-il porté l'embouchure à ses lèvres impatientes, avant qu'il ait soufflé une seule note, la maison de

Mme Cuchenille s'écroule comme les remparts de Jéricho, et il voit la vieille dans son lit, en bonnet de nuit et en camisole, buvant son café à petites gorgées, sans manifester le moindre étonnement...

Il faisait grand jour quand il ouvrit les yeux. Je ne sais si sa première pensée fut d'offrir son cœur au bon Jésus, mais la seconde, en tout cas, fut pour le gros paquet, de très engageante apparence, qui l'attendait au réveil, comme à chaque nouvel an, sur un coin de son lit. Il le défit avec une voluptueuse lenteur ; il demandait toujours que le « père Janvier » employât beaucoup de papier et de ficelle, pour faire durer son plaisir.

Ce n'était pas un clairon. C'était une belle boîte de couleurs, de couleurs « inoffensives ». Et plût à Dieu, vous dirai-je, qu'on n'en mît jamais que de pareilles entre les mains des peintres ; ils ne risqueraient pas d'intoxiquer le public.

Ce n'était pas un clairon, et, ni les pinceaux qu'on peut sucer sans danger, ni les godets où l'on crache pour préparer sa palette, ni l'album à coloriage, ni cette collection de tablettes des nuances les plus variées, jusqu'au « ton de chair », mélange savoureux de terre glaise et de jus de groseille, ne consolaient Décadi de son mécompte. Mais il avait le cœur bien placé et ne se montra pas ingrat envers ses bons parents. Il gardait seulement, tout au fond, un secret chagrin, et se croyait sincèrement malheureux, ne sachant pas, le pauvre enfant, que le plus doux bonheur qui nous soit donné ici-bas est de désirer, avec quelque espoir d'obtenir.

Quand il s'en fut, dans l'après-midi, chez Mlles de Bourbince, pour leur souhaiter la bonne année, le domestique, très affable à son ordinaire, avait, en l'introduisant, une mine de protection un peu hautaine. La porte du salon était entre-bâillée, et Décadi put entendre les éclats d'une vive discussion.

— Oh ! ces gens sont d'un orgueil !... criait d'une voix rageuse Mlle Béatrice.

— Mais ne dis rien à cet enfant ! répliquait Mlle Henriette. Il est gentil, ne lui faisons pas de peine.

Le gamin entra, tout effaré. A sa vue, Mlle Béatrice sortit par une autre porte, tandis que Mlle Henriette cachait précipitamment sous l'ouvrage de tapisserie qu'elle tenait à la main, un objet brillant, posé sur une table. Elle s'avança d'un pas rapide vers son petit visiteur, se pencha pour l'embrasser et l'installa, comme d'habitude devant un guéridon, où il regardait des images, pendant que les grandes personnes causaient. Elle fouillait dans la bibliothèque, bouleversait les livres, ne trouvait rien. Enfin, de guerre lasse, nerveuse et distraite, elle lui mit sous le nez un gros bouquin, relié en peau de truie : le *Trophée d'armes héraldiques, ou la science du Blason, ornée de figures en taille-douce*...

Décadi contemplait avec ahurissement ces énigmatiques symboles de la grandeur humaine, ces « images héréditaires, méthodiquement composées, qui servent à faire connaître », disait le savant auteur, « la noblesse, soit de sang, soit de fortune, soit de vertu fortunée ». Le glorieux titre n'évoquait dans son esprit

qu'une absurde association de pommes de terre, de sabres et de pistolets ; car les paysans de Bourgogne appellent les pommes de terre des « treuffes ». D'armes, il n'en connaissait pas d'autres, et il faut une longue éducation pour apprécier la valeur des mots. Son regard allait à chaque instant vers l'objet mystérieux, couvert par le canevas de Mlle Henriette. Il discerna soudain un gland de laine rouge qui dépassait... Il comprit. C'était son clairon !

C'était le clairon que ces demoiselles avaient voulu lui offrir et que ses parents avaient refusé. — Oh ! ces gens sont d'un orgueil !... — Qui? Papa ou maman? Et pourquoi? Et de quel droit? Était-ce ainsi qu'on l'aimait quand on pouvait si facilement le contenter ! Quelle figure faisait-il alors, dans cette maison? Que penserait Mlle Henriette? Que dirait-on chez lui? Pourquoi ne pas l'avertir franchement? N'avait-il pas l'air de venir mendier des jouets?

Et, tandis que dansaient devant ses yeux, en une sarabande grimaçante, les casques et les écussons des comtes, des barons, des bâtards, des chevaliers très qualifiés et des gentilshommes de trois races, un combat terrible se livrait dans le champ clos de sa petite âme, gonflée de colère et d'amertume, tiraillée douloureusement entre l'amour-propre blessé et la gratitude attendrie, entre la piété filiale et la passion du clairon.

Il se levait pour s'enfuir, quand M. le curé Gennetoye et M. l'abbé Sansonnet entrèrent. Mlle Henriette lui fit signe de rester. Il vit à son sourire compatis-

sant qu'elle savait tout, et se prit la tête dans les mains, sentant qu'il allait fondre en larmes.

Le salon s'était rempli peu à peu ; les inévitables chamailleries des deux sœurs animaient la conversation.

— Non, non, monsieur le curé, disait Mlle Henriette, au milieu des éclats de rire, il faut que je la dénonce, cette Béatrice, elle devient vraiment insupportable. Lors de notre dernier voyage à Paris, nous allons déjeuner, un jour, chez nos cousins d'Orfrey. Ils sont protestants, que veut-on que j'y fasse?

— Oh ! Henriette, Henriette !...

— Mais assurément, mon amie, je n'y peux rien. Veux-tu que j'aille m'évanouir devant leur porte? C'était les Quatre-Temps ; nous n'y avions pas pensé. Voilà ma Béatrice perdue ; vite un prêtre, une dispense. Nous courons d'église en église, nous arrivons en retard, et naturellement, les d'Orfrey, qui savent leur monde, nous avaient préparé un bon petit déjeuner maigre, comme ma Béatrice les aime...

— Oh ! Henriette, Henriette !...

— Il y a des gens de bonne foi, déclarait le curé, en hochant la tête d'un air approbateur.

— Certes, je le crois bien, monsieur le curé, j'en suis ! continuait Mlle Henriette. Mais que direz-vous de cette Béatrice qui, à son âge, ne peut pas regarder en face le Discobole?

— Le Discobole?

— Oui, un marbre que les d'Orfrey ont dans leur antichambre et devant lequel elle m'a fait une scène. Je lui dis : « Tu es ridicule. Nous avons toutes deux

l'âge d'avoir mis au monde plusieurs enfants, et encore sans nous presser. Est-ce qu'ils ne seraient pas venus sur cette terre dans la tenue du Discobole? »

Le brave curé riait de tout son cœur, tandis que Mlle Béatrice jetait des regards angoissés du côté de Décadi. Mais le gamin ne quittait pas des yeux le *Trophée d'armes héraldiques*, et tout en écoutant d'une oreille ce qui se disait autour de lui, faisait semblant de prendre le plus vif intérêt aux « armes de Notre-Seigneur Jésus-Christ, principe de toute noblesse », qu'un héraldiste de la Germanie inférieure avait composées, au dix-septième siècle, à grands frais d'imagination, « si toutefois », remarquait le prudent historien, « il ne les avait apprises d'un ange », — ce dont je suis, pour ma part, fermement assuré.

— Vous avez là un petit visiteur exemplaire, dit l'abbé Gennetoye. Que lit-on, mon cher enfant? Oh! un armorial... Oh! Oh! les armoiries de Notre-Seigneur. Je ne les connaissais pas.

— Je les ai apprises là, dit Mlle Henriette. Ce pieux auteur tient à prouver que le Fils de Dieu était de bonne famille.

— Oh! Henriette, Henriette!...

Mais le curé semblait n'avoir pas entendu. Il venait d'apercevoir la tapisserie qui cachait le clairon et se penchait déjà pour l'examiner.

Mlle Henriette se leva en sursaut, tremblant que la découverte d'un objet aussi insolite dans le salon de deux vieilles filles n'amenât des explications gênantes. Le curé avançait la main. Décadi, qui se trou-

vait le plus près, posa vivement la sienne sur la tapisserie, et se forçant à prendre un bon rire espiègle, cria :

— Il y a un secret là-dessous !

Le curé n'insista pas. Mlles de Bourbince poussèrent un soupir de soulagement et Décadi se replongea dans le *Trophée d'armes héraldiques*.

Les visites continuèrent. Durant deux mortelles heures, il vit défiler dans le salon plus d'une comtesse de Pimbesche, plus d'une Mme de Sottenville, et plus d'un M. de la Souche qui, de son vrai nom, s'appelait Arnolphe.

Et chaque fois qu'un visiteur, attiré par la tapisserie, faisait mine de s'en approcher, il étendait la main, aussi héroïquement que l'ancien Scævola, et disait :

— C'est un secret !

Il partit le dernier. Quand il vint faire ses adieux, Mlle Henriette considéra longuement cette jeune frimousse qui reflétait une indéniable noblesse « de vertu infortunée ». Puis, elle enleva ce gamin dans ses bras, comme une plume, et il vit en passant l'ardente lumière de ses yeux. Elle l'éleva si haut, en l'air, que le vertige le prit ; il se sentit défaillir sous une avalanche de baisers...

En revenant à la maison, Décadi avait oublié toutes ses peines, toutes ses rancunes ; il ne lui restait dans l'âme que la douceur d'un grand amour. Et le soir, quand la maman se pencha sur son petit lit, il se jeta à son cou dans une étreinte passionnée et lui rendit, l'un après l'autre, tous les baisers de Mlle Henriette.

XIII

LE TOMBEAU DU CONVENTIONNEL

C'était le bon temps des grandes vacances.

Ils revenaient de la promenade. La grosse chaleur du jour était tombée. Derrière eux, le soleil déclinait. Décadi tenait son grand-père par la main et s'amusait à voir leurs deux ombres pointues s'allonger à perte de vue sur la route.

— Grand-père, raconte-moi encore l'histoire de la Micheline, comment les sans-culottes l'ont tuée.

Mais l'histoire de la Micheline devait être trop longue à dire, et le vieux semblait préoccupé de tout autre chose.

— D'abord, on ne sait pas qui l'a tuée, dit-il en sortant de sa rêverie. Et puis, as-tu pensé à demander mes plants de laitue au jardinier de M. Dupasquier?

— Non ! C'est vrai... Je te demande pardon, grand-père. J'irai demain matin. Mais veux-tu que je te dise qui a tué la Micheline? Je le sais, moi. C'est M. Bertucat le conventionnel.

— Ne dis donc pas de bêtises. Mon Dieu ! qu'est-ce que je vais faire de cet enfant? Ça oublie mes com-

missions. Ça parle sans réfléchir. On ne dirait guère que tu as huit ans, sais-tu bien? Si tu vois M. Dupasquier, ne manque pas de le remercier, surtout... Je t'ai déjà dit, mon enfant, que M. Bertucat était à Paris pendant la Révolution. Il avait épousé une demoiselle Gay. Non, attends... C'est sa mère, plutôt, qui était une Gay. Sa femme était une Depallierne. Il est enterré, au cimetière, entre le mur de la chapelle et le caveau des de Belfond. C'est ce grand tombeau noir. Tu te rappelles? Et dis aussi au jardinier que ses sauges ont très bien repris.

Ils étaient parvenus à l'entrée du faubourg qu'habitait le grand-père. Le voisin Coniaud, assis sur un banc devant sa porte, les pieds nus dans une paire de sabots bourrés de paille, battait sa faux. Son cochon, dont il avait ferré le groin, pour l'empêcher de fouir la terre, était couché près de lui, les oreilles sur les yeux, et grognait avec contrition.

Le galopin, un peu vexé de la semonce, eût bien voulu passer son humeur sur ce cochon et lui tirer la queue. Mais le grand-père, sentant dans sa grosse main osseuse une petite main tremblante d'énervement, la serrait comme à l'étau, sans rien dire, l'air inexorable.

Ils entrèrent. Cette maison semblait n'exister que pour le jardin qui l'entourait. Les meubles indispensables à une habitation s'y casaient au petit bonheur, s'effaçant tant qu'ils pouvaient devant les instruments de jardinage, les outils, les arrosoirs, les pièges, les sacs, les pots à fleurs, les boîtes à graines, tout un

attirail champêtre qui dégageait des odeurs fades ou aigrelettes.

Le vieux pendit son chapeau, posa sa canne dans un coin, passa un tablier à bavette, et sans prendre un moment de répit, se mit à préparer son souper. Le gamin se jeta sur un fauteuil de paille. Haletant, les jambes ballantes, il portait à son nez ses deux poings égratignés par toutes les épines des buissons, et flairait sur ses ongles verdis le parfum des herbes sauvages.

D'un bond, sans qu'on pût deviner ce qui lui passait par la tête, il se leva et disparut.

Un instant après, d'un cabinet attenant à l'alcôve et servant à la fois de fruitier et de débarras, sortait comme le grignotement d'une souris qui farfouille à travers des paperasses.

Il y avait là, entassées dans une pénombre mystérieuse, sous la garde de grosses araignées qui avaient dû tisser leurs toiles à l'époque lointaine où les soldats de Bugeaud montaient leurs tentes en Algérie, toutes sortes de ces vieilles choses, classées sous la dénomination de « choses qui peuvent servir », et qui ne voient le jour qu'aux déménagements. Un sabre pendait au mur, en compagnie d'un entonnoir crevé et d'une carnassière qui perdait ses derniers poils. Le gamin le connaissait bien. Son grand-père lui en avait expliqué les inscriptions. On lisait sur la lame : « la Nation, la Loi, le Roi. » Mais les deux derniers mots avaient été grattés, et il ne restait plus que la nation, sans loi ni roi. Ce sabre avait fait longtemps son bonheur. Il

s'était donné une peine inouïe à le nettoyer. Il l'avait frotté avec de la terre et du sable, avec de l'huile, avec du vinaigre, avec du sel et du poivre ; il l'avait mis à toutes les sauces. Mais la rouille tenace ne cédait pas ; elle avait pris seulement une teinte invraisemblable et une odeur effrayante. Il s'en servait quand même pour jouer à l'ogre, au turc, à Barbe-Bleue, au cruel mari de Geneviève de Brabant, pour fendre la glace, pour couper du bois, tant qu'un jour, il avait failli se faire sauter le pouce. On l'avait fouetté d'importance, et le sabre révolutionnaire ne bougeait plus de son clou.

Un placard de ce cabinet contenait d'anciens papiers. On y voyait des mémoires commerciaux, des factures, des baux, des actes notariés, énumérant avec précision et solennité nombre de personnages depuis longtemps défunts, et dont le grand-père devait être l'un des rares survivants. On y voyait des livres à moitié rongés ou moisis, des liasses d'assignats, des passeports à l'intérieur délivrés par la police du royaume, des almanachs de toutes les époques, des journaux de tous les régimes.

Le gamin avait traîné cela par brassées jusqu'à la porte vitrée du cabinet, et furetant, fouillant, feuilletant, éternuant, il jetait des questions à son grand-père, occupé à laver des raves dans une terrine.

— Grand-père, qui c'était Manuel?

— C'était l'ancien premier chantre, mon enfant, avant M. Jolibois.

— Pourquoi que la censure l'a outragé?

— On ne dit pas « pourquoi que ». Si ta mère t'entendait, elle te gronderait. Mais qu'est-ce que tu racontes? La censure a outragé M. Manuel!

— Oui, je vois là : *Outrage de la censure à la mémoire de Manuel...*

— Ah! ce Manuel doit être le représentant du peuple qui s'est fait mettre à la porte de la Chambre. Il était de l'opposition.

— Et qui c'était Nini-la-Balocheuse?

— Qu'est-ce que tu regardes là-bas? Veux-tu bien laisser ça tranquille!

Mais Décadi venait de tomber sur des documents du plus haut intérêt.

Au milieu de ce fatras d'imprimés jaunis, de ternes estampes et de vignettes maussades, des gravures, coloriées à faire grincer les dents, le tenaient en extase. C'était des portraits de dames qui avaient été belles au temps de Ledru-Rollin : Pochardinette, Rose Pompon, Nini-la-Balocheuse, Pauline-la-Folle, Pauline-la-Grande, Sophie Ponton, la brune Marie, la blonde Jenny, Frisette, Rigolette, Clarinette, Rose-l'Épanouie, Brididi, Mogador et autres célèbres citoyennes de la deuxième République. Avec leurs bandeaux plats ou leurs boucles en boudins le long des joues, elles avaient une expression à la fois naïve et effrontée. Plusieurs d'entre elles fumaient la cigarette.

Le gamin les considérait avec plus de curiosité que d'admiration. Il pensait que sa maman ne leur aurait pas trouvé l'air très « comme il faut », et qu'elles appartenaient à cette catégorie de personnes dont il enten-

dait dire qu'elles avaient « mauvais genre ». Elles lui rappelaient un peu ces bohémiennes qui offrent aux portes des fauteuils de rotin, ou encore ces écuyères qui venaient, tous les ans, à la fête patronale, promener devant la ville ébaubie des chevaux savants et des dromadaires baveux. Ce n'était que cela, après tout : des écuyères. Connu ! A d'autres...

— Grand-père, tu me donnes le *Manuel républicain?*

— Oui, je te le donne. Mais sors vite.

— Et l'*Almanach des Amoureux pour 1848*, tu me le donnes?

— Ah ! je ne ferai jamais rien de cet enfant. Mais veux-tu bien sortir de là? Ou je me fâche. Allons, viens, mon petit, viens... Tu vois que la poussière te fait tousser.

Il sortit, noir comme un ramoneur, tenant par la peau du dos un bouquin dépenaillé qu'il semblait avoir pris à la chasse.

— En voilà des idées, grommelait le vieux, d'aller tripoter dans les crottes de rat, quand on rentre de promenade. Comme te voilà fait !... Tu es propre. Lâche vite cette saleté et lave-toi les mains.

— Ça n'est pas une saleté. C'est l'*Almanach du patriote.*

— Je parie que c'est l'*Almanach des Amoureux.*

— Non, puisque tu m'as dit de le laisser tranquille.

— Donne-moi mes lunettes...

Et le grand-père s'assura qu'en effet son gamin n'avait pas touché à l'almanach défendu. Il quitta

sa mine sévère et tourna quelques feuillets en souriant et en branlant la tête.

— Oh ! c'est vieux, cela. C'est plus vieux que moi... C'est l'an VII de la Liberté... Ils avaient tout changé. Je t'ai déjà dit le nom des mois? Tu sais comment M. Dupasquier t'appelle? Décadi. C'est le nom d'un jour, le dernier de la décade : Primidi, Duodi, Tridi, Quartidi, Quintidi, Sextidi, Septidi, Octidi, Nonidi, Décadi...

Le gamin écoutait bouche bée cette musique de calendrier, et soudain, l'enthousiasme l'emporta comme un coup de vent. Il enfila la porte, sauta dans le jardin en criant à tue-tête : Primidi ! Tridi ! culbuta à travers une pile de pots de fleurs et s'écroula tout penaud sur son derrière.

Le grand-père accourut au bruit, comme les dames de l'hôpital, quand le compère Guilleri fit sa chute.

— Ah ! Décadi, qu'est-ce que tu m'as fait là? Tu casses les pots et c'est toi qui pleures?... Allons, bouge. Mes pots ont plus de mal que toi. Tu m'agaces, tiens ! File chez ta mère. File, ou je te frotte les oreilles, victime du 2 Décembre.

Décadi se releva, s'essuya les mains à son mouchoir, le passa sur ses yeux, vint embrasser le grand-père et partit, sans souffler mot, le cœur gros.

Son principal souci était de trouver comment s'y prendre pour expliquer, à la maison, ce retour imprévu. Certes, il ne fallait pas mentir. Il fallait éviter à sa maman des émotions inutiles, et à ses sœurs l'occasion de manquer à la charité en se moquant de lui. Dans ces

cas-là, Décadi procédait d'ordinaire par adroite élimination des détails superflus, réticences, prétéritions, restrictions mentales : précieuses figures de rhétorique et agréables ornements du discours. Il n'était pas plus vain qu'un autre, mais très enclin à tourner toute chose à son avantage. Avouez qu'être le dernière par terre, au milieu des pots cassés, c'est bon pour le saint homme Job, mais non pour un petit garçon qui tient à faire quelque figure en ce monde.

Et à ce souvenir fâcheux se joignait encore le regret de ne pas manger la soupe chez son grand-père. Ce grand-père possédait l'art d'élaborer des soupes qui devenaient d'autant meilleures qu'on les réchauffait plus souvent. Il connaissait à fond les propriétés des plantes potagères qu'il dosait magistralement, suivant leurs vertus astringentes, tonifiantes ou diurétiques. Il s'entendait surtout à corriger par une longue cuisson le gros défaut qu'a le chou d'être venteux et indigeste. On parlait de ces soupes, à la maison, d'un ton de pitié un peu dédaigneuse, mais Décadi les défendait avec chaleur. On avait beau lui remontrer que jamais son grand-père ne lui ferait d'aussi bonne cuisine que sa maman, et qu'il se lasserait vite de ce régime, il soutenait contre sa conscience et son estomac que son grand-père était le plus habile.

Il avait aussi tant de choses à lui demander, ce soir-là ! Depuis quelque temps, une grave question le tracassait. Il lui prenait souvent, comme cela, des idées fixes, parmi beaucoup d'idées filantes. Cette fois, il avait conçu un projet qui ne souffrait pas de retard

mais qui soulevait de grosses difficultés. Son grand-père l'aurait conseillé.

Arrivé au carrefour, devant la croix de mission qui s'élevait à l'entrée de la ville, il s'arrêta et regarda du côté du cimetière. La chapelle et les touffes d'arbres se découpaient durement en noir sur le fond livide du ciel. La nuit tombait. Décadi jugea sans doute le moment peu propice à l'expédition qu'il méditait, car il fit brusquement demi-tour et prit sa course vers la maison.

La petite ville, près de s'endormir, offrait le tableau habituel des soirs d'été.

Sur les marches de la tour Saint-Hugues, le vieux Lô fumait la pipe, son écuelle vide à côté de lui. Près de la fontaine, au milieu de la place, deux ou trois commères taillaient des bavettes, et leurs confidences s'épanchaient intarissables, comme l'eau de leurs cruches depuis longtemps pleines. On mettait le volet aux boutiques. Les demoiselles de La Chaponnière verrouillaient bruyamment leur porte. Le père Jabin, l'allumeur de réverbères, trottinait en rasant les murs, semblant pourchasser du bout de sa perche un petit papillon de feu. Et, aux fenêtres des maisons, le crépuscule teintait de son vert émeraude l'or des lampes qui s'allumaient.

Lorsqu'il fut tout seul dans son lit, Décadi constata qu'il n'avait pas sommeil. Il s'en étonna d'abord, puis s'en réjouit.

On avait habituellement toutes les peines du monde

a le coucher : il y fallait la croix et la bannière. On eût dit qu'il s'agissait pour lui de retarder une exécution capitale. Quand il avait épuisé tous les moyens dilatoires que lui fournissait la toilette, il invoquait les droits sacrés de la religion. Il demandait à faire une dernière prière, à genoux, sur une chaise, en chemise, comme un bourgeois de Calais. Et ce temps de grâce lui paraissait aussi court qu'à la femme de Barbe-Bleue. Mais il lui arrivait de s'endormir sur cette chaise et d'être porté au lit au milieu des éclats de rire, ce qui le mortifiait beaucoup. Il devenait donc un homme, puisqu'il n'avait pas sommeil. Rien ne lui tardait plus que de devenir un homme.

Une commode craqua. Décadi plongea sous sa couverture et se couvrit prudemment la tête.

Les sapins du cimetière, tout noirs sur le ciel blême, lui apparurent, ainsi que le mausolée de M. Bertucat le conventionnel, triste et hautain dans son abandon, au milieu des tombes fleuries.

— Pourquoi n'a-t-il pas de fleurs comme les autres? se demanda-t-il.

Puis, il revit l'histoire de la Micheline, telle que son grand-père la lui avait si souvent racontée. Une histoire qui ne durait pas dix minutes mais dans laquelle il mettait un siècle de tragédie.

C'était l'époque où les prêtres insermentés souffraient persécution. L'un d'eux venait dire la messe en cachette, la nuit, à la ferme de la Crapaudière. Comme les églises servaient de granges, à cette époque, les granges servaient d'églises. Le grand-père préten-

dait qu'il était impossible de supprimer les unes ou les autres, parce qu'il faudrait toujours loger quelque part le blé et le bon Dieu.

Or donc, il y avait une certaine Micheline, pauvre fileuse, bonne femme, qui élevait deux enfants. Elle aidait le prêtre réfractaire avec une grande adresse et un grand courage ; c'était son idée. Mais voilà qu'un jour le prêtre fut pris, et l'on retrouva, le lendemain, la Micheline morte, tuée à coups de fourche, et quelques jours plus tard, ses enfants noyés dans l'étang. Les uns disaient qu'elle avait trahi et que les royalistes s'étaient vengés d'elle ; les autres, qu'elle avait été victime des sans-culottes. La tradition lui était restée plutôt favorable. Décadi la plaignait de tout son cœur, chaque fois qu'il réfléchissait à ce mystère.

Il y réfléchit tant, qu'il s'endormit.

Et, maintenant même qu'il dort, son cœur veille, sa tête vagabonde. Elle remonte à tire d'ailes le cours des temps jusqu'à cette Restauration dont il sait tout au plus que c'était l'époque où le curé Nectoux apprenait l'alphabet à son grand-père. Le voilà en classe avec lui, avec Chinche, avec Jolibois, et un tas de vieux grimauds, bien décidés à ne rien apprendre. C'est Décadi le plus sage de tous, car ce curé Nectoux, malgré ses besicles, n'est autre que le P. de La Sorbière... Il porte une perruque à moitié rongée des rats ; et la queue de cette perruque est celle du cochon du voisin Coniaud ; et le ruban qui orne cette queue est le même que Lolotte met dans les cheveux de sa poupée... Le magister a devant lui un œuf à la coque

et un plat de mouillettes dont il va déjeuner tout en donnant sa leçon. Il enlève sa perruque et la pose sur son œuf pour le tenir au chaud, mais à l'aspect de ce crâne irrémédiablement chauve, la classe éclate en clameurs aussi insolentes que celles des noirs « habitants du désert » dans l'ode sacrée de Le Franc de Pompignan, que Décadi a entendu réciter par sa grande sœur. Le curé Nectoux s'est changé en une sorte de macaque horriblement grimaçant qui verse une grêle de coups de baguette « sur ses obscurs blasphémateurs ». Il leur lance sa perruque, il leur lance son œuf, il leur lance ses mouillettes à pleines poignées, et toute la classe, emportée dans un tournoiement vertigineux, fond peu à peu comme un brouillard... Décadi se voit seul, au milieu de la grande salle vide. Le vacarme ne cesse pas, mais c'est aux portes que l'on frappe, du dehors... Les sans-culottes cherchent la Micheline pour la tuer... Oh ! que cet enfant a peur et que ses jambes sont lourdes !... Comment se trouve-t-il donc soudain sur une estrade pavoisée, devant la tour Saint-Hugues? C'est là que s'élevait jadis, à la place de la fontaine, lui a raconté son grand-père, l'autel de la patrie, où les volontaires de 92 venaient signer leur engagement. « Ils partaient tous, disait le vieux, en clignant son gros sourcil, mais tous n'arrivaient pas. Les armées étaient trop loin. » N'empêche qu'en prononçant « les armées de la République », sa voix prenait un tremblement qui faisait courir un petit froid d'enthousiasme dans les tempes de Décadi. Lui aussi veut prêter serment... Mais quelle idée l'a

pris de grimper si haut sur cette estrade? Au fond du gouffre béant, il distingue à peine les toits des maisons et un fourmillement de taches tricolores... La tête lui tourne ; il va tomber. Son angoisse est infinie. Il tombe, il tombe, il tombe... dans les bras de sa maman qui, ce matin-là comme les autres, l'a repêché sous son traversin et le couvre de baisers.

Dès qu'il eut déjeuné avec un appétit que n'avaient pas altéré les fantômes de la nuit, Décadi prit son béret.

— Où vas-tu?

— Faire une commission pour grand-père.

— Et tes devoirs?

— Quels devoirs?

— Tes devoirs de vacances.

Décadi jeta son béret un peu plus loin qu'il n'aurait convenu à un petit garçon patient, regarda d'un air d'envie et d'écrasant dédain sa jeune sœur assise par terre près de la fenêtre, occupée à bâtir avec des boîtes vides et des bobines une construction de style moderne, et se mit au travail sans répliquer.

Il essayait de se consoler par le sentiment de sa supériorité, mais il aurait préféré être de ceux qui font leur devoir en s'amusant. On lui avait donné, entre autres, à remplir une carte de France dont les villes et les rivières n'étaient marquées que par des ronds et des lignes. Cette carte muette ne lui disait rien. Il finit cependant par s'y appliquer, en enfant déjà soumis à endurer, comme dit Jean-Jacques, la nécessité des

choses, et il vint à bout de sa tâche sans causer trop de bouleversements dans notre géographie. A onze heures, il avait terminé et reprenait son béret.

— Où vas-tu? demanda encore la maman.

— Faire une commission pour grand-père.

— Chez qui?

Le gamin hésita.

Il croyait comprendre qu'on ne voyait pas d'un bon œil ses visites à ce vieillard, de tous points honorable, mais qui sentait fortement le fagot...

— Je vais chez M. Dupasquier, dit-il enfin.

— Ah! grand-père t'envoie chez lui? C'est bien... Tâche de te tenir convenablement. C'est un homme comme il faut.

Décadi avait à peine franchi la grille, que Mamlouk bondissait à sa rencontre et lui faisait mille caresses. Le jardinier Thomas, qui paillait à genoux un massif, se releva en tendant poliment sa grosse main toute sale de fumier. Le visiteur lui serra le bout du petit doigt avec circonspection et commença son babil, tout en surveillant du coin de l'œil la Gigue, l'irréconciliable Gigue, dont la tête hargneuse apparaissait de temps à autre à la fenêtre de la cuisine.

Ce matin-là, M. Dupasquier se trouvait dans son salon. En entendant parler au jardin, il tapota le parquet du bout de sa canne. Décadi accourut.

— Monsieur, dit-il, en enlevant son béret sur le seuil, mon grand-père vous souhaite le bonjour et vous remercie beaucoup des vos plants de sauges et de salades.

Le vieillard était debout, agrippé au bras d'un fauteuil. Il s'inclina de la façon la plus cérémonieuse, tordant légèrement le cou et soulevant la main qui tenait sa canne.

— Monsieur, répondit-il, veuillez assurer monsieur votre grand-père que je n'ai pas de plus cher désir que celui de l'obliger.

Le gamin, habitué à ces petites comédies, le regarda un moment, les yeux pétillants de plaisir, puis, singeant à la fois la révérence que l'abbé Sansonnet apprenait aux enfants de chœur avant de les présenter à Mgr l'évêque, et le ton que prenait son grand-père quand il recevait une politesse :

— Vous êtes bien honnête, mossieu.

— Viens vite ici, Décadi, que je te corrige pour t'apprendre à te moquer des vieux.

Mais le gamin ne se souciait guère, par cette chaleur, d'aller se rouler sur la vareuse de molleton. Autrefois, il se laissait prendre comme un chat, grimpait sur les genoux du bonhomme et se chauffait l'oreille contre sa poitrine. Depuis quelque temps, il se montrait plus réservé, parfois même un peu farouche. A mesure qu'il croissait en forces et en raison, l'extrême caducité de ce vieux corps vermoulu lui inspirait un vague sentiment de pitié et de crainte.

Tandis que M. Dupasquier, installé dans un fauteuil, attendait patiemment ses bonnes grâces, il rôdait à travers le salon, examinant les tableaux.

Il était alors en arrêt devant une femme nue, debout sur une conque marine et vêtue seulement d'une longue

tresse de cheveux qu'elle ramenait devant elle entre ses doigts.

— Comment s'appelle cette dame?

— Où cela? demanda M. Dupasquier, cherchant à s'orienter.

— Ici, dans une coquille, à gauche de la cheminée.

— Le petit tableau? C'est Vénus.

— Qu'est-ce qu'elle fait?

— Peuh! pas grand'chose de bon... Tu la trouves belle?

Décadi fit la moue.

— C'est vilain, dit-il gravement.

— Pas possible! Pourquoi est-ce vilain? Tu la trouves laide?

— Ma maman dit qu'on ne doit pas se baigner tout nu, quand on n'est plus tout petit. Moi, je garde ma chemise à présent.

M. Dupasquier se mit à rire, de son rire sec qui déplaisait souverainement à Décadi. Le gamin voulut se venger par la contradiction et, disparaissant derrière un fauteuil, il cria :

— Non! ça n'est pas Vénus, cette dame, c'est Nini-la-Balocheuse.

— Où es-tu, diablotin? Je ne te vois plus. Où diantre as-tu vu Nini-la-Balocheuse?

— Chez grand-père.

— Il est en bonne compagnie, ton grand-père!

— Mais c'est une image, monsieur! dit le gamin, d'un ton moitié impatient, moitié suppliant, et s'avançant le front haut comme pour porter témoignage

en faveur de son grand-père. Il a aussi l'*Almanach des Amoureux pour 1848*.

— J'entends, ce sont des archives. Il a de belles archives, ton grand-père !

Décadi réfléchit un instant pour graver le mot dans sa mémoire, puis, soucieux de détourner une conversation dans laquelle il sentait le prestige de son grand père menacé :

— Dites-moi, monsieur, s'il vous plaît, pourquoi la Gigue me tire toujours la langue.

— Ah ! ça, je le lui défendrai bien, par exemple !

— Non, monsieur, il ne faut pas la gronder. Je voulais seulement savoir pourquoi elle me tire la langue.

— Eh bien ! mon ami, c'est qu'elle est mal élevée et que tu as un col blanc. Tant pis pour elle et tant mieux pour toi. Tu en verras d'autres quand tu seras grand. Si tu es homme d'esprit, tu laisseras les autres tirer la langue... comme je fais moi, ici...

— Qu'est-ce que vous faites donc, toute la journée?

— J'attends que tu viennes me voir...

Il y eut un silence. Décadi le coupa brusquement.

— Êtes-vous de l'opposition?

M. Dupasquier sursauta et prit ce que Décadi appelait sa figure froide.

— Qui t'a dit que j'étais de l'opposition?

— C'est grand-père qui...

— Ton grand-père t'a dit que j'étais de l'opposition?

— Mais non ! monsieur. Il m'a dit que Manuel en était. Alors, on l'a mis à la porte.

— C'est cela. Je l'ai connu. C'était un grand patriote. J'ai vu ses obsèques à Paris ; il y en avait un monde à la barrière des Martyrs !

— Alors, vous devez savoir qui a tué la Micheline?

— Quelle Micheline?

— Celle qu'on a trouvée morte derrière la Crapaudière.

— En effet, j'en ai entendu parler... Une histoire sans importance, et comme il s'en passe tous les jours.

— Oh ! s'écria Décadi, incrédule.

Puis, après un instant de réflexion :

— N'est-ce pas qu'elle a été tuée par les sans-culottes?

— Allons bon ! Tout de suite les sans-culottes. Tu es donc royaliste?

— Non ! déclara Décadi, tout en cherchant dans sa tête ce que le mot pouvait bien signifier. Puis, frappé soudain d'un souvenir :

— Maman dit que c'est faire du genre.

— Et qu'est-ce que c'est que « faire du genre »?

— C'est faire comme Grenouilli... Vous ne connaissez pas Grenouilli, le petit-fils à la mère Robichon qui vend des cierges? Il met de l'eau de Cologne sur son mouchoir et il veut le faire sentir à tout le monde... Mais vous avez aussi connu M. Bertucat?

— Le conventionnel? Je crois bien ! Il a été commissaire du canton. J'étais encore bien jeune... En

voilà un qui savait ménager la chèvre et le chou.

— C'est pour ça qu'il n'a pas de fleurs sur sa tombe?

— Non, c'est qu'ils sont tous morts, sans doute.

Que toute une famille pût mourir n'entrait pas facilement dans la cervelle de Décadi. Son ancien projet lui revint tout à coup. Il jeta un regard sur la pendule, et, tentant de se dégager des bras du vieux monsieur qui le tenait affectueusement par la taille :

— Il faut que je parte, dit-il, grand-père m'attend.

— Mais il sait bien que tu es chez moi?

— Oui, et maman aussi...

Il avait ajouté cela avec le pressentiment de commettre une imprudence. Mais il était de ces nerveux qui disent fatalement ce qu'il ne faut pas dire, et qui le savent, et qui s'en désespèrent, et qui ne s'en corrigent jamais.

— Ta maman veut bien que tu viennes me voir? demandait déjà M. Dupasquier.

Décadi sentait qu'il s'enfonçait; il alla jusqu'au bout.

— Oh! oui, monsieur. Elle dit que vous êtes un homme comme il faut.

— Ouais! Elle me fait bien de l'honneur, ta maman! répliqua M. Dupasquier sur le ton acerbe qu'il prenait pour parler des Dames Auxiliatrices.

Décadi ne savait plus comment se tirer d'affaire. Persuadé apparemment que l'amour répare tout et couvre la multitude des fautes, il saisit la main du bonhomme et la baisa aussi gentiment que possible.

M. Dupasquier reprit sa figure chaude. Un miroite-

ment passa dans la viscosité morne de ses prunelles.

— Il a bien de la chance, ton grand-père, d'avoir un petit gars comme toi, dit-il en lui embrassant les cheveux. Viens sur mes genoux.

— Non, monsieur. Je suis trop lourd... Oh ! mais, grand-père ne dit pas cela, lui. Il répète tout le temps : « Mon Dieu ! qu'est-ce que je vais faire de cet enfant? »

— C'est un digne homme, ton grand-père, sais-tu?

— Oui, il est vieux, fit le gamin d'un air fier.

— Qu'est-ce que tu racontes? Il n'est pas vieux du tout. Il est encore jeune.

— Mon grand-père est jeune ! cria Décadi suffoqué. Je m'en vais lui dire cela... Au revoir, monsieur.

Il tourna les talons, vint prendre au dehors, sur le rebord d'une fenêtre, le paquet que Thomas lui avait préparé, et, entre-bâillant le volet :

— Et puis, vous savez? Votre Vénus? Elle est vilaine, vilaine, vilaine !

Et laissant M. Dupasquier crier en s'étranglant : « Arrive, arrive ici, diablotin, que je te c... », il s'élança sur la route dans un tourbillon de poussière, sautant aux buissons pour attraper des mûres, perdant la moitié de ses salades, poursuivant les papillons sur lesquels il avait, de par nature, droit d'apanage, mais comme il en courait deux à la fois, il n'en attrapait aucun.

Son grand-père l'attendait à l'entrée du jardin. Midi approchait, il était temps d'aller déjeuner. Quand ils traversèrent le carrefour, Décadi tourna encore la

tête du côté du cimetière. L'idée lui vint de prendre conseil, mais un scrupule le retint, et tout en combinant son plan, il demanda :

— Grand-père, pourquoi M. Dupasquier se moque de moi?

— C'est que tu le mérites, mon enfant.

— Toi, tu te fâches. J'aime mieux ça... Mais pourquoi voulait-il pleurer, tout à l'heure, en m'embrassant?

— C'est qu'il t'aime bien, mon enfant.

— Alors, on pleure, quand on aime bien?

— Oui, cela dépend des natures... Mais c'est un digne homme que M. Dupasquier, sais-tu?

« Où ai-je donc entendu cela? » pensa Décadi. Et il continua tout haut :

— Mais sais-tu, toi, ce qu'on raconte de lui?

— C'est un digne homme, je te répète. Écoute d'abord ce que je dis, moi.

Ils marchèrent quelque temps en silence.

Toute la ville ruisselait de soleil. Les façades des maisons semblaient frémir de joie sous les caresses de la lumière. De bons fumets et des grésillements de friture coulaient à travers les volets clos. Au milieu de la place déserte, devant la tour qui avait replié son ombre sous elle, comme un tapis violet, la fontaine gloussait à perdre haleine. La porte grande ouverte de l'hôtel des Trois Merlettes envoyait des bouffées brûlantes de bouillon gras et de sauce madère. Le vieux Lô, son écuelle à la main, allait chercher pitance à l'auberge du Chevreuil qui logeait à pied et

à cheval. Décadi sentit le besoin de se mettre en harmonie avec l'allégresse universelle. La mine sérieuse de son grand-père lui rappelait le ton d'amer sarcasme qu'il avait pris, la veille, en le chassant. Il lui donna la main et demanda :

— Qu'est-ce que c'est qu'une victime du 2 Décembre?

— C'est celui qui pleure quand les autres reçoivent les coups...

Le gamin ne broncha pas.

— Et qui se fait payer, encore! conclut le vieux, avec une indignation comique.

— Donne-moi deux sous, j'ai pleuré! cria Décadi radieux et tendant sa main ouverte.

Le grand-père, égayé, branla la tête.

— Tu en auras un, dimanche, si tu es sage... Mais dépêchons-nous. Ta mère nous gronderait.

Les cloches sonnaient l'angélus à toute volée, quand ils entrèrent dans la cuisine. Cette cuisine était, pour Décadi, une sorte de sanctuaire dont il ne franchissait le seuil qu'avec permission des autorités, mais son âme y revenait souvent, comme celle du jeune Gargantua, pendant que son corps séjournait à l'école. Et c'était aussi l'asile sacré où il venait se réfugier dans les jupons de la Nine quand il avait mérité le martinet.

Toutes les femmes de la maison s'agitaient autour du fourneau. Une maîtresse marmite dominait le chœur chantonnant des casseroles, tantôt tambourinant une marche en sourdine, tantôt battant de la

cymbale avec son couvercle, et les mouches tournoyaient, en bourdonnant une ronde, dans les flots de sa fumée bleue.

On récitait l'angélus. La maman disait, en s'inclinant très bas, pour regarder dans le four si le gratin ne prenait pas un coup de feu :

« *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* »

Puis, tout le monde se tint immobile, quand elle prononça la belle oraison qui est un modèle de période oratoire, et dont la langue rappelle celle de ces grands chrétiens qui conversaient familièrement avec la Majesté de Dieu :

« *Répandez, s'il Vous plaît, Seigneur, Votre Grâce dans nos âmes, afin que, ayant connu par la voix de l'ange l'Incarnation de Jésus-Christ Votre Fils, nous arrivions par les mérites de sa Passion et de sa Mort, à la gloire de sa Résurrection. Nous Vous en prions par Jésus-Christ Votre Fils.* »

Décadi poussa un *Amen* où perçait plus d'appétit que de vraie piété, et qui lui valut des observations. Ce jour-là cependant, il bavarda moins qu'à son ordinaire, à table. Ou plutôt, on eut moins d'occasions de lui imposer silence ; il suivait son idée.

Le repas fini, il accompagna encore son grand-père, et cinq ou six heures de jardin lui firent oublier complètement le tombeau de M. Bertucat. Puis, le soir venu, quand le grand-père et le petit-fils eurent soupé ensemble d'une bonne soupe aux raves et d'un fromage frais, ils allèrent s'asseoir au bord du pré voisin.

Décadi tenait sous son bras l'*Almanach du patriote*, à la main un petit banc pour lui, et sur sa tête, renversé, les pieds en l'air, un fauteuil paillé sur lequel le vieux ne souffrait jamais de coussins, sous prétexte qu'il n'avait pas encore l'âge de « s'écouter », c'est-à-dire de condescendre aux infirmités de la vieillesse.

L'*Almanach du patriote* enchantait le gamin. Il n'entrait pas très avant dans les intentions du législateur qui avaient été de « substituer aux noms des faux dieux, des noms qui ne retraçaient que les phénomènes ou les bienfaits de la nature » ; mais les terminaisons sonores flattaient son goût musical.

— As-tu compté les jours comme cela, grand-père?

— Jamais. C'était déjà passé sous Napoléon. On trouvait bien encore, de mon jeune temps, des hurluberlus qui voulaient s'entêter. Mais ils ont dû se mettre au pas pour le papier de commerce.

Décadi jugea inutile de demander des explications. Il savait fort bien que le papier de commerce est jaune chez le boucher, mince et glacé chez l'épicier, gros et bleu chez le marchande de cierges.

— Est-ce que M. Bertucat a bien fait de ménager la chèvre et le chou? dit-il en parcourant des yeux la constitution de l'an III, imprimée à la fin de l'almanach.

— Hé ! mon enfant. Dans ce temps-là, les loups mangeaient le chou comme la chèvre et se mangeaient ensuite entre eux. Ceux qui ont ménagé les autres le plus possible ont bien fait.

— Ils étaient donc tous méchants?

— Il y en avait pas mal de fous, mais il y en a eu de braves et qui ont mis de l'honneur dans les familles. Tous les gens que j'ai connus quand j'avais ton âge avaient passé par là... Ils en parlaient selon leurs idées, bien entendu. Vois-tu, mon enfant, c'est difficile de raisonner sur ce qu'on n'a pas vu soi-même...

— Est-ce qu'il y en avait qui étaient « fallacieux ». Qu'est-ce que cela veut donc dire?

— Où le vois-tu?

— « Eh! tranquillisez-vous, esprits timides et simples, » lut Décadi, « ou plutôt dissipez vos craintes, hommes fallacieux qui avez établi votre empire sur l'ignorance des peuples. »

— Établir son empire, répondit le grand-père, après un instant de réflexion, cela veut dire dominer les autres. Mais « fallacieux »..., ma foi, je n'ai jamais entendu ce mot-là.

— Alors, si tu ne le sais pas, les hommes fallacieux vont établir leur empire sur ton ignorance.

— Oh! moi, je suis trop vieux, mon ami, je ne risque plus rien. C'est à toi de prendre garde. Tâche de t'instruire.

— Eh bien, lis-moi quelque chose.

— Non, lis toi-même, mon enfant. Le jour baisse; je n'y verrais pas assez clair.

— « Droits et devoirs de l'homme et du citoyen, » lut Décadi prenant au hasard. « Numéro 7 : Nul n'est homme de bien, s'il n'est franchement et religieusement observateur des lois. » C'est vrai, cela?

— Ton devoir est d'apprendre tes leçons; ton droit

est de manger la soupe. Tu apprendras le reste plus tard.

— Est-ce que je suis déjà un citoyen?

— Assurément, puisqu'on t'a déclaré à la mairie.

— Alors, il faut que j'obéisse à la constitution?

— La constitution, c'est moi! dit le grand-père en riant. Et si tu désobéis, citoyen, tu seras fouetté.

— Écoute, écoute ce qu'on dit du calendrier républicain, cria Décadi, qui, même par plaisanterie, n'aimait pas à entendre parler du fouet.

— Lis, mon enfant.

Alors, Décadi tenant l'almanach à la hauteur de son nez, et chassant par instant de la main gauche les papillons de nuit qui venaient déjà s'abattre sur les pages, lut de son ton le plus solennel :

« Les glorieuses conquêtes des Français leur ont acquis sur les peuples de l'Europe une prépondérance qui tôt ou tard obligera ceux-ci à abandonner leur calendrier pour adopter l'annuaire de la république. Jamais la France ne sera isolée parmi les peuples de l'Europe, si ce n'est comme une puissance qui s'élève au milieu d'eux pour leur dicter les lois de la justice et de la raison. »

Il regarda son grand-père, pour voir quelle impression la tirade avait produite. Le vieux s'était assoupi. Décadi, qui était assis à ses pieds, pencha la tête sur ses genoux et laissa tomber l'almanach.

La nuit venait. Le soleil, en s'en allant, emportait avec ses rayons le rouge des coquelicots et l'or des renoncules, pour en barbouiller le bord du ciel. Sur

les mares, au loin, dans la campagne, tintaient les sonnailles sourdes des crapauds. Et tous les insectes des prés cisaillaient avec acharnement le silence qui s'éparpillait sans bruit sur l'herbe...

Le lendemain, Décadi se leva plein de résolution. On s'étonna de le voir si dispos. Il lui fallait d'ordinaire plusieurs heures pour s'éveiller complètement et reprendre son aplomb. Ce jour-là, il ne manifesta point le désir de pleurer, prit son bain sans faire de grimaces, accorda à sa petite sœur le maximum de concessions et pensa le premier à ses devoirs de vacances.

Et cependant, depuis le matin, le soleil riait jaune au milieu des averses. Mais l'humeur de Décadi marquait beau fixe, en dépit de ce temps capricieux qui fait dire aux Bourguignons que le diable marie ses filles et aux Normands qu'il bat sa femme.

Vers midi moins le quart, il sortit. On crut qu'il allait chercher son grand-père pour le déjeuner ; mais arrivé à la croisée des routes, il monta droit vers le cimetière.

Quand il eut dépassé les dernières maisons de la côte, il entra dans un pré encore tout mouillé de pluie. Sous le vaste ciel, fraîchement lavé par les blanches éponges des nuages entassés dans les coins de l'horizon, la ville étalait son panorama d'aquarelle. Tout en bas du versant, la cheminée de M. Dupasquier fumait parmi des cimes d'arbres, et plus loin, l'étang reluisait comme un miroir aux alouettes.

Décadi cueillit toutes les fleurs qui lui tombèrent sous la main : pavots, bleuets, marguerites, boutons d'or, scabieuses, saponaires, et, son bouquet dans les bras, passa devant la maison du garde-fossoyeur. Une femme faisait sa cuisine sur un fourneau à braise, devant la porte, tandis qu'un poupon gigotant dans un berceau, poussait des cris à réveiller les morts.

Décadi entre ; il n'a pas peur. Le cimetière est désert mais resplendissant de soleil. Et sous les pavillons funèbres des sapins, sous les festons allègres des bouleaux, les oiseaux découpent, comme dit le poète, « mille fredons babillards, frétillards, au doux chant de leur ramage ». Le gamin zigzague à travers les tombes dont beaucoup lui sont familières. Ces vieux morts sur lesquels il sait tant d'histoires, vivent plus, pour lui, que bien des vivants qu'il rencontre dans la rue. Il se hâte, car cette fois-là il est bien sûr d'être grondé. Il ne sera pas à la maison pour l'angélus. Voilà que midi sonne à la tour Saint-Hugues. Les grosses cloches de la paroisse se mettent en branle aussitôt, et toutes les cloches des couvents leur répondent.

Décadi est arrivé devant le mausolée de M. Bertucat. Il se hausse sur la pointe des pieds pour poser ses fleurs au sommet. Le bouquet lui retombe sur la tête. Il l'arrange pieusement dans l'herbe qui foisonne à l'entour, et reste debout, les mains derrière le dos, à considérer ce grand tombeau sombre, plus haut que lui d'un bon empan, sans croix, sans nom, où l'eau des pluies a creusé des stries blanchâtres, où la mousse a plaqué par endroits des bourrelets de peluche vert

sombre, et sous lequel dort, pour l'éternité, un homme qui a ménagé la chèvre et le chou...

Une bouffée de vent, chargée de résine chaude, lui apporte les dernières volées des carillons. Son cœur déborde d'une émotion confuse où l'attrait du mystère se mêle aux douceurs de la charité. Il faut qu'il récite une prière avant de partir. Et comme il n'a pas le temps de la faire longue, il se rappelle que sa maman lui fait dire, matin et soir : « Mon bon Jésus, je vous donne mon cœur et le cœur de tous ceux que j'aime. »

Décadi joint les mains :

— Mon bon Jésus, dit-il, je vous donne mon cœur et le cœur de M. Bertucat le conventionnel.

XIV

BEAUX-ARTS

La lune est bien un peu ridicule, mais elle est si bonne femme !

Décadi, ce soir-là, regardait la lune, et la lune le regardait. Elle était perchée tout en haut de la tour Saint-Hugues, épanouie sur le fond du ciel crépusculaire, et semblait dire : « Devine à quoi je ressemble ! »

Mais Décadi n'avait pas la métaphore facile ; il se souciait assez peu de traduire poétiquement ses impressions. Du coin de rue, déjà sombre, où il était posté, il admirait les caprices de la nuit qui essayait sur les murs sa palette de grisaille, décomposait en mauve les derniers reflets du jour et tournait à l'orangé la flamme jaune des becs de gaz... Et l'âme de ce gamin, brouillée de rêve, lui faisait mal, parvenue à ce point aigu de l'émotion artistique où le plaisir confine à la douleur.

Ah ! je vous en conjure, vous autres, mes bons amis, si vous avez un garçon, et que vous le surpreniez jamais à regarder la lune, donnez-lui une bonne fessée, puis, mettez-le sans retard à la comptabilité en partie double, ou même, s'il y a moyen, en partie triple,

car la vie lui sera dure, dure, dure..., et si l'art est difficile, la vie l'est encore plus.

Décadi, à cette époque, ne soupçonnait pas toutes ces difficultés. Il possédait néanmoins quelques notions du beau ; il savait que les hommes prennent du mal et dépensent gros d'argent pour embellir leur séjour terrestre. Son papa lui ayant raconté que saint Mayeul, en se promenant dans la plaine de Cluny, avait jeté son marteau en l'air et s'était écrié : « Là où mon marteau tombera, une abbaye se fondera, » il avait envoyé le bâton de son cerceau droit sur le magasin de Mme Crapion, la pâtissière. Le papa dut fonder un vitrail dans cette abbaye, mais Décadi fut instamment prié et admonesté de ne plus suivre à la lettre les exemples des saints personnages.

La veille même, chez Mlles de Bourbince, on projetait de remplacer la cheminée du salon par une ancienne cheminée de style qui moisissait, de longue date, dans leurs communs. Mlle Henriette discutait avec M. Périllat, le marbrier, lui recommandant de « garder le cachet, de respecter le caractère, la patine, d'y aller doucement, de ne pas faire trop neuf ». Et le bonhomme disait, en agitant sa casquette : « Ayez pas peur, mademoiselle, je m'y connais. Ça sera toujours l'antiquité, seulement, vous comprenez, ça sera propre. Ça sera comme neuf, si vous voulez, mais ça sera tout de même vieux. » Et Décadi grillait de voir comment cet artiste en marbre allait résoudre ce rude problème de logique.

La petite ville, qui ne manquait pas de tourelles,

drôlement coiffées, de grosses tours en poivrière, d'encorbellements et de pignons, gardait encore quelques vieux monuments, très propres à lui former le goût. Il y voyait une église clunisienne, austère mais maternelle, traînant comme une jupe bouffante les chapelles de son abside. Il y voyait la Maison des Poupons, édifice Renaissance, dont on avait gâché plusieurs fenêtres à meneaux, pour mieux éclairer le conseil municipal, mais qui restait charmant avec ses marmousets, ses médaillons et ses cartouches. Décadi entendait parler architecture. Il connaissait M. l'abbé Cuchenille, aumônier de l'hôpital et oncle de Mlle Fanny, pour un savant archéologue, auteur de monographies estimées. Il assistait à ses disputes avec le P. de La Sorbière.

L'abbé Cuchenille n'admettait rien en dehors de l'époque romane. Dès qu'il voyait poindre le gothique, il déclarait :

— Pour moi, c'est la fin de tout.

— Eh quoi ! ripostait le père, qui se plaisait à le taquiner. C'est la fin d'une époque et le commencement d'une autre. Je vous abandonne le gothique ; il n'est pas nécessaire à l'économie de la religion. Mais le Louis XIII? Mais les Visitandines de Nevers? Mais notre style jésuite, à nous, qu'en faites-vous?

— Non, non ! criait l'autre. Plus rien. Un grand trou noir.

Décadi se demandait ce qu'il pouvait bien y avoir dans ce grand trou, la mine de son jésuite lui laissant supposer que l'archéologue exagérait un peu.

Il fréquentait aussi l'atelier de Mlle Priolette, élève de Ducobalt. Il y rencontrait souvent des connaissances.

Mlle Priolette tenait, paraît-il, de son maître, « une vigueur de procédé et une intensité de coloris que personne, jusqu'alors, n'avait poussées plus loin ». Telles furent les premières formules de critique d'art qui frappèrent Décadi. Elles le frappèrent, sans l'instruire à fond. Il n'aurait pas su dire si Mlle Priolette était plus vigoureuse et plus intense que le célèbre Ducobalt. Il la voyait pourtant, juchée sur son échelle, tartinant sa palette de couleurs éclatantes, puis, s'escrimant de la brosse, avec une énergie remarquable pour son âge, sur des toiles plus vastes que des draps de lit. Car elle le souffrait auprès d'elle, quand elle travaillait, à condition qu'il se tînt bien sage, à distance, et ne posât aucune question déplacée. Pour plus de sûreté, Décadi n'en posait aucune, trop heureux d'être là, les yeux écarquillés devant les merveilles qu'enfantait ce pinceau, et les narines agréablement dilatées par l'essence de térébenthine. Il se disait que, s'il n'avait déjà une vocation de missionnaire, il se ferait volontiers artiste peintre.

Plusieurs toiles de Mlle Priolette ornaient l'église paroissiale et certaines chapelles de couvents. On admirait, entre autres, un *Job sur son fumier*, maigre, maigre comme une feuille de papier à cigarette, et une *Conversion de saint Paul*, dont l'escorte de dragons semblait montée sur des chevaux de bois. Pour l'instant, elle peignait un *Miracle de saint Hugues*, res-

suscitant un jeune moine, tué par la chute d'une poutre, aux environs de l'an 1000, lors de la construction du prieuré.

Tout le monde lui donnait des conseils. On trouvait que le novice défunt n'avait pas l'air assez mort et Mlle Priolette, obsédée par les tons funèbres, finissait par prêter à tous ses personnages un teint cadavérique. Le P. Garbasse insinuait que la physionomie du bon saint Hugues offrait une singulière expression.

— Vous ne voyez donc pas, mon père qu'il est en extase? s'écriait la vieille artiste, avec un geste qui signifiait qu'un père jésuite aurait dû s'y connaître.

— Je vois qu'il a la bouche de travers, répliquait l'autre, impitoyable.

C'était la propre bouche de Mlle Priolette; car il arrive à bien des gens de reproduire inconsciemment, dans leurs œuvres, leurs difformités naturelles. Le P. de La Sorbière seul s'en apercevait, mais il était le seul qui ne fît aucune réflexion sur les tableaux. Il se contentait de complimenter Mlle Priolette de sa belle santé.

Le notaire Brice-Baudron aurait voulu figurer, dans un coin, en seigneur de l'endroit, contemplant la scène avec attention, une cape rouge sur l'épaule et la main sur le pommeau de son épée. A quoi, le docteur Dulait objectait qu'il irait mieux en tabellion, rédigeant le procès-verbal du miracle.

— Attendez, docteur. On vous y mettra aussi. Il faut un médecin.

— Trop tard, disait l'autre. Le mort est bien mort

cette fois, Dieu merci. On lui a mis assez de vert sur les joues.

M. Bémol demandait à représenter, au second plan, les bras au ciel, dans l'attitude d'un désespoir sincère, le malheureux ouvrier qui avait lâché la poutre.

— Bémol? s'exclamait le docteur. Il est trop maladroit. Jamais il n'aurait tué ce moine.

— Tant mieux! disait-on.

— Tant pis! disait-il. Pas de mort, pas de miracle, pas de tableau pour la paroisse.

Ainsi, chacun s'offrait en modèle, mais personne ne consentait à poser.

En ville, pas plus qu'à la campagne, Mlle Priolette ne pouvait se procurer de modèle vivant. Elle demandait en vain une « sainte Agnès » à l'orphelinat, pour une toile destinée à une pension de demoiselles. La supérieure répondait, avec un mépris sévère, que « ce n'est pas un métier de jeune fille chrétienne ».

— Mais pourtant, c'est pour une sainte, ma chère mère. Tout habillée. Et il vient beaucoup d'ecclésiastiques chez moi.

— Eh bien, mademoiselle, si c'est convenable pour la jeune fille, ça ne l'est pas pour la sainte.

Par un préjugé fort excusable, les âmes dévotes de cette petite ville considéraient secrètement tout atelier de peinture comme un refuge d'inconvenance, sinon comme un asile de dépravation. Et puis, à supposer que Mlle Priolette eût « attrapé la ressemblance », les mêmes bons chrétiens qui vénèrent, sur leurs images

pieuses, les Italiens de la rue Mouffetard, travestis en Christs « devant Pilate », « en agonie », ou « en croix », n'auraient pas reconnu, sans scandale, leurs compatriotes dans un tableau de sainteté.

La brave fille en était donc réduite à ses moyens et à son inspiration. Des mannequins, guère plus grands que les polichinelles de Décadi, lui donnaient les mouvements ; une défroque de théâtre, étalée sur des chaises, lui donnait la draperie ; il ne lui manquait que ce qui eût donné la vie à ses œuvres...

— Mon père, demandait Décadi au P. de La Sorbière, c'est bien difficile, n'est-ce pas, de peindre ces grands tableaux de Mlle Priolette?

— Ce n'est pas plus difficile de faire un grand tableau qu'un petit, mon cher enfant. Ce qui est difficile, c'est de faire un bon tableau.

— Mais comme elle a de la peine ! Je la vois ; elle est tout en nage, quand elle travaille.

— Aussi a-t-elle certainement beaucoup de mérite devant le bon Dieu, si ses toiles en ont moins devant les hommes.

— Ses toiles ont peu de mérite?

— Leur en trouves-tu beaucoup?

— Mais je ne sais pas, moi, mon père. Je vous le demande.

Le bon jésuite n'avait garde d'exprimer, devant Décadi, une opinion qui aurait fait aussitôt le tour de la ville. Mais, profitant de l'occasion, pour ouvrir à des choses nouvelles l'intelligence de cet enfant, il

lui apprenait que le public ayant les yeux aussi grands que le ventre, évalue la peinture au mètre et la littérature au kilo. Il lui apprenait qu'un critique est un monsieur très utile à la société, puisqu'il enseigne aux gens, qui ne s'en aviseraient pas tout seuls, si une œuvre est belle ou non ; car, pour en juger expertement par soi-même, il faut d'heureuses dispositions, développées par une longue étude. Il lui disait que les grands tableaux sont à leur place dans une grande église ; qu'il en existe au monde de fort beaux et dont les personnages ne ressemblent pas à des mannequins. Il lui disait que tout ce qui édifie les âmes pieuses ne satisfait pas les connaisseurs ; que l'art religieux de nos jours laisse beaucoup à désirer, et qu'il le déplorait, et qu'il faut bénir ceux qui tentent de glorifier Dieu par le beau, mais ne jamais oublier que toutes les beautés de ce monde ne sont rien au prix de la beauté divine, au prix de ce que le Psalmiste appelle « la magnificence de la gloire de sa sainteté » ; qu'il faut donc se garder de rechercher dans un art religieux, de quelque temps ou école que ce soit, des satisfactions trop sensuelles, ou même simplement trop sensibles, et que, savoir faire à propos le sacrifice d'une certaine délectation des sens, c'est aussi procurer la gloire de ce Dieu qui est Esprit, et qui veut être adoré en esprit et en vérité...

Puis, il essayait de rectifier les idées de Décadi sur les difficultés de l'art.

Il essayait de lui faire comprendre, en se mettant à la portée de ses neuf ans, que, pour avoir plus de

peine, on n'en a pas plus de mérite artistique, car ni le travail, ni le temps ne font rien à l'affaire ; que sans doute une réussite est souvent le résultat d'un labeur moralement très méritoire, puisque l'homme est condamné à enfanter ses œuvres dans la douleur, à poursuivre la beauté, à travers les déserts du doute et les marécages du dégoût, comme le fabuleux Hercule, chassant la biche aux pieds d'airain ; mais que l'œuvre d'art n'est pas jugée sur ce qu'elle coûte à l'artiste, que le résultat seul compte en art, que l'ouvrier s'efface devant son œuvre, Dieu lui faisant l'insigne et redoutable honneur d'y mettre ainsi un reflet de sa puissance créatrice dont toutes les opérations sont aisées et sans effort.

Et il ajoutait que les artistes prenaient eux-mêmes à cœur de compliquer une tâche déjà si ardue. Il pensait à la manie de Mlle Priolette qui s'acharnait depuis des années, à renouer la tradition de Le Sueur. Cette tradition était perdue, il s'agissait de la retrouver. Elle en parlait à tout venant, comme si elle eût espéré que quelque bonne âme aurait la chance de la découvrir et l'honnêteté de la lui rendre. Et le P. de La Sorbière, malgré sa bénignité, se défendait avec peine d'un léger agacement.

— Mais si elle est perdue, disait-il, cette tradition, qu'on la fasse donc tambouriner, en promettant une forte récompense. On la retrouvera à la mairie.

Décadi, non plus, ne laissait rien tomber de ce qui se disait autour de lui. Jamais prêt, toujours en retard, toujours traînant, flânant, baguenaudant, et, grâce

à son excellente mémoire, se rappelant, juste au dernier moment, qu'il avait oublié quelque chose, il exaspérait sa mère qui lui criait :

— Mais que cherches-tu encore? Grand Dieu ! Que cherches-tu?

— Je cherche la tradition de Le Sueur ! disait-il avec cynisme.

Et il décampait sans plus tarder, car on la lui aurait donnée sur les fesses, la tradition de Le Sueur, pour lui apprendre à répondre comme il faut !

XV

L'HUISSIER ET LE POÈTE

Mais voilà que j'ai laissé mon gamin dans la rue, devant la lune et le bec de gaz qui, sans aucun souci de rénover Le Sueur, poussaient encore plus loin que Mlle Priolette la vigueur du procédé et la délicatesse du coloris.

On avait envoyé Décadi chez la mercière, par ce beau soir d'été, où les magasins fermaient tard, en lui recommandant de ne pas traîner, de ne faire qu'aller et venir. Il s'en souvint tout à coup, remarqua la rue muette, les devantures éteintes, et palpa ses poches avec frayeur, tremblant d'avoir oublié ses emplettes. Il ajustait son béret et se disposait à rentrer au pas de course, quand une voix chevrotante s'éleva dans le silence de la petite ville assoupie, déclamant sur un ton tragique :

Flambeau, flambeau, toi qui m'éclaires,
Apaise ma femme en colère.

Au même instant, M. Piquet, le poète, apparut à l'angle de la tour. Il traversa la place, en répétant son distique, titubant, le chapeau de travers, tenant

d'une main un récipient enveloppé d'un torchon, l'autre main levée vers l'astre des nuits. Comme il posait le pied sur le trottoir, une trappe s'ouvrit subitement. A la clarté douteuse de la chandelle qui en sortait, Décadi reconnut la tête de M. Poualduc, l'huissier, émergeant de sa cave, avec un panier de bouteilles, de la même façon qu'on voit, sur les images, Lazare sortir du tombeau... Trois cris retentirent. En un clin d'œil, la chandelle, les bouteilles, l'huissier et le poète disparurent par le trou noir, dans un fracas de verre brisé, et une casserole de soupe froide vint s'aplatir aux pieds de Décadi. Il fila, épouvanté, tandis que les fenêtres voisines se garnissaient de bonnets de coton, et que montait, du fond de la cave, à la face placide de la lune, un concert d'imprécations et d'injures.

— Traître, assassin, franc-maçon !

— Ivrogne, ganache, mendiant de sacristie !

Pauvre M. Piquet ! pensait le gamin, en courant. Qu'aura-t-il à manger ce soir? Et, à peine arrivé au logis, où l'on se préparait à le tancer vertement, il raconta la scène avec tant d'émotion qu'on ne songea plus à autre chose.

— Ce Poualduc ! criait la Nine indignée. Ça n'a donc aucune crainte de Dieu, pour descendre à la cave à des heures pareilles, au risque d'estropier les bons chrétiens?

Décadi offrait déjà de porter au poète quelque cordial, quelque secours, mais la maman démêla, dans ses intentions charitables, un secret désir de courir les

rues, et le papa fit observer que des gens qui criaient si fort ne devaient pas s'être fait grand mal. Décadi alla se coucher.

L'opinion publique voulait que M. Piquet fût poète ; en quoi, me direz-vous, il avait bien de la chance, car plus d'un se prétend poète, que l'opinion publique se refuse obstinément à reconnaître pour tel. Et la même opinion voulait que M. Piquet fût un pauvre fier. Fier de quoi? D'être pauvre? Décadi avait beaucoup de peine à se l'expliquer. Il se l'expliquait d'autant moins qu'il entendait dire que ce pauvre fier était aussi un pauvre honteux. Honteux de quoi? D'être pauvre encore? O mystère ! Que les grandes personnes ont de la chance de comprendre tout cela !

M. Piquet appartenait à une vieille famille du pays. les Piquet de la Girandole, famille jadis florissante et honorée. Il avait subi des revers affreux, perdu son argent, perdu ses enfants. Sa femme l'avait abandonné. Son fils s'était tué, à la suite d'une histoire louche. Sa fille avait disparu. On la disait « sur les planches », dans quelque ville lointaine ; expression très abstruse pour Décadi. Et, après avoir tout perdu, M. Piquet, livré à la boisson, achevait de se perdre lui-même ; ce que Décadi voyait et comprenait fort bien.

Il avait servi de clerc dans l'étude Brice-Baudron, puis, soufflé de l'orgue à l'église paroissiale, puis, lavé la vaisselle à l'hôtel des Trois-Merlettes, exerçant entre temps divers commerces ou industries pieuses, telles que vente de café au lait pour pèlerins ou fabri-

cation de cornets à cierge pour processions aux flambeaux ; puis, l'âge venant et les infirmités, il s'en était remis entièrement à la charité publique, trouvant de-ci, de-là, de quoi se vêtir, de quoi manger et principalement de quoi boire. On le rencontrait toujours dans un accoutrement invraisemblable, agité d'un tremblement fébrile, les cheveux en broussaille et les yeux flamboyants.

Une certaine considération lui restait attachée ; il avait été M. de La Girandole. Lui-même gardait, malgré sa déchéance, des manières qui ne sentaient pas le commun. Il profitait des ombres de la nuit pour aller sonner aux portes et quêter une casserole de soupe. Il parlait de son ancienne splendeur, avec complaisance, avec orgueil ; telle étant la dignité que la richesse confère à l'homme, qu'il peut relever la tête, du fond de l'abjection, et dire : J'ai été riche.

Décadi l'entendait parfois tenir, devant son grand-père, des propos pleins de sens et d'honnêteté. Mais à l'ordinaire, il divaguait, sous l'influence de l'alcool, et avait contracté une manie de s'exprimer en vers octosyllabes qui lui valait sa réputation de poète. Comme le Chapelain dont se moque Boileau, il aurait aussi bien fait de parler en prose.

Décadi n'était pas de ceux qui méprisaient M. Piquet ; il ne méprisait aucun pauvre. Je vous ai dit qu'il regardait d'un peu haut les « enfants des rues » ; c'est que le vagabondage, tout en flattant certains de ses mauvais penchants, offusquait en lui de vieilles vertus bourgeoises, et que les irréguliers, suspects à

la paix des gens paisibles, lui inspiraient une méfiance instinctive. Mais il ne tirait pas gloire d'être mieux habillé qu'eux, ou mieux accommodé des biens de la fortune. Il s'apercevait aisément qu'un bel habit relève une bonne mine ; il ignorait encore qu'il donne du mérite. Les nécessités sociales ou mondaines de la toilette lui paraissaient souvent tyranniques, et le luxe du vêtement moins flatteur qu'encombrant.

La renommée littéraire de M. Piquet lui en avait longtemps imposé. Il ne doutait pas jadis, en l'entendant pousser des cris, qu'il fût en proie au délire sacré. Le P. de La Sorbière lui apprit qu'on doit se garder de confondre la fureur poétique avec l'aliénation mentale, et que, si nombre de poètes ont des prédispositions vésaniques, tous les fous ne sont pas poètes. Décadi se fit bientôt une idée assez élevée de la poésie pour juger les vers de M. Piquet faibles de rimes, et plus encore de raison. Il saisit beaucoup moins vite la subtile distinction du poète et du rimeur.

— La poésie, mon enfant, lui disait le P. de La Sorbière, c'est assurément l'art de faire des vers, mais c'est aussi quelque chose d'infiniment plus difficile à définir.

Et ce quelque chose d'indéfinissable, c'était, à l'en croire, tout ce qu'on pouvait concevoir de beau, de grand, d'élevé, de touchant ; c'était tout ce qui mouille les yeux et fait battre le cœur, tout ce qui transporte l'homme dans les hautes régions de son âme, satisfait pleinement ses puissances, lui donne une sorte d'ivresse,

lui ouvre un monde enchanté... Essayez donc d'atteindre là quand vous n'êtes qu'un Décadi !

Il cherchait la poésie, ce gamin dont le cœur battait et dont les yeux se mouillaient pour un rien ; il cherchait la poésie et trouva, au fond d'un placard, les œuvres de M. Baour-Lormian :

> O mort, ouvre à mes yeux la profondeur horrible
> Du gouffre où, dans la nuit, flottent tes étendards.
> Que de glaives rompus ! Que de sceptres épars !
> Mon souffle seul, perdu dans cet espace immense,
> D'un écho de la mort réveille le silence ;
> Et le ver du sépulcre, effrayé par ma voix,
> Ronge plus sourdement la dépouille des rois.

Ah ! ce ver du sépulcre, qu'on entendait d'abord grignoter son morceau de roi, comme un lapin grignote une feuille de chou, et qui, à l'approche de Décadi, se faisait plus silencieux qu'une teigne dans un édredon !...

Mausolées, cyprès, saules pleureurs, spectres, cercueils, cris du hibou, mânes du Styx, Phébé au front d'argent, regrets, tristesse, mélancolie, inconsolable désolation : Décadi avait enfin découvert la poésie.

Les odes de Louis Racine ou de Le Franc de Pompignan que sa grande sœur apprenait au pensionnat et récitait devant la famille, avaient l'envolée et l'éclat d'un beau sermon ; les fables de La Fontaine ou de Florian étaient d'aimables contes, mais rien de tout cela ne paraissait assez triste, ne faisait assez peur, ne coupait assez le souffle, ne donnait assez envie de pleurer, pour être vraiment poétique...

— Que lis-tu là? demanda, un beau jour, la maman. Tu sais bien que je n'aime pas te voir lire tout ce qui te tombe sous la main. Donne ce livre et apprends ta géographie.

Baour-Lormian fut frappé de sequestre. Mais Décadi se pourvut en cassation et l'on s'en rapporta au jugement du P. de La Sorbière.

— Le titre me paraît convenable, mon père, dit la maman. C'est même un titre édifiant, les *Veillées poétiques et morales*, et je vois que l'auteur appartenait à l'Académie française. Mais ne pensez-vous pas qu'il y a là trop de spectres et de fantômes? Est-ce que cela ne va pas lui tourner la tête?

Le père prit le livre et le feuilleta. C'était un recueil de tout ce qui flattait le goût, aux environs de 1815. A côté des *Nuits* d'Young et des *Tombeaux* d'Hervey, traduits par Baour-Lormian, figuraient les principales œuvres dont s'honorait l'époque littéraire; des *Elégies* de Millevoye, Chênedollé avec son *Génie de l'homme*, Legouvé avec sa *Mélancolie*...

— Oui, madame, dit enfin le jésuite, il y a beaucoup de cercueils. On dirait le catalogue d'un entrepreneur de pompes funèbres. Mais ne craignez rien; c'est sans danger. S'il doit commencer par Baour-Lormian son éducation poétique, laissons-lui Baour-Lormian, quand il aura appris ses leçons. Il en sortira bien un jour; il trouvera mieux. Une jeune âme, un jeune esprit se développent par des moyens qui dépassent notre raison humaine. Qu'est-ce que l'oiseau ne va pas chercher pour faire son nid? Qui dira de

quels sucs se nourrit une plante, avant de fleurir? Qui sait ce que Dieu peut tirer du bric-à-brac d'une tête d'enfant? Moi, je me représente ce petit garçon, cherchant à visiter le palais merveilleux de la Poésie. Il ouvre la première porte venue ; il tombe sur un débarras, plein de vieilles nippes, de vieux cadres, de balais et de torchons. Il trouve cela très beau ; laissons-le faire. Il n'en admirera que mieux les salons quand on les lui montrera.

— Mais, mon révérend père, il me désole, cet enfant. Il a une tête terrible. Il ne veut rien de ce qu'on lui donne. Je n'ai jamais pu lui faire lire les méditations de Mgr de La Bouillerie. Et fantasque, avec cela! Tantôt d'une gaieté folle, tantôt dans le noir. Je ne sais trop si tous ces poètes, avec leurs cyprès...

— Madame, s'il se complaît à la littérature triste, c'est signe qu'il est très heureux, ou plutôt qu'il n'est pas à plaindre. Mais n'ayez crainte, quand il aura souffert, et je souhaite qu'il ne tarde pas trop, quand il aura beaucoup souffert...

— O mon père !... s'écria la maman, les mains jointes.

— Madame, fit le religieux, sévère, il faut qu'il souffre, pour valoir quelque chose. Et je le crois très digne de souffrir, cet enfant. Vous devez comprendre cela, vous, une mère chrétienne... Mais ne vous inquiétez pas de ces cyprès. Cette mélancolie romantique me fait l'effet d'une vieille mort-aux-rats qui aurait perdu, avec le temps, ses énergies mortifères. Du reste, je suis là ; je veillerai Je lui donnerai du contre-poison.

Décadi buvait donc à longs traits la poésie de Baour-Lormian, et, fasciné par le ver du sépulcre, les glaives rompus, les sceptres épars, ne prêtait aucune attention aux troubles qui agitaient alors son pays. Tout occupé de ses études, du service des autels, des tartes que fabriquait la Nine et des pièges que lui-même fabriquait pour les petits oiseaux, il ne se doutait guère que le glaive d'un général entreprenant menaçait de précipiter dans le Styx nos institutions républicaines. Parfois, la rue devenait tumultueuse, et des voix avinées braillaient une chanson qui lui apprenait, à son grand étonnement, qu'on allait bientôt « tremper la soupe dans la grande soupière » et que « pour la manger, y aurait pas b'soin de Boulanger ». Une effervescence tout aussi incompréhensible travaillait la petite ville, divisée en deux camps ennemis dont les chefs semblaient être MM. Poualduc et Bémol. Trois feuilles publiques, imprimées à la sous-préfecture voisine, l'une avancée, l'autre modérée, l'autre réactionnaire, — qu'est-ce que cela pouvait bien encore dire? — venaient deux fois par semaine attiser le foyer des passions politiques. L'abbé Trouillon éditait sur place un organe de défense religieuse, le *Labarum*, que ses adversaires, groupés au café du Commerce, avaient baptisé le *Labarum de la Jamaïque*.

Décadi était comme ces jeunes chiens, incapables de se faire une opinion personnelle, et qui se tiennent prêts à aboyer au premier mouvement de leurs maîtres. Il s'en rapportait à sa maman et au P. de La Sorbière

pour distinguer les animaux purs des impurs, et savoir ceux qui devaient lui être en abomination. Vis à-vis de M. Bémol, il se tenait sur la réserve.

M. Bémol revêtait, aux yeux de certains, l'autorité d'un homme capable de régir l'Église universelle et de porter, sur tout ce qui concernait la doctrine et les mœurs, des jugements irréformables. On le regardait comme le meneur du parti bien pensant. Mais il parlait, pour sa part, plus qu'il ne pensait ; et, s'il montrait parfois, suivant le précepte évangélique, la simplicité de la colombe, il montrait plus rarement la prudence du serpent. Le clergé se servait de lui avec une juste circonspection. L'abbé Cuchenille, soucieux avant toutes choses du calme, si nécessaire aux études archéologiques, formulait sur le personnage un jugement qui intriguait fort Décadi.

A la première occasion, il demanda donc au P. de La Sorbière s'il était vrai que M. Bémol eût « une âme de liqueur ».

— Je ne le pense pas, mon enfant, répondit le père, après un instant d'examen. Le mot serait plus vrai de M. Piquet, ou, si j'en crois les bruits publics, de M. Jolibois. Ceux-là mettent la béatitude dans les liqueurs fortes. Ce sont, comme disent si expressivement, si bibliquement, vos gens du peuple, « des hommes de boisson ». Quant à M. Bémol, c'est une « âme de ligueur » qu'on a sans doute voulu dire.

Il lui expliqua ce qu'était la Ligue ; et, sur ses explications, Décadi se représenta dès lors M. Bémol,

tombant à coups de hallebarde sur la porte de l'huissier Poualduc.

Certes, s'il y a des moyens de rendre la religion aimable, M. Bémol les ignorait.

— Un tel finira bien par se confesser ! disait-il, d'une mine si rogue et si triomphante, qu'il semblait que la conversion de ce quidam dût moins être pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, que pour la gloire même de Bémol. Il soutenait que la persécution est l'état normal de l'Église, tout en menaçant, comme le roi David, d'exterminer en une matinée tous les parpaillots de l'endroit. Il prédisait à qui voulait l'entendre, que Poualduc ferait la fin de Voltaire, lequel a, vous le savez, bu son pot de chambre, avant de mourir.

Le fait est que ce Poualduc ne prenait pas le chemin du ciel. Il aspirait à la tyrannie et aurait voulu devenir maire, pour supprimer les processions, renverser les croix, chasser les religieuses, fermer les couvents. Le plus cher de ses rêves était d'émanciper Décadi, Grenouilli et Bidolet « du joug théologique », en les faisant passer d'autorité de l'école chrétienne à l'école communale. Il n'avait à la bouche que « la Science, hors de laquelle tout n'est que folie », et « le Progrès », dont le concept paraissait se confondre, dans son cerveau, avec celui de vitesse.

Comme le grand-père de Décadi sentait de moins en moins, à mesure qu'il avançait en âge, le besoin d'aller vite, les théories de Poualduc ne le séduisaient pas. Il rendait volontiers justice à l'ingéniosité moderne, mais finissait toujours par demander :

— Les gens sont-ils moins bêtes, dans l'ensemble? La vie est-elle plus facile aujourd'hui qu'autrefois? Alors, où est le progrès?

Décadi, plus sensible au charme de la vitesse, abhorrait pourtant cet huissier. Ceux qui connaissent le cœur humain ne s'étonneront pas d'apprendre que son plus puissant motif d'aversion était que Poualduc buvait de la bière. Ce breuvage glaireux et jaunâtre inspirait à Décadi une répulsion extrême; il ne concevait pas qu'un honnête homme, un chrétien, un Bourguignon pût y trouver du plaisir. C'était là, chez lui, préjugé de patriotisme local. On ne buvait que du vin, dans son entourage, ou de savantes, fines, pieuses et patriarcales liqueurs. Aussi quand il voyait Poualduc, à la terrasse du café, déblatérant, au milieu des bocks, contre la presse catholique, et particulièrement ce journal qui prenait, disait-il, « un instrument de supplice pour marque de fabrique », la prophétie de M. Bémol lui revenait-elle aussitôt en mémoire.

Cette prophétie mettait le docteur Dulait en rage. Non que la gloire de Voltaire lui tînt très fort à cœur, mais il enrageait, assurait-il, de voir des choses respectables, défendues par de telles sottises.

Il était bien embarrassé, le docteur, à travers cette mêlée furieuse et ce charivari d'opinions, plus embarrassé que notre Décadi. S'il professait un mépris sans bornes pour les fanatiques de l'anticléricalisme, et n'attendait rien de bon des Dioclétiens d'estaminet, il attendait trop des cléricaux. Il aurait voulu que tous les abbé Trouillon fussent des Bossuet, et tous les

Bémol des Joseph de Maistre. Il allait donc de l'indignation au scandale, sans savoir à quel saint se vouer, ou plutôt de quel diable se garer, répétant tour à tour, à la manière de Jeanne d'Albret : « L'horreur du primaire m'enlève l'horreur du cagot », et : « L'horreur du cagot m'enlève l'horreur du primaire. »

— Vous avez lu l'article du *Labarum?* disait-il à la maman de Décadi. Voilà des gens qui prêchent l'amour des ennemis et qui ne savent même pas respecter les leurs. Ils ne se respectent pas eux-mêmes, madame. Quel ton! Quel style de ruisseau! C'est ainsi qu'ils pensent défendre la vérité? Des injures, en guise de raisons!

— Eh bien, docteur, vous, un homme raisonnable, mêlez-vous-en, défendez-nous. Vous saurez peut-être mieux ce qu'il faut dire...

— Écoutez-moi aussi ce Bémol, avec sa persécution. Il me déteste, vous savez...

— Oh! docteur...

— Je vous dis qu'il me déteste, peut-être plus encore qu'il ne déteste Poualduc. Moi, je veux la liberté pour tous. Je veux que les choses de ce monde aillent leur petit train, chacun suivant sa conscience. Mais lui, ma tolérance l'agace, mon respect l'irrite. Il ne conçoit pas la vie sans des hurlements de martyrs et une forte odeur de chair grillée...

— Permettez...

— Je vous permettrai, tout à l'heure... Il n'a pas assez, vous dis-je, des épreuves de cette vallée de larmes. Il lui faut la persécution générale : de bonnes

chaudières d'huile bouillante, de bonnes tenailles à arracher les ongles, de bons pals qui entrent par le fondement et sortent par la gorge. C'est là qu'il se plaît ; c'est là qu'il triomphe. Si on le laisse faire, il vous installera des catacombes dans la tour Saint-Hugues. Et quand il aura réussi à se rendre insupportable au genre humain, il clamera que le genre humain est ennemi de la croix.

— Vous avez fini? Eh bien, permettez-moi de vous dire que les martyrs ne hurlaient pas.

— Vous me l'assurez?

— Je vous l'assure. Et je vous assure aussi qu'il me déplaît d'avoir l'air de badiner sur ces choses-là, devant cet enfant qui nous écoute.

— Vous m'assurez, continuait l'autre à mi-voix, que Bémol ne dirait plus rien si on le martyrisait?... Au revoir, madame. Je m'en vais de ce pas le dénoncer au préteur. A demain, sur le champ de foire...

Il s'en tirait toujours par des bouffonneries. Décadi ne savait trop que penser ; la maman riait, quoi qu'elle en eût, mais le P. de La Sorbière, quand on lui rapportait les choses, ne riait pas.

— Le docteur a de l'esprit, disait-il, cet esprit qui sert en tant de rencontres, mais qui ne suffit en aucune, et en celle-là moins que jamais. Ce qui se passe est très sérieux ; l'Église est menacée. Elle peut dire à ses ennemis, comme Notre-Seigneur aux siens : « Pourquoi cherchez-vous à me tuer? » Et les hypocrites répondent, en serrant les dents : « Qui cherche à te tuer, démoniaque? » Et ils savent fort bien ce

qu'ils cherchent, mais ils ne la tueront pas. Oh ! elle a déjà subi bien des épreuves. J'avoue que celle-là est amère entre toutes : elle reçoit le coup de pied de l'âne. Les bêtes du cirque valaient mieux. Mais elle n'en mourra pas. Le docteur attend trop des serviteurs de Dieu et pas assez de ses promesses. Nous, croyants, nous avons les promesses de Dieu. Il n'y a pas d'époque où l'on ne se soit plaint de la corruption du siècle, du relâchement de la piété, du déclin de la foi, mais il n'en est point où Dieu ait abandonné son Église. Ne comptez pas sur le docteur pour nous défendre, madame. Ce ne sont ni les beaux esprits, ni même les bons esprits qui défendront l'Église, ce sont les cœurs fidèles.

De M. Bémol, jamais un mot ; à moins qu'il ne pensât à lui quand il disait :

— Si tout le mal de ce monde était fait par les méchants, il n'y aurait que demi-mal, car les bons en font une bonne moitié.

Ce fut à peu près vers ce temps que Mlle Angéline, gouvernante de Mlle Verduron, conçut l'audacieux dessein d'exorciser l'huissier Poualduc.

Mais comment vous conter cela sans offenser la révérence? Non seulement celle que nous devons à tous officiers de justice, mais celle que mérite en soi toute pratique pieuse, quelque abus qu'on en puisse faire. Le plus court sera le mieux.

Mlle Angéline, fortement persuadée qu'une médaille de saint Benoît changerait « les opinions » de Poualduc,

et combattrait en lui l'action de l'Esprit malin, chargea notre Décadi de la lui glisser dans la poche. Il accepta mais réclama en retour une pièce de vingt sous. L'exigence parut d'abord abusive. Il tint bon, alléguant aussi une bonne œuvre. On pouvait se fier à lui. La rude leçon de Noël l'avait à tout jamais guéri de chaparder. Le milliard des congrégations n'eût rien risqué entre ses mains.

Que ferait-il de ces vingt sous? C'était son secret. L'idée de travailler à la conversion de l'huissier lui avait suggéré le désir de soulager la misère du poète : il voulait mettre la pièce dans la poche de M. Piquet.

La difficulté fut d'attacher les grelots. Il ne fréquentait aucun de ces deux messieurs, ses parents n'estimant pas que son éducation poétique et morale dût gagner à leur commerce. Enfin, après plusieurs semaines de combinaisons, d'expédients et de tentatives infructueuses, il eut le courage de se rendre au logis de M. Piquet et la chance d'y rencontrer en même temps M. Poualduc, venu, à la requête de Mme Langelure, propriétaire, pour signifier au poète que sa location prenait fin avec toutes ses conséquences de droit. Décadi s'acquitta lestement de sa mission, puis s'échappa, radieux, allégé d'un poids énorme, laissant les miracles s'opérer. Il avait le sentiment confus d'avoir à la fois accompli un rite sacré et joué une farce amusante.

Les jours, les semaines, les mois passèrent. On observait en vain l'huissier et le poète ; on ne remarquait en eux aucun changement.

Piquet, désormais sans gîte, devenait de jour en jour plus calamiteux ; tout près de disparaître sous la vague de misère qui allait l'engloutir et d'où émergeaient à peine sa crinière hirsute et son nez bourgeonnant. Poualduc, semblant vérifier la terrible sentence de l'Apocalypse, s'enfonçait de plus en plus dans sa fange anticléricale et ne donnait aucun signe de conversion.

Décadi s'était trompé. Il avait mis la médaille dans la poche du pauvre poète, et les vingt sous dans la poche de l'huissier.

XVI

LE VŒU IMPRUDENT

Le P. de La Sorbière et M. l'abbé Trouillon étaient assis dans des fauteuils de peluche rouge devant la maman de Décadi qui les recevait en visite. Décadi, sur un tabouret, auprès d'eux, avait sa tête des mauvais jours. On ne l'aurait pas touché avec des gants : un vrai crin.

D'abord, il n'aimait pas M. l'abbé Trouillon. Son antipathie datait de loin. La première fois qu'il avait vu admettre à confesse les grands élèves du catéchisme, Décadi, encore trop jeune pour s'approcher du sacrement, mais séduit par la curiosité qui le portait si souvent à des démarches périlleuses, s'était faufilé parmi eux et jeté sur la première place vide. Là, ne songeant plus que le confesseur écoutait l'autre pénitent, il avait récité sa confession, une fois, deux fois, trois fois, devant la grille fermée. Et il était déjà bien résolu, comme le penseur romantique, à « opposer le dédain à l'absence », à ne plus répondre « que par un froid silence, au silence éternel de la divinité », quand la sombre paroi s'était soudain déchirée avec fracas, et l'abbé Trouillon le reconnaissant, l'avait

expulsé sans douceur du tribunal de la Pénitence. Décadi en avait gardé la rancune d'un déni de justice.

Et puis, maintenant, il pleuvait. Autre douleur. Car s'il pleuvait, ce jour-là, il pourrait pleuvoir le lendemain, et ce serait une excursion manquée, une partie de plaisir à l'eau, un pèlerinage perdu. La bonne demoiselle Verduron devait emmener Décadi, Grenouilli et Bidolet, en voiture, aux Trois Fontaines. On avait déjà commandé le break de l'hôtel du Cheval Blanc.

— Que cet enfant me donne de mal ! disait la maman. Voyez-le. Dirait-on un garçon de neuf ans? On ne sait par où le prendre ; il pique comme une châtaigne. Et il n'en veut jamais faire qu'à sa tête. Je viens encore de le trouver sous les gouttières, avec une bande de polissons, à fabriquer des barrages, les pieds dans l'eau... Qui m'en délivrera ! conclut-elle, en couvant le délinquant d'un regard chargé d'amour.

— Ah ! madame, s'écria le jésuite. Les pieds dans l'eau? Voilà bien la chose du monde qui inspire le plus d'horreur aux mères. Vous me rappelez qu'il est raconté, dans un évangile apocryphe, que l'Enfant Jésus, à cet âge, allait jouer au milieu des ruisseaux avec ses petits compagnons. Mais la science moderne a découvert que les enfants d'Orient vont pieds nus Ils ne risquent pas de gâter leurs souliers et leurs chaussettes. Ils risquent même beaucoup moins de s'enrhumer.

Le bon père disait cela pour amuser Décadi et le

distraire de ses idées noires. Mais Décadi continuait à regarder d'une mine hargneuse les vitres brouillées de pluie.

— Il fera si bien, poursuivait la maman, qu'il lui arrivera malheur. Son ange gardien l'abandonnera, remontera au ciel et le laissera se tirer d'affaire tout seul.

— Madame, dit le vicaire, désireux de placer un mot après l'aimable érudition du jésuite, il ne faudrait pas croire que nos anges gardiens se tiennent matériellement à nos côtés. Ils sont au ciel, près du bon Dieu. Mais ils accourent, au premier appel de notre cœur, avec une rapidité inconcevable. L'électricité peut à peine nous en donner une idée.

Décadi se leva et quitta la pièce. Cette doctrine renversait toutes ses conceptions théologiques. Son aversion pour l'abbé s'aggravait encore de scandale.

Le P. de La Sorbière, en s'en allant, le trouva dans le corridor, le dos au mur, énervé et désolé au delà de toute expression.

— Voyons, mon petit enfant, qu'y a-t-il?

Décadi leva sur lui des yeux qui semblaient gonflés par tous les torrents du ciel.

— Vous verrez, mon père, qu'il pleuvra demain et que nous n'irons pas aux Trois Fontaines.

— Qu'en sais-tu? Le temps peut se remettre. Voilà un petit chrétien qui chante tous les dimanches, à vêpres, que le cœur du juste est prêt à espérer dans le Seigneur, *paratum cor ejus sperare in Domino*, et qui passe sa vie dans le désespoir. C'est mal.

— Vous verrez qu'il pleuvra. Je le sais.

— Écoutez-le ! Il le sait. Voilà un petit enfant nerveux qui désire trop vivement les choses, et qui, sous prétexte de s'épargner l'amertume des désillusions, sacrifie tout d'avance, rageusement. Et l'espérance, alors? La grande vertu d'espérance, celle que les païens ont laissée au fond de la boîte de Pandore? Ah ! c'est mal, mon enfant. C'est très mal. Mais, s'il pleut, vous irez quand même. Vous tendrez la capote.

— Il n'y en a pas. C'est un break.

— Eh bien, vous aurez des parapluies, et vous verrez l'arc-en-ciel, vous verrez..., vous verrez des escargots ! cria l'excellent homme, avec un geste persuasif, faute de pouvoir trouver d'autres phénomènes météorologiques, propres à consoler Décadi. Mais il sentait bien que l'arc-en-ciel même avait peu de prestige, et son Horace lui soufflait à l'oreille : *Pluvius describitur arcus, sed nunc non erat locus.*

— Allons, il ne faut pas rester ainsi. Il faut dompter ses nerfs. Va faire tes devoirs.

— Je les ai faits, mes devoirs, soupira le gamin, accablé.

— Quel dommage ! Alors, amuse-toi avec ta petite sœur.

— Oh ! ma petite sœur ! fit Décadi, haussant dédaigneusement les épaules. Elle joue « au train de plaisir » avec des boîtes d'amidon qu'elle aligne sur le parquet, avec un fer à repasser au bout, pour faire la locomotive.

— Elle est plus sage que toi. Elle voyage sans souci

de la pluie. Elle sera plus vite que vous aux Trois Fontaines. Mais vraiment, tu n'as rien à faire jusqu'au souper.

— On va souper bientôt. Il y a un flan au fromage.

— Eh bien, c'est bon, cela, fit le jésuite de son ton le plus engageant.

— C'est bon, répéta Décadi, avec une douce gravité.

— Hé ! tu n'es pas de trop méchant goût. Malheureusement le flan sera brûlé. Il ne vaudra rien. Je le sais. Et la douceur de ce flan au fromage ne viendra pas tempérer l'amertume de nos tribulations. Je le sais.

Décadi, en essuyant une larme qui lui pendait au bout du nez, se mit à rire.

— Non, mon père, le flan sera bon. Alors, vraiment, vous croyez qu'il fera soleil?

— Le voilà, le soleil ! mon petit enfant. C'est dans le cœur qu'il faut l'avoir. Allons, courage ! Tiens ferme à la barre, héros promis aux tempêtes. Demande le soleil au bon Dieu. Tout ira bien.

Le soir, avant de s'endormir, Décadi fit un vœu au Seigneur...

Et il fit beau.

Vous croyez savoir, vous autres, ce qu'est un beau temps. Mais vous ne savez pas comme il faisait beau quand le break du Cheval Blanc, conduit par M. Jolibois, le premier chantre, s'arrêta sur le coup de neuf heures, devant la porte de Mlle Verduron. Décadi,

Grenouilli et Bidolet, qui le guettaient avec impatience, battirent des mains. M. Jolibois portait pardessus sa veste une longue blouse contre la poussière, et faisait déjà claquer son fouet d'une façon qui promettait qu'on irait bon train.

A ce signal, Rosette, la petite bonne, et Mlle Angéline, gouvernante de Mlle Verduron, sortirent, soulevant un énorme panier qu'on hissa dans la voiture. Leur maîtresse les suivait. Avec le costume noir, presque congréganiste, dont elle affublait sa grosse personne, hiver comme été ; avec le voile qui recouvrait sa vaste capote à ruches et retombait sur sa rotonde sans dessiner les épaules, vous auriez dit une Notre-Dame de Lourdes qui marchait en traînant sa grotte. D'une main, elle tenait un parapluie de cotonnade bleue, un de ces parapluies géants sur lesquels on a l'ingratitude de faire tant de plaisanteries faciles ; de l'autre, une fiole, pleine d'un liquide incolore.

— Saints anges, murmura-t-elle, en aspergeant les roues, — soutenez les essieux de la voiture.

Elle dit, et sa prière ne fut pas vaine. Car les essieux du break de M. Jolibois gémirent, comme ceux du char de Diomède, quand la robuste Athéné y monta ; ils plièrent, mais ne rompirent point.

Et Mlle Verduron, après avoir invité sa gouvernante et les trois gamins, déjà installés sur les bancs, à tremper le bout de leur doigt dans le goulot de la fiole, la tendit par derrière à M. Jolibois. Le brave homme était de ceux qui, pourvu qu'ils aient l'ivresse,

ne regardent pas au flacon. Croyant de la meilleure foi du monde qu'on lui offrait une goutte de kirsch, comme coup de l'étrier, il saisit la fiole et la vida d'un trait, avant que ces demoiselles eussent eu le temps de jeter un cri. C'était de l'eau bénite .

Quel coup de fouet et quel départ ! Quoique blasé sur les liqueurs fortes, M. Jolibois s'était tôt aperçu qu'il avait poussé la dévotion trop loin. Rosette, qui regardait en riant à travers la porte entre-bâillée, vit le break disparaître comme par enchantement. Ils galopaient déjà en pleine campagne.

Décadi, Grenouilli et Bidolet ne se sentaient plus d'aise. Vous auriez pensé que ces trois petits garçons voyaient, pour la première fois de leur vie, des vaches au pré, des champs de luzerne et des pies volant d'arbre en arbre. C'est que, vue ainsi en coup de vent, du haut d'un break, près d'un gros panier de provisions, la nature a des grâces nouvelles.

C'était un voyage ; il fallait près de deux heures pour atteindre les Trois Fontaines. On dut bientôt ralentir. Mlle Angéline manifestait déjà l'envie de descendre, ce qui provoquait, entre elle et sa maîtresse, des discussions interminables. Mais il arriva un moment où il n'y eut plus à discuter, et Mlle Angéline descendit. Alors, tout ce qui se trouvait à l'avant de la voiture offrit soudain tant d'intérêt, que Mlle Verduron ne cessait d'inviter ses gamins à y concentrer toute leur attention. Ils n'étaient pas dupes. Grenouilli, le rustaud, ricanait sottement derrière son poing ; Bidolet prenait un air pincé et dédaigneux ; Décadi éprouvait

un sentiment de gêne, fait d'un vague émoi de pudeur et d'une très sincère pitié.

— Chantez, mes enfants, chantez. Le bon Dieu veut qu'on se réjouisse, disait l'excellente demoiselle Verduron.

Les gamins cherchèrent longtemps ce qu'ils pourraient bien chanter, puis choisirent au hasard ce couplet d'une vieille chanson :

Monsieur le curé, cirez vos bottes
Et venez vite me marier,
Car dans mon cœur, l'amour y trotte
Comme les poux sous vot' calotte,
Comme les rats dans vot' grenier.

Ils l'auraient trouvée moins plaisante, les pauvres enfants, si leurs cœurs avaient jamais été en proie à pareils fléaux. Ces demoiselles les firent taire. La gouvernante voyait de l'impiété dans ce détail peu flatteur pour une personne ecclésiastique. Mlle Verduron ne croyait point qu'il y eût rien là « contre la religion », mais légèrement inquiète d'entendre ces bouches innocentes exalter l'amour profane, elle voulut faire contrepoids en célébrant l'amour sacré, et commença, de concert avec Mlle Angéline.

A l'appel de Marie,
Notre amour s'est ému...

Nos gamins n'avaient pas la tête aux cantiques. Ils répétèrent quelques *Ave*, par politesse, promirent d'en chanter tant qu'on voudrait à la chapelle des Trois Fontaines, et se rabattirent sur l'histoire de « l'avocat tire la langue au chat ». Elle est courte. Il n'arrive pas

grand'chose à cet avocat qui dans une auberge entra, d'une arête s'étrangla et du coup en trépassa ; mais comme on peut le graver indéfiniment sur sa tombe, cela pouvait aller très loin.

La chaleur devenait lourde. Un scintillement vaporeux brouillait les fonds du paysage. M. Jolibois ne pressait plus sa bête. Ces demoiselles somnolaient sous l'immense parapluie que Mlle Verduron tenait, le manche appuyé sur ses genoux, et balançait au mouvement de la voiture. Décadi, assis vis-à-vis, et perpétuellement menacé par la pointe d'une baleine, essayait de la retenir au vol. Mlle Verduron, sentant de la résistance, tirait de toutes ses forces, comme un pêcheur à la ligne qui va faire une prise merveilleuse. Le gamin lâchait. Et la bonne demoiselle, réveillée en sursaut, s'écriait :

— Dieu soit béni ! Sommes-nous arrivés?

On arriva.

Une chapelle s'élevait en pleins champs, près d'un domaine ; une de ces chapelles rustiques, fleurant le plâtre moisi et les bouquets desséchés, vieilles ruches des âmes, où les générations déposent le miel de leurs prières. Des ex-voto naïfs en décoraient les murs. Sur l'autel, trônait une Sainte Vierge, chargée de cœurs en métal et emmitouflée de brocarts à travers lesquels pointait la tête de son Enfant Jésus.

Mlle Verduron entonna un cantique. Mais leurs voix éveillaient de si étranges échos dans ce silence glacé, que les gamins regardaient à chaque instant vers la porte. Des cris de volaille entraient avec un grand flot

de soleil. Décadi pensait au vœu qu'il avait fait au Seigneur...

Les prières finies, on alla boire de l'eau. Trois sources consacrées par d'anciennes traditions avaient donné le nom à l'endroit, et attiraient pèlerins ou promeneurs de plus de dix lieues à la ronde. L'une de ces sources coulait dans un bassin, devant la chapelle, sous une petite grotte de rocailles ; les deux autres, moins honorées, jaillissaient des prés voisins, où on les abandonnait au cresson et aux têtards.

D'après Mlle Angéline, la source de la chapelle était la seule privilégiée. D'après Mlle Verduron, toutes trois étaient également bonnes, vénérables et riches en grâces. Les gamins les inspectèrent, en discutant entre eux de leurs vertus. Ils ne purent tomber d'accord. Décadi ne but que d'une seule, et je ne saurais trop vous dire par quelle présomption il se détermina. Bidolet en choisit deux. Grenouilli but à toutes les trois.

Et ils s'en trouvèrent très bien, les chers enfants. Cette eau avait certainement des propriétés merveilleuses ; elle donna la paix de l'âme à Décadi, à Bidolet de la patience, et de l'esprit à Grenouilli ; à tous trois, pour la journée entière, la joie, l'appétit et la concorde parfaite.

Ils mangèrent à la ferme où M. Jolibois avait remisé le break. La fermière accablait ces demoiselles de politesses villageoises, s'attendrissait sur « ces petits jeunes gens », tournait, criait, chassait les poules, descendait du plafond une énorme miche, à la croûte

poudrée de farine, y taillait des chanteaux de longueur démesurée, et devant l'amoncellement de victuailles qui faisait ployer la table, s'écriait que c'était bien peu, qu'ils s'en iraient avec la faim et qu'elle voulait encore dépendre un morceau de lard.

Après une bâfre qui eût mis en péril les jours de trois honnêtes gens et les eût contraints à s'étendre immédiatement sur le carreau, nos marmots, plus frétillants et plus lestes que jamais, obtinrent la permission d'aller s'ébattre au grand air. Mais ils durent au préalable jurer solennellement qu'ils se tiendraient à portée de la vue et de la voix ; qu'ils éviteraient les mares, les étangs, les pièces d'eau et en général tout endroit où l'on peut se noyer ; qu'ils ne grimperaient pas aux arbres, aux échelles, aux fenils, aux toits à porcs, tous endroits d'où l'on peut tomber ; qu'ils ne s'approcheraient ni des chevaux, ni des chiens, ni des bœufs, ni d'aucun animal farouche, capable de mordre, ruer ou blesser ; bref, qu'ils ne feraient rien qui pût mettre Mlle Verduron dans la triste nécessité de les ramener morts à leurs parents.

Faut-il que ce bas monde offre des ressources à l'heureuse enfance, pour que, malgré tant de restrictions, ils aient encore trouvé à se divertir ! Ils jouèrent ensemble, ils jouèrent à part, ils jouèrent des heures, sans se lasser. Grenouilli lançait des pierres ; Bidolet prenait des sauterelles ; Décadi cueillait des fleurs.

Il élevait devant ses yeux la coupe des coquelicots, pleine, jusqu'au bord, de la liqueur incarnadine du soleil. Il cherchait, dans les fossés, le mouron rouge,

miroir-du-temps, pareil aux enluminures des missels, mais fleur nauséeuse et funeste aux lapins. Il cherchait les myosotis sauvages qui sont des « plus je te vois, plus je t'aime ». Et ses soupirs s'exhalaient au milieu de la verdure. Il ne pensait plus au vœu qu'il avait fait au Seigneur...

Sur la fin de l'après-midi, comme nos gamins, à bout de forces, venaient se pendre au bras de Mlle Verduron, pour lui laisser entendre que, n'ayant rien mangé depuis fort longtemps, ils auraient plaisir à tremper un gros morceau de ce pain farineux dans un gros bol de lait frais, elle leva le doigt au ciel et leur fit remarquer que de gros nuages montaient à l'horizon. Ils protestèrent d'une seule voix qu'il ne pleuvrait pas. Et entre toutes les bonnes raisons qu'ils en donnèrent, la principale fut qu'on ne devait partir qu'à la nuit tombante, afin de jouir des beautés du crépuscule et voir voler les rates penades. Au reste, les vieilles gens du pays affirment qu'il n'y a aucun danger de pluie, « tant qu'on peut faire avec l'azur du ciel une culotte à saint Joseph », parce que saint Joseph était charpentier, et que les charpentiers portent des culottes bleues.

Mais saint Joseph lui-même dut bien vite perdre l'espérance d'avoir sa culotte, ce jour-là. Les nuages passaient du blanc au gris, du gris au noir, sans aucun souci de ménager agréablement les transitions. Un vent violent s'était déchaîné, qui rebroussait les plumes des poules et donnait beaucoup de tracas à Mlle Angéline.

On attela en toute hâte. On avala un bol de lait ; on courut à la chapelle réciter une dernière prière ; on emplit d'eau à la fontaine les bouteilles vides du panier ; on dit adieu à la fermière, aux canards, aux dindes, aux vaches, et toute la voiturée s'empila dans le break qui filait déjà, bride abattue, sous un ciel fulgurant, tonnant et foudroyant.

— N'ayez pas peur, ma fille ! N'ayez pas peur, mes enfants ! répétait Mlle Verduron, cela passera.

Cela devait passer sur eux. Des éclairs grimaçants venaient zigzaguer sous leur nez et leur ôter tout espoir de salut. La blouse de M. Jolibois, livrée à la rage des vents, gonflait comme une montgolfière. De grosses gouttes s'écrasaient sur la coupole du parapluie qui semblait pris d'un désir fou de s'envoler jusqu'au zénith, et que retenaient dix mains crispées comme celles du Radeau de la Méduse.

— Oh ! mademoiselle, mademoiselle ! gémissait la gouvernante. Je crois qu'il y a du fer au bout du parapluie.

— Eh bien, ma fille, qu'il se rouille. On le nettoiera. Tenez bon, seulement. Tenez-le bon.

— Mais le tonnerre? mademoiselle. Je vous assure qu'il va attirer le tonnerre.

— Vous êtes folle, ma pauvre Angéline, ne me faites donc pas des peurs. Du reste, je me rappelle très bien qu'il n'y a plus de fer depuis longtemps.

— Mademoiselle, je vous en conjure, je vais regarder. Laissez-moi regarder...

— Angéline, encore une fois, je vous ordonne de

vous tenir tranquille. Vous allez nous faire mouiller, et ces enfants prendront du mal.

Rien n'eût été plus facile que de se mouiller. Les cataractes du ciel avaient fini par se rompre et le parapluie, accablé sous une trombe d'eau épouvantable, leur pesait sur la tête, leur battait sur le cou, faisant mine à présent de vouloir s'enfoncer sous terre. Mais les gamins, fort peu soucieux du mal qu'ils risquaient de prendre, continuaient à s'amuser, à rire et à jacasser de plus belle.

Grenouilli et Bidolet dissertaient chaudement de la foudre. Ils émettaient sur ses causes, ses effets, ses propriétés, des aperçus d'une hardiesse à faire frémir un physicien, et d'une insouciance à faire pâlir la pauvre demoiselle Angéline. Grenouilli expliquait que le tonnerre tombait, tantôt en pierre, tantôt en feu ; et Bidolet lui demandait s'il ne tombait jamais en fromage. Puis, à la face de ces éléments conjurés pour leur perte, ils osèrent parler de l'avenir, de leurs vocations. Bidolet devait entrer dans l'enregistrement, ou dans le barreau, ou dans la magistrature ; et Grenouilli disait qu'il était décidé à se faire aubergiste et qu'il gagnerait plus d'argent que lui.

Décadi seul, se taisait. Il méditait sur le vœu qu'il avait fait au Seigneur. L'échéance approchait.

« J'ai promis au bon Dieu de réciter trois cents chapelets, s'il ne pleuvait pas, — songeait-il, — il pleut : je ne dois plus rien. »

Puis, il pensait à ce qu'il avait souvent entendu raconter par sa bonne voisine, Mlle Henriette de

Bourbince. Quand elle était en pension au Sacré-Cœur, Mlle Henriette faisait aussi de petites affaires avec le bon Dieu. Le vendredi, jour de composition, elle se privait du chocolat de son goûter, dans l'espoir que ce sacrifice lui vaudrait d'être première. Mais elle ne lâchait pas le chocolat tout de suite ; elle le gardait jusqu'au lundi. Elle se disait : « Ou je serai première, ou je ne le serai pas. Si je le suis, je donnerai le chocolat aux pauvres. Sinon, je mangerai deux morceaux de chocolat. De toutes façons, ce sera une bonne journée. »

Et les voix intérieures s'élevaient dans la conscience de Décadi.

— N'as-tu pas honte, ingrat, murmurait l'ange de Lumière, de marchander ainsi avec le bon Dieu?

— Pas de sentiment ! répliquait l'ange de Ténèbres. Qu'a-t-il promis? Et à quelle condition?

— N'as-tu pas fait une bonne promenade? Et ce bon air, et ce bon lait, ces coquelicots, ces poules, ces canards?... Et toute une journée sans soucis, sans accidents, sans batailles avec Grenouilli?...

— Et cet orage, ricanait le mauvais ange. Et ce tonnerre, ces éclairs, cette bonne pluie glacée qui lui coule dans le dos?

— Tu as demandé au bon Dieu à bien t'amuser. T'es-tu bien amusé, oui ou non?

— Non ! criait l'ange de Ténèbres. Il n'a pas vu les rates penades.

— Les rates penades sont de vilains oiseaux qui

crèvent les yeux aux petits garçons ! ripostait sévèrement l'ange de Lumière !

— Eh bien ! s'il sait compter, qu'il paie pour le beau temps, et qu'il rabatte cent chapelets pour la pluie...

Mais déjà le break du Cheval Blanc, changé en une véritable baignoire, roulait à fond de train, dans les rues désertes dont le pavé luisant reflétait la flamme vacillante des réverbères, et Mlle Verduron rendait à leurs mamans les trois pèlerins sauvés du déluge.

La résolution de Décadi était prise. Il avait reconnu sa dette intégralement. Il ne lui restait plus qu'à la faire payer par les autres.

Il plaça des chapelets partout : chez les sœurs, chez les dames Cuchenille, chez les demoiselles de Bourbince, chez le frère Moos, le portier des jésuites, qui devait avoir assez de temps dans sa loge et qui souscrivit en effet d'un seul coup, pour une centaine. Il en offrit cinquante à son grand-père.

— Oh ! dit le vieux, cinquante chapelets? C'est une somme, ça, mon enfant ! Comment veux-tu que je m'engage à réciter cinquante chapelets? Je récite bien une dizaine, le soir, en m'endormant. Et encore, je m'endors souvent avant la fin. Vois donc le temps qu'il me faudrait. Je suis vieux. Je ne peux pas prendre des engagements pareils. Je te promets un chapelet, un seul, c'est tout ce que je peux faire pour toi.

Il lui en restait encore lourd sur les bras, quand il se décida enfin à consulter le P. de La Sorbière.

Le père l'écouta sans rire et demanda :

— Qu'as-tu payé, toi-même, sur tout cela?

Décadi avait bien récité quelques chapelets, mais si peu qu'il ne valait pas la peine d'en parler.

— Allons, dit le père, c'est de l'enfantillage. Mais tu es un enfant, tu agis comme un enfant. C'est la loi de Dieu qui te donnera la sagesse. Et voici ce que dit la loi : « Si vous faites un vœu au Seigneur, il vous en demandera compte. Rien ne vous oblige à faire des vœux. Mais la parole une fois proférée, il faut l'accomplir, il faut apporter le don volontaire tel que la bouche l'a proféré. » Tu es un enfant.

Puis, reprenant son expression habituelle de bonhomie un peu moqueuse :

— Ton engagement n'a rien de strictement canonique. Je crois posséder les pouvoirs nécessaires pour le commuer. Apporte-moi donc demain ton arithmétique.

Décadi fort intrigué, apporta son arithmétique. Le jésuite la feuilleta et mettant le doigt sur une page.

— Vous en êtes là? Eh bien, tu me feras, chaque soir, pendant dix jours, cinq problèmes...

— Mon père, demanda Décadi, vous ne voudriez pas plutôt que j'apprenne des vers?

— Non, mon ami. Tu feras des problèmes, et tu les feras tout seul. C'est compris? Et laisse-moi ces chapelets tranquilles.

Décadi s'y mit le soir même. Sa maman n'en revenait pas de le voir si appliqué. Il regrettait bien ses trois cents chapelets!

XVII

LE CARAFON DE GUIGNOLET

— Prends une petite clef, dit Mme Cuchenille, là, dans le tiroir de gauche de ma table à ouvrage. Mais d'abord, va voir si la bonne ne rôde pas par ici. Elle est maligne, cette fille, elle est maligne ! Quel supplice d'avoir ces gens toute la journée sur le dos !

Décadi fit un bond, à travers l'appartement, jusqu'à la cuisine, où le canari tout seul chantait dans sa cage.

— Personne, dit-il, en revenant.

— Personne? Voilà bien ce que c'est quand on devient vieux. Ah ! ils me trouveront morte, un beau jour. Ce n'est pas ainsi que j'ai soigné ma tante Alphonsine... Où est-elle encore, cette boiteuse? Et Fanny, où est-elle? Voilà que j'ai besoin de prendre quelque chose : personne !

— Mais vous vous portez bien, ces temps, madame? fit le gamin, essayant de l'amadouer.

— Je me porte bien? Répète voir un peu que je me porte bien. Voyez-moi ces enfants d'aujourd'hui ! Quand tu seras à mon âge, marmouset, tu verras si tu te porteras bien... Oh ! regarde, regarde vite. Qui

passe là dans la rue? Cette fois, c'est la fin ; je n'y vois plus clair. J'ai toujours dit au docteur que je devenais aveugle. Mais c'est un imbécile, ce docteur ; il n'y entend rien. Je ne me gêne pas avec lui ; je le lui dirai.

Elle était assise, dans son fauteuil, près d'une large baie cintrée qui servait de fenêtre à cette ancienne maison, et que voilait du haut en bas un grand rideau de guipure. Du bout de ses doigts, bosselés par l'arthrite, elle levait un coin du rideau. Décadi se pencha pour lever l'autre.

— Ce sont les demoiselles de La Chaponière qui vont au salut de cinq heures, dit-il.

— En effet ! Où donc ai-je la tête? Fanny aussi est au salut avec la bonne. Je les y ai envoyées ; c'est le premier vendredi du mois. Je crois qu'il y aura un sermon de l'abbé Chiflot ; j'aime autant ne pas l'entendre... Vraiment, ce sont les demoiselles de La Chaponière, dis-tu? L'aînée a donc bien vieilli ; elle a l'air de marcher sur des œufs. Et l'autre, qui fait toujours la jeune ! Est-elle assez ridicule, avec ses chapeaux à fleurs ! A-t-on idée de s'attifer de la sorte?

— Mais alors, madame, vous y voyez ! s'écria Décadi sans penser à mal.

— Je vois.. je vois que tu fais trop de remarques pour un enfant bien élevé. Mets-moi donc plutôt un coussin sous les pieds ; ces tabourets me fatiguent horriblement.

— Mais c'est un coussin que vous avez déjà, madame. En voulez-vous un autre?

Mme Cuchenille exhala un soupir à fendre l'âme :

— Non, laisse... Il faut en endurer de toutes les couleurs, à mon âge. Tu verras, quand tu seras vieux, tu verras.

Décadi courba la tête, comme accablé d'une lassitude inexprimable. Il sentait des fourmis lui courir dans les doigts, crispait les lèvres, promenait ses yeux au plafond, luttant contre une tentation irrésistible, de saisir la corbeille à ouvrage, et, sans attendre d'être plus vieux d'une minute, de la lui enfoncer sur le chef jusqu'aux épaules ; puis, de ramasser à pleins bras les coussins, les tapis, les carpettes, et de les empiler sur la corbeille ; puis, de planter au sommet tout ce qui lui tomberait sous la main : pincettes, soufflet, chandeliers, le chapelet, la tabatière, et jusqu'à la sonnette de Lorette que la dame tenait toujours à sa portée pour se garantir du tonnerre, en cas d'orage ; enfin, de s'élancer dans la rue en poussant des rugissements...

Il se contenta de dire, avec un léger tremblement dans la voix :

— Vous me parliez de chercher une petite clef, madame.

— Ah ! tu ne perds pas la carte, toi. Tu sais ce qui est bon. Moi aussi j'en prendrai bien un peu pour me remonter le cœur. Allons, j'ai toujours dit que tu étais un brave enfant. Cherche sous ces pelotes de fil. Elle est marquée. C'est la clef du coffret qui est sur la commode... Ouvre-le. Ne vois-tu pas une grosse clef?

— Il y en a deux, madame, il y en a même trois.

— Prends la plus grosse et va ouvrir l'armoire de

ma chambre. Tu trouveras, dans le tiroir de droite, la clef du secrétaire... Ne dérange rien, surtout. Ah ! quel martyre de ne plus pouvoir faire les choses par soi-même ! Enfin, tu l'as. Ouvre le secrétaire. La clef du premier tiroir, à gauche, doit être accrochée dans un coin. Tu la vois? Ouvre le tiroir. Tu trouveras la clef de la cave à liqueurs. Elle est sur le secrétaire même, la cave, à côté de la boîte à gants... Prends une chaise, c'est trop haut pour toi. Tu casserais tout. Une chaise de cuisine. Tu ne vas pas monter sur ces chaises-là avec tes souliers, j'espère? Dieu ! que ces enfants ont peu de soin.

Décadi, debout sur la chaise, tenait les cinq clefs dans sa main gauche : celle du coffret, celle de l'armoire, celle du secrétaire, celle du tiroir du secrétaire et celle de la cave à liqueurs. La première et la dernière étaient exactement de même taille. Il en prit une, ouvrit la caisse, leva le couvercle et resta tout pensif.

— Qu'attends-tu encore? demanda Mme Cuchenille.

— Savez-vous bien, madame, que la clef du coffret ouvre la cave?

— Viens ici, je ne te comprends pas. Tu bredouilles d'une façon !...

Le gamin sauta en bas et vint lui corner à l'oreille :

— Madame, je vous dis que la clef du coffret et la clef de la cave à liqueurs, c'est la même clef.

— Ne crie donc pas comme un perdu. Je déteste cela. Je ne suis pas sourde.

— Je vous dis que la clef que j'ai prise là, dans la table à ouvrage, ouvre la boîte à liqueurs.

— Ce n'est pas possible. Montre un peu. Tu vois bien que celle du coffret a une étiquette et que l'autre n'en a pas. Et tu veux que ce soit la même clef? Il est idiot, cet enfant!

Décadi éprouva un nouvel assaut diabolique. Il se voyait, cette fois, prendre Mme Cuchenille par le nez, et le menton, lui ouvrir la bouche toute large, lui enfiler les cinq clefs, l'une après l'autre, dans l'ordre établi, jusqu'au fin fond de la gorge, et lui hurler ensuite aux oreilles : « Dites maintenant que ce n'est pas la même clef! »

Mais il remonta sur sa chaise sans souffler mot, parce qu'un enfant bien élevé, non seulement ne fait pas ces choses-là, mais s'abstient de toute remarque capable d'indisposer les vieilles personnes.

Et pourtant, il avait raison. Triste réconfort que d'avoir la raison pour soi, quand on passe pour un idiot! Il avait raison. C'étaient bel et bien deux clefs interchangeables, très proches parentes, deux sœurs, deux cousines germaines, pour le moins. Mme Cuchenille protégeait ses liqueurs contre les entreprises de sa bonne par un blocus illusoire. Une devise de la science économique moderne dit : « Supprimons l'intermédiaire! » Elle aurait pu l'appliquer à son système de fermeture.

La cave était une grosse boîte d'acajou, massive, munie d'une poignée de bronze à fines ciselures, et décorée d'une précieuse marqueterie, représentant

tous les fruits dont on peut extraire des liqueurs. On en tirait un plateau en bois de rose, portant, à la manière d'un huilier, quatre carafons et douze verres de cristal. L'abbé Cuchenille, qui se délassait de ses travaux archéologiques par des plaisanteries de séminaire, voyait dans les carafons les quatre grands prophètes d'Israël, et dans les verres, les douze petits. Sa sœur préférait penser aux Quatre sergents de La Rochelle, entourés de douze gendarmes. Elle avait dix-huit ans à l'époque du drame, et, bien qu'elle fût légitimiste, le souvenir de ces jeunes victimes l'attendrissait encore, parce qu'on leur avait coupé le cou, au lieu de les fusiller, comme il convient à des soldats. Mais, prophètes ou militaires, l'ensemble vous avait l'aspect le plus imposant et le plus attrayant du monde. Je vous défie bien de trouver, dans notre société humaine, une compagnie de seize personnes de mine aussi honnête, d'allure aussi loyale, que ces quatre carafons ventrus avec leurs douze petits verres.

Les liqueurs qu'ils contenaient dataient de loin et ne se buvaient pas tous les jours, comme on pouvait en juger par l'intérieur des goulots, encroûté de sucre. Chacun portait au cou une pancarte, attachée par un ruban, de nuance assortie à celle de la liqueur : guignolet, prunelle, anisette, eau de coing.

Décadi demanda à Mme Cuchenille ce qu'elle préférait. Elle se décida pour le guignolet. Ce guignolet était d'un rouge doré qui faisait plaisir à voir, quand on regardait le jour au travers. Ce rouge-là, disait la dame, elle ne l'avait vu ailleurs qu'une fois dans sa vie,

au doigt d'un évêque, dans le rubis de l'anneau de Mgr Dupuy d'Auclerc, qui lui avait donné la confirmation, la quatrième année du règne de Louis XVIII...

— A la première gorgée, soupira-t-elle, cela ne semble rien, mais après réflexion, cela vous a un goût de « revenez-y ». Tu ne trouves pas?

— Oui, madame, dit le gamin.

Ils se turent. Car les gens qui savent déguster un guignolet qui rappelle un rubis épiscopal, se gardent de troubler par de vains propos pareil instant.

— Mon frère, l'aumônier, dit Mme Cuchenille, en rendant son verre vide à Décadi, me soutient que mes liqueurs ne sont que des ratafias. Il prétend que les liqueurs s'obtiennent par distillation, et les ratafias par infusion. Je m'en moque, moi, de leurs alambics ; j'ai les recettes de ma tante Alphonsine ; ce sont des recettes de liqueurs. C'est bon pour ces curés de boire des ratafias... Et puis, vois-tu, ratafias ou liqueurs, c'est bien fini, je n'en ferai plus. Il y a longtemps, du reste, que je n'en fais plus. Autant s'en aller vite, quand on n'est bon à rien... Et quand je vois ce qui se passe aujourd'hui !... Le monde devient bête. Le bon Dieu fera mieux de me reprendre.

Décadi l'écoutait, tout ému, et plein d'une chaleur intérieure qui le disposait à la tendresse. Il priait tout bas le bon Dieu de prêter longue vie à Mme Cuchenille, non seulement pour qu'elle pût encore fabriquer du guignolet, mais parce qu'elle était vraiment bonne femme « au fond », quoiqu'elle ne fût pas commode tous les jours.

Il avait rincé les verres à la cuisine, tout fier de l'exceptionnelle confiance que lui marquait la vieille dame, et, remonté sur la chaise, devant le secrétaire, il tournait dans ses doigts le bouchon à facettes, où se jouaient les couleurs du prisme.

— Tu vois ce bouchon? lui dit Mme Cuchenille. Eh bien, si tu me le cassais, je ne trouverais pas ici à le remplacer. Dans aucun magasin. Pas même à Lyon, pas même à Paris. Je serais obligée de m'adresser à la fabrique de Baccarat, et cela me coûterait un prix fou.

Décadi regarda Mme Cuchenille avec des yeux écarquillés, puis, voulut examiner de près cet inestimable bouchon... Le bouchon était déjà par terre, en deux morceaux.

Mais la dame n'avait pas d'aussi bonnes oreilles qu'elle le prétendait, et, pour comble de bonheur, sa servante Francine rentrait au même instant.

— Ah! te voilà? Ce n'est pas dommage. Et Mlle Fanny? Elle doit être à tourner autour de son abbé Chiflot pour le complimenter. Il prêche si bien! Pendant ce temps, je suis là toute seule, avec cet enfant. Il a du cœur, grâce à Dieu. En me voyant dans cet état, il me dit : « Madame, vous ne pouvez pas rester comme cela. Il faut prendre quelque chose... »

Francine connaissait sa maîtresse et savait ce qu'il fallait dire pour lui déplaire.

— Madame a joliment bien fait de prendre quelque chose. Aussi, je me disais, en entrant, que Madame avait une mine superbe.

— Et voilà ! Ils me trouveront encore une mine superbe dans mon cercueil. Comptez sur ces filles pour vous soigner ! Va t'occuper de ta cuisine, au lieu de me dire des insolences. J'ai pu me traîner jusque là-bas ; j'ai mis tremper les légumes.

— Madame ferait mieux de ne pas s'en mêler, puisqu'elle est si malade. Madame sait bien que je n'aime pas qu'on me bouscogne ma cuisine...

Là-dessus, Mlle Fanny revenait, et trouvant sa mère étranglée d'indignation, se jetait à son cou, en criant dans ses larmes, que cette bonne était insupportable et qu'on s'en débarrasserait dès qu'on pourrait ; et que sa malheureuse mère avait une mine à faire peur, et qu'en la voyant elle oubliait tout ce qu'elle souffrait elle-même ; mais qu'il n'y avait aucun danger, que cette mine ne signifiait rien, sinon que la pauvre vieille méritait des soins infinis et une compassion de tous les instants ; bref, qu'elle venait de faire, au salut, des prières telles, que si Dieu les exauçait, Mme Cuchenille jouirait, jusqu'à la fin de ses jours, de tous les avantages de la maladie et de tous ceux de la santé.

Décadi profitait activement de ces troubles intérieurs. Il rattrapa le bouchon sous le secrétaire, mit le morceau cassé dans sa poche, fit tenir tant bien que mal le plus gros sur son carafon, ferma la cave, posa les deux petites clefs « quelque part », — et vous savez que lorsqu'on pose des clefs « quelque part », il faut un certain temps pour les retrouver, — puis il s'esquiva discrètement sans prévoir le jour où il reviendrait...

Huit jours après, Mme Cuchenille était morte.

Vous autres, philosophes, qui approfondissez les effets et les causes, il ne vous viendrait pas en tête d'établir une relation entre l'accident de ce carafon et la mort de Mme Cuchenille. Vous me direz que, étant « de l'année du sacre », elle n'était plus bien jeune sous la présidence de Sadi Carnot ; que nous sommes tous mortels ; qu'on ne peut pas être et avoir été ; qu'enfin la fille de Du Perrier vous paraît plus intéressante... Avouez donc plutôt franchement qu'à votre avis, Mme Cuchenille avait assez vécu.

Mais Décadi était plus scrupuleux que vous. Il se reprochait amèrement d'avoir intérêt au trépas de cette vieille dame ; peu s'en fallait qu'il ne s'en crût coupable. Peut-être Mme Cuchenille avait-elle cherché en vain la clef de sa boîte, et faute de pouvoir se remonter le cœur à temps, elle avait succombé. Ou bien, la clef s'était retrouvée, mais à la vue du bouchon qui allait coûter un prix fou, la dame avait rendu le dernier soupir, en maudissant Décadi. Car elle prenait, disaient les gens, « des colères à y rester ». A toutes les extravagances auxquelles se portent les femmes les plus raisonnables, sous le coup du déplaisir, elle ajoutait des folies énormes. Elle aurait fort bien pu commettre, dans une seconde d'égarement, la dernière folie que nous puissions commettre en cette vie, et qui, d'après Sancho Pança, est de nous laisser mourir sans raison suffisante.

Décadi se remémorait en tremblant toutes les niches qu'il lui avait jouées et jusqu'aux pensées criminelles qui lui traversaient l'esprit quand elle excédait sa

patience. Il lui cachait souvent sa sonnette de Lorette. Or, Mme Cuchenille était morte un samedi, et le jeudi d'avant, il avait tonné. Qui sait si, à force de tripoter irrévérencieusement cet objet bénit, Décadi ne lui avait pas fait perdre un peu de ses vertus protectrices?

Tout le monde s'ébahissait que la mort eût enfin visité une maison où l'on ne parlait que de mourir.

— La pauvre femme! gémissaient les commères. Elle se soignait pourtant bien. Elle ne se serait jamais mise au lit sans avoir mangé sa pomme.

A quoi, le docteur Dulait, contempteur des médications populaires, répliquait d'un ton sarcastique :

— C'est par la pomme que le péché est entré dans le monde. C'est par la pomme que Mme Cuchenille en est sortie!

— Mais vous la regrettez, docteur? C'était une bonne femme, au fond.

— Elle aurait mieux fait de l'être un peu plus superficiellement. Moi, pauvre mortel, je n'ai joui que de la surface. On n'a pas toujours le temps d'aller au fond. Mais nous étions bons amis. Je lui pardonne; je la regrette. Je ne trouverai pas de sitôt une malade aussi amusante. Mais qu'est-ce que je vous dis là? Elle était moins malade que vous et moi.

— De quoi est-elle donc morte?

— Est-ce que nous savons de quoi les gens meurent, nous autres? On l'a retrouvée, le matin, les yeux fermés, bien calme... Je vous en souhaite autant.

— Merci... Savez-vous ce qu'elle a laissé?

— Demandez à Brice-Baudron. Je crois que c'est son notaire. A moi, elle m'a laissé l'attestation solennelle que je ne suis qu'un imbécile, que je n'ai su prévoir aucune de ses infirmités, et qu'après vingt-huit ans de pratique j'ignore les premiers principes de mon art. Voilà mon petit héritage.

— Alors, on ne peut pas savoir de quoi elle est morte?

— Mettez qu'elle est morte de peur, si vous y tenez. Moi, c'est mon avis.

Décadi écoutait cette conversation, comme un coupable écoute l'arrêt de la justice. Savoir que la sonnette et le carafon n'étaient pour rien dans la disparition de Mme Cuchenille, le soulageait enfin de remords insupportables. Il pouvait aller à cet enterrement, d'un cœur léger.

Il y a, dans votre langue polonaise, mon cher comte, un proverbe bien dur pour les poltrons, mais très digne d'une nation chevaleresque. Il dit que « Celui qui meurt de peur, on lui sonne un glas de pets. » Le décès de Mme Cuchenille fut annoncé à la ville d'une façon plus cérémonieuse. Elle eut une sonnerie dont les envieux disaient : « On ne fera pas tant de bruit pour nous ! » Ils auraient pu en dire autant de ses funérailles.

Ce fut d'abord, autour de la maison mortuaire, un tourbillon de Cuchenille de tout sexe, de tout âge et de toute taille, qui se présentaient entre eux, se reconnaissaient, s'exclamaient, se jetaient au cou les uns des autres, avec des transports de joie indicible.

La défunte, confinée dans son coin de province, où elle menait avec sa fille la vie héroïque des petits rentiers, avait de par le monde une parenté nombreuse, et tous ces gens qui ne se rencontraient au complet qu'en de semblables occasions, étaient littéralement enchantés de se retrouver ou de faire connaissance. Et de l'église au cimetière, ce fut encore, derrière le corbillard, un feu roulant d'exclamations joyeuses, de rires mal étouffés, d'appels, de baisers à peine amortis ; d'autres Cuchenille venaient de débarquer par un dernier train et se joignaient, en route, au cortège. Le docteur murmurait tout bas à Me Brice-Baudron qu'il faudrait bientôt « écucheniller » les rues.

Ces gens avaient le culte de la vie. Mais Décadi qui suivait le convoi, aux côtés de sa maman, le béret à la main et la tête courbée par de graves réflexions, jugeait assez nouvelle leur façon d'honorer la mort.

Au sortir du cimetière, l'aumônier rassembla et emmena chez lui, pour la rafraîchir, la smala délirante. Mlle Fanny, qu'entouraient et soutenaient quelques dames intimes, les pria de la reconduire chez elle, où « elle leur offrirait quelque chose ». Décadi, inquiet de la cave à liqueurs, suivit la troupe des saintes femmes.

Rien n'était changé, en apparence, dans cette demeure où il n'avait plus mis les pieds depuis huit jours, n'ayant pas même osé venir pour donner de l'eau bénite à la morte. De sa place accoutumée, du tabouret sur lequel il avait écouté tant de fois des enseignements ou des aigarades, il revoyait, accrochée au fauteuil,

près de la fenêtre, la canne à bec de corne et à bout de caoutchouc ; la corbeille à ouvrage, la tutélaire sonnette et le chapelet enroulé autour de la tabatière. Il revoyait, sur la cheminée, les énormes coquillages roses où il aimait entendre le mugissement des vagues ; au long du mur, les daguerréotypes dont les fallacieuses images jouent à cache-cache avec la lumière, et les funèbres médaillons, renfermant des boucles de cheveux, travaillées en forme de fleurs. Décadi connaissait chacun de ces médaillons. Il avait même lu, collées derrière les cadres, les réclames de MM. Lemonnier, père et fils, « artistes dessinateurs en cheveux, fournisseurs brevetés de S. M. la reine des Français, membres de l'Académie de l'industrie, possesseurs de moyens mécaniques perfectionnés, » offrant leurs services aux clients, « désireux de perpétuer le souvenir de ceux qui leur furent chers et de conserver devant leurs yeux des restes qui méritaient leurs regrets ». Mais une atmosphère lugubre de tristesse et d'abandon pesait maintenant sur toutes ces choses qui lui paraissaient jadis si curieuses et si divertissantes. C'était le premier deuil que ressentait Décadi ; c'était la première fois qu'il comprenait la mort.

Le bruit sourd des pelletées de terre qui tombaient sur le cercueil emplissait encore ses oreilles. Il se demandait comment il avait bien pu être assez enfant autrefois pour souhaiter que les vieilles personnes fissent place à son grand-père. Il remarqua que les médaillons ne contenaient pas de cheveux blancs. Et pensant tout à coup aux cheveux de son grand-

père, il eut envie de pleurer et d'embrasser quelqu'un.

— Savoir où cette pauvre mère tenait la clef de ses liqueurs? disait Mlle Fanny, en furetant par tous les coins.

Décadi se leva en sursaut. Il était si familier dans cette maison que personne ne s'étonna de le voir immédiatement trouver la clef et ouvrir lui-même la cave à liqueurs. Le carafon de guignolet apparut, coiffé de travers.

— Quel dommage! s'écria l'une de ces dames. Il y a un bouchon cassé.

— Encore cette Francine! soupira Mlle Fanny. Je n'aurai pas le courage de la gronder. J'ai bien d'autres soucis en tête. L'essentiel est que cette pauvre mère n'ait rien vu.

Décadi éprouva d'abord une joie secrète à l'idée que son méfait ne pèserait pas très lourd sur le dos de la bonne, mais une sainte flamme de justice lui brûla soudain le cœur et lui empourpra les joues.

— C'est moi qui l'ai cassé! dit-il.

Puis, il voulut certifier que Mme Cuchenille avait quitté cette vie en croyant laisser sa cave à liqueurs intacte et que ce déplorable accident n'avait pas abrégé ses jours; l'émotion lui brisa la parole et Mlle Fanny dut l'embrasser tendrement pour le consoler.

Cependant Mme Bidolet, Mme Langelure et Mlle Verduron offraient, en libations, quelques gouttes de guignolet aux mânes de leur vieille amie. Elles demandèrent à goûter tour à tour aux trois autres carafons, pour se rendre compte, une dernière fois, de la supériorité

de ces liqueurs dont la défunte avait emporté le secret dans sa tombe. Les recettes restaient, sur le cahier de la tante Alphonsine ; mais il fallait le tour de main. C'était fini. On n'en ferait plus.

— La pauvre femme ! disait Mme Langelure. Nous lui faisons sûrement plaisir, si elle nous voit de l'autre monde. Mais pensez-vous bien qu'elle puisse nous voir?

Mlle Verduron assura qu'il était encore trop tôt et que l'âme de Mme Cuchenille n'en avait pas encore fini avec les formalités du « jugement particulier ». Mme Bidolet fut d'avis que si cette âme avait besoin de secours, elle frapperait des coups, pour demander des messes. Sur quoi Mme Langelure se mit à raconter qu'après le décès de sa pauvre mère, on avait sonné à leur porte, tous les soirs, durant huit jours, et qu'il était bien avéré qu'aucun vivant n'avait sonné. On connaissait du reste plus d'un cas du même genre. Les demoiselles de La Chaponière entendaient très bien, dans leur grenier, des bruits dont personne ne pouvait expliquer l'origine. Et il n'était pas surprenant de voir des portraits de personnes mortes se détacher du mur pour s'aplatir sur le plancher...

A peine achevait-elle ces mots, qu'une grêle de verre crépitait à ses pieds et qu'un vacarme infernal, traversé de clameurs sauvages, emplissait l'appartement. Décadi eut l'impression que tout croulait autour de lui.

Mme Bidolet, folle de peur, culbutait Mme Langelure. Mme Langelure ricochait sur Mlle Verduron. Mlle Verduron piquait une tête en avant et disparais-

sait sous son fauteuil, renversant la table à ouvrage, dont les pelotes et les bobines allaient bombarder les mollets de Mlle Fanny Cuchenille. Et Mlle Fanny Cuchenille, debout, raide, les bras levés comme les ailes d'un moulin à vent, chancelait et décrivait une courbe au long du mur d'où elle faisait sauter daguerréotypes et médaillons, puis, raflant de la cheminée coquillages et potiches, venait s'abattre sur la commode, d'où une couronne de mariée s'envolait avec son globe, pour rejoindre au milieu de la pièce les débris du plateau à liqueurs, qui, imprudemment posé sur un guéridon branlant avait déclanché l'horrible cataclysme...

Décadi était déjà loin quand ces dames reprirent leurs sens. Il lui tardait de respirer de l'air pur. Le P. de La Sorbière le rencontra, sous les platanes, la mine encore toute bouleversée.

— Mon père, je n'ai pas pleuré à l'enterrement. Est-ce que c'est mal?

— As-tu prié, au moins?

— J'ai prié un tout petit peu.

— As-tu bavardé?

— Non, mon père.

— Alors, mon enfant, tu n'as rien à te reprocher.

Puis, comme Décadi lui semblait toujours soucieux et morose, il ajouta :

— Faisons un tour. Accompagne-moi jusqu'au Montclair, nous reviendrons par le pré Michaud. Sais-

tu qu'il y avait autrefois des gens qui faisaient métier de pleurer aux enterrements?

— Vrai? fit Décadi dont le visage s'anima. Et s'ils n'avaient pas envie?

— Eh bien, dit le bon jésuite, l'idée de perdre leur journée leur était si désagréable qu'ils pleuraient de rage et finissaient par la gagner. Aujourd'hui, dans certains pays, les juifs ont encore des pleureuses. Ce serait un métier pour toi; tu as la larme si facile!

Le gamin, ragaillardi, ouvrait des yeux étonnés. N'ayant jamais vu de juifs que sur les chemins de croix des églises, il n'imaginait pas qu'il y en eût encore quelque part au monde et qui pleurassent pour de l'argent.

— Ah! petit cœur prodigue! continuait le P. de La Sorbière, rappelle-toi ce que je t'ai dit : c'est un grand défaut que d'être trop sensible. Prends bien garde, dans la vie. Il y a les vilains, ceux dont le proverbe dit qu'ils vous poignent quand on les oint, c'est-à-dire qu'ils font du mal quand on leur fait du bien. La bonté les indigne dans leur grossièreté; ils sont jaloux de ce qu'elle a de beau et de gracieux. Ils disent : trop poli pour être honnête. Et il y a les délicats que la générosité inquiète dans leur amour-propre et blesse dans leur égoïsme. Ils connaissent le monde; ils savent que la tendresse ne court pas les chemins; ils doutent qu'un cœur puisse être assez riche pour se donner à tout venant. Demandons au bon Dieu de nous inspirer sa sainte Compassion qui va toujours avec la Sagesse, sa sainte Charité qui va toujours avec la Justice...

Ils suivaient, au delà du Trou Gaudin, une ancienne route qui grimpait la hauteur du Montclair, envahie par les herbes, ravinée par les pluies, et bordée de vieux trembles dont les feuilles ressemblaient à de petits cœurs sans cesse en mouvement. La vue s'étendait sur toute la vallée. Devant l'horizon lumineux, Décadi, libéré des terreurs de la tombe, raconta ce qui venait de se passer.

— Mon père, est-ce vrai que les morts frappent des coups?

— Ils le pourraient, mon cher enfant, si le bon Dieu le permettait ; mais je crois qu'en général ils ont autre chose à faire. Prions pour eux et défions-nous d'une vaine curiosité, sans profit pour le soulagement de leurs âmes comme pour le perfectionnement de la nôtre. Le saint Évangile nous apprend, par la parabole du mauvais riche, que le bon Dieu n'aime pas à renvoyer les morts sur la terre. Les vivants ont une loi ; elle leur suffit pour savoir se conduire. Que la loi de Dieu et la parole de son Église nous suffisent. Il y a trop de chrétiens qui en demandent davantage et à qui Notre-Seigneur pourrait dire : « Si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous ne croyez pas. » Qu'ils ferment donc les fenêtres de leur grenier, quand il fait du vent. Et qu'ils enfoncent bien les clous, quand ils pendent des cadres.

— Mais où vont-ils, les morts, mon père?

— Sais-tu ce que dit ton catéchisme, au chapitre des fins dernières?

— Je le sais.

— Tu en sais donc autant que moi.

— Oh ! vous, mon père, vous êtes savant. Vous savez à quoi ressemble le paradis.

— Ce ne sont pas les plus savants qui en savent le plus long là-dessus, mon ami. Moi, je sais ce qu'en dit la sainte Église et ce que nous répétons, chaque jour, au canon de la messe. Quand nous faisons mémoire de ceux qui nous ont précédés avec le signe de la foi et qui dorment du sommeil de la paix, nous disons : « A ceux-là, Seigneur, et à tous ceux qui reposent dans le Christ, accorde, nous t'en supplions, un lieu de fraîcheur, de lumière et de paix. » Mais le latin est bien plus beau : *locum refrigerii, lucis et pacis, ut indulgeas deprecamur.* Voilà le paradis. Tu peux déjà comprendre, petit frelon, ce que la fraîcheur et la lumière ont de bon. Tu useras plus d'une paire de souliers avant de comprendre que le repos, la paix, la tranquillité sont le bonheur parfait. Mais tu sentiras un jour ce qu'il y a de douceur dans cette imploration : *ut indulgeas deprecamur;* ce qu'il y a de sagesse dans cette confiance. Tu apprendras que les païens disaient : « S'il est un lieu réservé aux mânes des justes, si les grandes âmes ne s'éteignent pas avec le corps... » Ils doutaient. Nous, nous croyons. Ils se plongeaient, tête baissée, stupidement, disaient-ils eux-mêmes, dans la mort, comme dans une profondeur muette et obscure. Nous, nous ne cédons pas ; nous ne voulons pas mourir. Ils perdaient leurs morts ; nous ne perdons pas les nôtres ; nous les confions à Dieu : *ut indulgeas deprecamur...*

Et Décadi s'en alla, roulant dans sa bouche cet « indulgeas » où ses dents s'enfonçaient comme dans la pulpe juteuse d'un bon fruit. Il n'aurait pas su répéter ce qu'avait dit le P. de La Sorbière, mais il sentait qu'au prix de ces belles choses, tout ce que pouvaient raconter les dames Langelure ou Bidolet, et autres théologiennes du carafon, n'était que rêves et fariboles.

XVIII

L'INJURE

Décadi grimpa l'escalier quatre à quatre et s'arrêta au premier étage, accroché à la rampe, pour reprendre souffle.

L'immense maison des pères jésuites paraissait encore plus muette, cet après-midi de dimanche, plus déserte que jamais. Tout au fond du corridor, une fenêtre battait au courant d'air chaud. Les cartes, pendues le long des murs, se soulevaient avec de gros soupirs. Décadi restait là, baignant son cœur agité dans cet océan de silence et s'efforçant de remettre ses idées en ordre.

C'était maintenant un grand garçon de dix ans. Il allait bientôt partir pour le petit séminaire. Son papa, qui avait retenu du collège un peu plus de latin que M. Bidolet ne savait d'anglais, lui serinait son Lhomond page à page. Il le « poussait », disait-il. Et Décadi, poussé par son papa, poussé par l'abbé Cuchenille, avait franchi les aspérités de la déclinaison pour tomber au milieu d'un fourré épineux de pronoms indéfinis dont il ne pouvait plus sortir : *quisque, quisquam, quispiam, alteruter, utervis, uterlibet*... Le

dimanche, après vêpres, il venait « repasser » chez le P. de la Sorbière.

Mais ce n'était pas le zèle pour la grammaire latine qui l'amenait si vite ce jour-là. Il lui tardait de voir son directeur spirituel et de tranquilliser sa conscience.

La tablette, sur la porte, indiquait que le père se trouvait alors au parc. Le gamin y descendit. Des éclats de voix le guidèrent aussitôt dans la direction d'un bosquet de noisetiers, sous lequel les bons jésuites se plaisaient à goûter la fraîcheur. Décadi, à travers les branches, aperçut une compagnie nombreuse, Les PP. Garbasse et de La Sorbière s'entretenaient avec M. Bémol, M. Mouterde, M. de Pimprenelle, ancien magistrat que Décadi connaissait de vue, et deux autres messieurs qu'il ne connaissait pas. La discussion allait bon train.

— Voilà qui est bien tapé quand même ! disait M. Bémol, en faisant claquer du revers de la main le journal ouvert sur ses genoux.

— Dites plutôt que c'est bien gazouillé ! ripostait M. de Pimprenelle. Passez-moi voir cet article. Quelle pitié ! Vingt lignes d'équivoques, de variations, de turlupinades sur le seul nom de cet adjoint qui a le tort de s'appeler Trouillan, et le tout signé : Trouillon ! Qu'en pensez-vous, mon révérend père?

— J'en pense, répondait le P. de La Sorbière, que ces deux noms diffèrent par une voyelle. D'après certains jeunes poètes, les voyelles ont une couleur. Ils leur ont découvert des nuances esthétiques. Elles ont peut-être aussi des nuances morales..

— Mais, mon père, tout cela n'est bon qu'à discréditer notre cause. Est-ce le ton qui convient à la presse catholique? N'est-ce pas le chancelier Maupeou qui a dit que la retenue et le respect sont l'apanage des vrais fidèles? Et le comte de Maistre, que l'insulte et le ton de scurrilité n'abandonnent jamais l'erreur?

— Je n'ai pas souvenance. Il y a des citations célèbres qui pourraient être de n'importe qui. Un des plus fameux écrivains d'aujourd'hui, M. Renan...

— O mon père! s'écria M. Bémol, osez-vous bien prononcer ce nom-là?

— Et pourquoi ne le prononcerais-je pas, mon cher monsieur? Est-il donc ineffable? Mais qu'à cela ne tienne, je ne vous scandaliserai plus. Je vous citerai ce qu'enseigne notre père Bourdaloue, dans un sermon sur la sévérité évangélique.

— Second Avent, dit le P. Garbasse qui ménageait son souffle et n'intervenait que rarement.

— Je vous vois venir! criait déjà M. Bémol. Sous prétexte de charité, nous allons permettre que des fripouilles...

— Mais non! monsieur, répliquait M. de Pimprenelle, le père sait aussi bien que nous le zèle qu'on doit à la vérité. Il connaît certainement ce passage où Pascal démontre qu'on peut défendre la religion par des railleries. Ce sont des bouffonneries que vous nous apportez là.

— Messieurs, dit le P. de La Sorbière, la question est difficile. Je vous fais grâce de Bourdaloue et me contente d'un moraliste profane qui nous dit qu'un

homme, né chrétien, est gêné dans la satire. Je connais bien la onzième Provinciale, elle est pleine de distinctions subtiles. J'en ajouterai d'autres. Invectives, répréhensions, colère, véhémence ne me font pas peur. Risée, moquerie, raillerie, satire : voilà qui m'inquiète. L'homme qui frappe « avec une âpreté dure », pour employer le mot de Pascal, est-il dans le même état d'âme que celui qui a des rencontres d'esprit agréables et qui en réjouit les fidèles? Il s'en réjouit, tout le premier, sans quoi sa satire ne vaut rien. A-t-il le droit de s'en réjouir? Le mouvement de l'indignation est spontané, douloureux. Il faut de l'ingéniosité pour se moquer. La première impression du ridicule sur notre âme est réjouissante. Nous le tirons au clair avec grâce, avec malice. Mot terrible... Que fait là ce petit garçon?

Décadi, très édifié de ces discours mais fatigué d'être sur ses jambes, avait manœuvré de son mieux pour attirer l'attention du P. de La Sorbière, sans troubler intempestivement la compagnie. Le père le vit confus, anxieux, désireux de lui parler à part. Il laissa M. Bémol aux prises avec M. de Pimprenelle, et passa dans l'allée de charmes où le gamin l'attendait.

— Mon père, je me suis battu.

— C'est mal, dit le jésuite, en le regardant d'un œil glacé.

Décadi avait espéré plus de commisération.

— C'est Grenouilli qui m'a battu, dit-il.

— C'est Grenouilli qui m'a battu ! répéta le P. de La Sorbière. C'est le serpent qui m'a trompée ! Voilà

l'éternelle excuse. Il t'a battu, tu l'as battu, vous vous êtes battus ; voilà la conjugaison régulière. Où vous êtes-vous battus?

— A la sacristie, après vêpres.

Le père marchait en silence, les yeux sur le sable de l'allée. Décadi se sentait glisser dans un gouffre de réprobation. Il essaya de reprendre avantage et jeta d'un ton cavalier :

— Je n'ai pas peur des coups, moi !

— Mon enfant, demanda froidement le P. de La Sorbière, veux-tu dire par là que tu n'as pas peur d'en donner ou que tu n'as pas peur d'en recevoir?

Et comme le gamin ne savait que répondre :

— Vois-tu, tout le monde a peur de recevoir des coups. Tous, même les plus braves, et c'est pour ne pas en recevoir qu'ils commencent par en donner. Un lâche est donc celui qui a peur de donner des coups quand il le faut ; car il y a des cas où il est digne et juste, équitable et salutaire de donner des coups. Mais assurément, il n'en faut jamais, jamais donner dans une sacristie. Pourquoi vous êtes-vous battus?

Décadi raconta qu'il y avait, à la sacristie, au fond d'un placard, des barrettes à l'usage des enfants de chœur. Ces barrettes n'avaient plus de pompons, sauf une seule à laquelle il restait bien trois misérables poils qui en faisaient un objet de convoitises féroces et l'occasion de disputes perpétuelles. Décadi et Grenouilli en étaient donc venus aux mains, et Grenouilli, dans le feu de l'action, avait outragé Décadi d'une

manière inqualifiable, il lui avait lancé une injure que Décadi garderait longtemps sur le cœur...

— Que t'a-t-il dit? demanda le P. de La Sorbière, légèrement inquiet. Un vilain mot?

— O mon père! j'ai honte... Je n'ose pas.

— Voyons, dis-le-moi. Tu es venu pour cela, me semble-t-il?

— Vous ne me gronderez pas?

— Mais, mon pauvre enfant, c'est toi l'offensé!

— Il m'a appelé... « jésuite! » balbutia Décadi.

— C'est donc une bien grosse injure, mon enfant? demanda le P. de La Sorbière, avec un sourire plein de mélancolie.

Décadi cherchait à se tirer de cette situation délicate.

— Mais aussi, moi, mon père, je lui ai dit un autre mot...

— Plus vilain que « jésuite? »

— Oh! oui, mon père, je l'ai appelé « Crapouilli, mastroquet! »

Ils étaient revenus près des noisetiers, où le P. Garbasse entretenait encore MM. Bémol et de Pimprenelle, les trois autres visiteurs ayant déjà pris congé.

— Messieurs, dit le P. de La Sorbière, en s'asseyant et en montrant à Décadi une chaise vide, il y a eu scandale à la sacristie de la paroisse. Voici l'un des coupables. Devinez comment ces fripons d'enfants de chœur s'y prennent, quand ils veulent s'injurier? « Apprenez en deux mots leur brutale insolence », comme dit un personnage de Corneille. Ils se traitent

mutuellement de « jésuite » et de « mastroquet ».

M. Bémol regardait le gamin avec sévérité ; M. de Pimprenelle riait sous cape, et Décadi dont les jambes, à cette époque, ne touchaient pas encore terre quand il était sur une chaise de grande personne, les balançait en cherchant une contenance.

— Ah ! s'écria le P. Garbasse, jouant à demi l'indignation, voilà que notre nom même est devenu abominable. Nous sommes à peine bons à jeter aux chiens.

— Pardonnez-moi, dit le P. de La Sorbière. Les plus fervents apologistes qu'ait eus notre compagnie sont précisément deux honnêtes chiens que Cervantes met en scène, dans une de ses Nouvelles exemplaires. Mais d'après certains commentateurs, il y aurait beau temps que nous ne méritons plus leurs éloges. Néanmoins, je ne puis croire que le jeune Grenouilli ait conscience de tout ce que peut contenir d'outrageant, de contumélieux, le terme dont il s'est servi comme injure. Je sais qu'il a déjà une vocation décidée pour la profession d'aubergiste. Elle lui paraît, comme il est naturel, supérieure à toute autre, même à celle de jésuite. Il a voulu se moquer de son petit camarade qu'il voit souvent avec nous. Pour son malheur, il s'appelle Grenouilli. C'est un nom presque aussi dangereux que celui de notre père Nonnotte. Voyez d'ici ce qu'on peut en tirer, avec de l'invention et du goût...

— Vous voyez bien ! cria M. de Pimprenelle, esquissant un geste de mépris vers le journal de M. Bémol. Ce sont des jeux d'enfant que ces articles...

— Eh ! continua le P. de La Sorbière, ce sont jeux

de haute et très vieille rhétorique. Ces moutards suivent instinctivement les préceptes du *De Oratore* qui nous apprend à faire des jeux de mots agréables sur les noms propres de nos adversaires. Les Grecs obtenaient déjà des effets piquants à l'aide de la paronomase, et certains Pères de l'Église en ont usé avec bonheur.

— Mais, dit le P. Garbasse, si d'après Boileau, « d'un seul nom quelquefois le son dur et bizarre rend un poème entier ou burlesque ou barbare », il n'est pas étonnant que les individus s'en trouvent mal.

— J'avoue, répondit le P. de La Sorbière, que je ne voudrais, pour rien au monde, m'appeler Childebrand. Et j'avoue aussi à ma honte, car je ne me sens pas du tout fondé en logique, qu'il me semble difficile qu'on puisse rien faire de léger et de délicat, quand on s'appelle Baour-Lormian. Voici un petit garçon qui connaît bien ce poète. Que t'ai-je appris sur son nom? Le sais-tu encore?

— Oui, mon père.

Et Décadi, tout fier, récita l'épigramme que le prudent jésuite lui avait inoculée comme antidote contre « le ver du sépulcre ».

Il n'est rien de si lourd, si lent
Que monsieur de Baour-Lormian.
Il n'est rien de si lent, si lourd
Que Monsieur de Lormian-Baour.

— Très bien ! fit le père. Il a compris. Il fait mugir ce Baou-ou-our, comme nous entendons, « dans les

fermes lointaines », dit un autre poète, « mugir les bœufs rêveurs, quand rampent dans les plaines les longues ombres du couchant ». Ce poète-là avait un très beau nom...

— En somme, mon révérend père, dit M. Bémol qui tournait avec embarras son journal entre ses doigts, ce qui vous déplaît dans cet article, car je vois bien qu'il vous déplaît en dépit du *De Oratore*, c'est quoi? C'est qu'il choque le bon goût? Mais croyez-vous que les autres le respectent? Il faut bien répondre du même ton. Le peuple n'est pas si raffiné. Et notre public catholique n'est pas si difficile que vous.

— Mon bon monsieur, ce n'est pas en dépit de Cicéron, c'est en son nom même que cet article, en effet, me déplaît. Il n'aurait pas souffert pareilles fadaises. Si les catholiques s'en contentent, apprenons-leur à être un peu plus difficiles, et soyons-le nous-mêmes beaucoup, sur le chapitre de l'honneur de Dieu. Ce qui n'est pas bon pour les hommes de goût et leur plaisir, l'est encore moins pour Dieu et pour sa cause. Mon cher monsieur, ouvrez seulement les Saintes Écritures. Vous verrez que l'Esprit de Dieu, pour toucher plus vivement l'intelligence humaine, emploie souvent un langage fort éloigné des règles de notre délicatesse littéraire ou des fades conventions de notre politesse mondaine. Ceux d'entre nous qui sont doués pour le style imprécatoire y trouveront de bons modèles. Mais ils y apprendront aussi, monsieur, à se tenir dans les limites de la raison, de la justesse. Non seulement la Sagesse divine fulmine contre les

méchants, elle promet de s'en moquer, de s'en rire. Mais elle ne se moquera pas de nos noms de famille. Elle n'exercera pas sa verve, comme le font nos pamphlétaires, sur nos difformités physiques. Voyez le beau parti qu'ils savent en tirer. Un polémiste de bon sens devrait-il s'en prendre à cela? Si ce n'est dans la mesure exacte où la perversion de l'âme contribue à aggraver les imperfections naturelles d'une physionomie? Non, ce n'est pas le bon Dieu qui nous reprochera jamais d'avoir le nez de travers...

« Mais je prêche et le temps passe. Et voici le fidèle Joseph qui vient chercher M. de Pimprenelle pour dîner. Et j'oublie que j'ai là un petit garçon qui doit recouvrer la paix de son âme. Le poète comique nous dit que « lorsqu'une aventure en colère nous met, nous devons avant tout dire notre alphabet ». Il a battu Grenouilli, au lieu de dire son alphabet. Je vais lui faire répéter ses déclinaisons, pour achever de le calmer.

Ils s'enfoncèrent dans le grand parc sur lequel reposait la paix dominicale. On voyait un beau ciel d'or entre les branches noires des sapins. Le P. de La Sorbière allait à petits pas pour que le gamin pût le suivre aisément. Et Décadi criait d'une voix stridente qui faisait s'envoler les bouvreuils effrayés :

— *Cornu*, la corne, *cornu*, *cornu*, *cornu*...

ÉPILOGUE

— *Qu'est devenu ce petit Décadi?*

— *Il est mort, mon cher comte. Il est mort, mes bons compagnons. Tous les petits garçons meurent à un certain âge. Ne l'avez-vous point lu dans le grand Augustin?* Ecce infantia mea olim mortua est et ego vivo.

Il est mort, mais consolez-vous, car j'ai de bonnes raisons de croire qu'il est en paradis.

Il est en paradis, avec tous ceux qui l'ont aimé, qui l'ont instruit ou qui l'ont corrigé. Et donc, avec son grand-père et ses chers parents, avec la Nine et le P. de La Sorbière, avec le brigadier Rouquille, frère Aventin, Mlles Verduron et Henriette de Bourbince, Mlle Priolette, élève de Ducobalt, et le poète Piquet qui s'abreuve aux torrents des célestes harmonies.

Mais M. Jolibois, dit Barbaro, est en purgatoire, parce qu'il confondait le kirsch avec l'eau bénite; ainsi que le vieux Chinche qui battait trop sa bourrique; M. Bémol qui « angariait » les gens plus que de raison; le docteur Dulait dont la foi n'était pas assez robuste; M. Bertucat qui ménagea trop la chèvre et le chou; M. Dupasquier qui ne ménagea pas assez les Dames Auxiliatrices. Et si certains d'entre eux ne sont pas plus mal logés, c'est peut-être que le grand-père récita pour

*

eux plus d'un chapelet, ou que Décadi offrit leur cœur au bon Jésus, avec le sien.

J'ai demandé à Dante Alighieri s'il apercevait quelqu'un de ce monde-là, dans les cercles de l'enfer.

J'avais cru, un moment, que l'enfer était désaffecté; que les poètes le visitaient seulement, à l'occasion, comme les touristes visitent le château d'If ou le mont Saint-Michel. Mais Dante me dit qu'il fallait un enfer pour certains méchants : pour les embusqués et pour leurs protecteurs; pour les gourmands qui prennent le pain des autres, quand ils ont déjà du gâteau; pour les lâches qui insultent la Charité, en se prévalant de la Justice; pour les hypocrites qui manquent à la Justice en s'abritant derrière la Charité...

Puis, il me révéla sur les âmes humaines plusieurs secrets bons à connaître. Il m'apprit que, entre autres matières très diverses dont elles sont faites, il en est de cristal, et il en est de carton. Or, sur les âmes de cristal, les boues et les souillures de cette terre font des taches bien déplaisantes, mais il suffit d'un coup d'éponge pour leur rendre leur splendeur; tandis que les eaux lustrales et les larmes pénitentielles ne font que gâter et ramollir les autres. Et quand les grands coups de l'adversité les atteignent, les âmes de cristal résistent, si Dieu leur a donné le don de fortitude, car il en est de bonnes, de solides, garanties à toute épreuve, incassables; ou bien, si elles sont trop fragiles, elles volent en éclats, et les saints anges ramassent les morceaux en pleurant. Mais les âmes de carton quittent la bagarre de ce monde, aplaties, défoncées, comme de vieux chapeaux...

Et comme j'insistais pour savoir s'il y avait eu beaucoup de méchants, dans la ville de mon petit garçon, Dante me répondit que Dieu seul le savait, et que rien, au ciel et sur la terre, ne surpassait davantage nos jugements humains.

Il daigna néanmoins m'apprendre que les saints anges qui font le tri des âmes sont bien souvent en grande perplexité. Ils en trouvent un bon nombre qui n'avaient accepté l'héritage des enfants de Dieu que sous bénéfice d'inventaire. Ils en trouvent dont la charité ne se découvre qu'à la loupe, sous une telle crasse d'égoïsme, qu'il ne faut rien de moins, pour les épurer, que le creuset incandescent de la divine Miséricorde. Parfois enfin, ne trouvant, en fait d'âme, qu'une misérable poignée de son, bonne à bourrer des ventres de polichinelles ou de poupées, ils la secouent dédaigneusement au-dessus des espaces éternels, où elle s'éparpille au vent du grand Abîme et s'évanouit dans les siècles des siècles. Amen.

Scribantur hæc in generatione altera!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PROLOGUE 1

I. — Le baptême 5
II. — Les limbes 19
III. — Le grand-père et son jardin 27
IV. — Monsieur Anacharsis Dupasquier 41
V. — Histoires vraies 53
VI. — L'enterrement 61
VII. — Le Trésor de l'Église 67
VIII. — La bataille de Lépante 77
IX. — Drame judiciaire 91
X. — L'ânesse de Balaam 103
XI. — Le brigadier Rouquille 129
XII. — La lettre et le clairon 149
XIII. — Le tombeau du conventionnel 169
XIV. — Beaux-arts 199
XV. — L'huissier et le poète 209
XVI. — Le vœu imprudent 227
XVII. — Le carafon de guignolet 245
XVIII. — L'injure 267

ÉPILOGUE 277

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON

8, rue Garancière

1931

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY